

LE COLPORTEUR.

LAGNY. — IMPR. D'A. LAURANT.

LE

COLPORTEUR,

PAR

ÉLIE BERTHET,

RÉDACTEUR DU SIÈCLE.

I.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841.

LE COLPORTEUR.

I.

Au plus fort de l'insurrection qui désola la partie ouest de la France vers la fin du siècle dernier, on voyait, à quelque distance des Herbiers, au centre de cette province si célèbre du Bocage, un petit château que sa situation inabordable dans des gorges profondes, des

forêts, des bruyères, avait préservé jusque là des malheurs de la guerre civile. Cet humble manoir, qui était assez semblable du reste aux autres gentilhommières qui couvraient toute la contrée, ne se composait que d'un corps de logis à deux étages, et de deux tours dont les girouettes rouillées avaient peine à s'élever au dessus des massifs d'arbres qui l'enveloppaient et le cachaient presque en entier. Il appartenait alors à un hobereau appelé le marquis de la Fougeraie, qui avait trouvé moyen de conserver intacte l'habitation de ses pères, lorsque tant d'autres édifices de ce genre avaient été détruits et renversés dans le voisinage. Il est vrai que le marquis, suivant l'exemple de quelques autres nobles du Bocage, n'avait pas émigré, confiant dans la position inaccessible de son donjon et dans le dévouement à toute épreuve des habitants du village qui en était la dépendance. On savait que tous se seraient fait tuer sans regret pour le défendre, et cet énergique attachement des

anciens vassaux de la Fougeraie, le peu d'importance de cette habitation, avaient fait autant que la difficulté de ses abords et que la prudence du marquis pour en éloigner les dévastateurs.

M. de la Fougeraie en effet, prenait bien une part active à la guerre de partisans qui se faisait continuellement dans le Bocage, car il eût cru manquer à ses préjugés et à ses devoirs de caste en abandonnant cette cause de la légitimité qui était aussi la sienne et celle de ses amis; mais il n'avait eu garde de se mêler, bannière au vent, à cette troupe bizarre de gardes-chasse et de paysans, qui, sous les ordres de Charette, avait pris le titre d'*armée royale* et livrait des batailles rangées. Plus timide, il s'était mis, il est vrai, à la tête des habitants du village de la Fougeraie, mais il se contentait de se tenir sur la défensive contre les *Bleus*, ou, si les besoins du parti exigeaient quelques coups de main, il avait soin que ces rares expéditions se fissent assez loin de son

manoir, et alors il portait, comme les autres chefs vendéens, un de ces noms d'emprunt qui étaient destinés à dépister la police républicaine.

Cependant il est probable que, malgré toutes ces précautions, le ci-devant marquis n'eût pu échapper long-temps aux soupçons, s'il n'avait eu, même dans le parti contraire, des protecteurs puissants qui fermaient les yeux sur ses fautes et s'efforçaient de les laisser impunies. L'un de ces protecteurs n'était rien moins qu'un neveu du marquis, le jeune baron de la Fougeraie, ancien officier aux gardes, et qui, peut-être dans le but de sauver sa vie, avait accepté du service dans l'armée de la Convention. Les officiers expérimentés étaient rares à cette époque et ils étaient d'une absolue nécessité pour l'instruction des recrues qui arrivaient sans cesse; aussi, malgré son titre de ci-devant, le commandant Fougeraie avait-il acquis une grande importance parmi les Bleus, et, bien qu'il désavouât bien haut

l'opinion aristocratique de son parent, bien que son parent manifestât pour lui dans toutes les occasions une haine véritable, on n'en disait pas moins que ce jeune homme, par son crédit, avait préservé plus d'une fois son oncle d'une ruine complète. On ajoutait tout bas que s'il se compromettait si souvent au sujet de l'incorrigible marquis, c'était surtout dans le but de plaire à mademoiselle Amélie de la Fougeraie, fille unique du chef vendéen et qu'il aimait depuis son enfance; mais on ajoutait aussitôt que le ciel tomberait sur la terre avant que le vieil aristocrate consentît à donner sa fille à un Sans-culotte, quels que fussent les services qu'il eût reçus de lui.



Le marquis était un homme fier, hautain, qui, n'ayant jamais quitté son petit manoir, n'avait pas été à même de juger par comparaison de l'humilité réelle de son nom et de sa fortune. Il n'avait accepté la suprématie d'aucun des officiers supérieurs de l'armée catholique et royale; il faisait la guerre pour son

compte, quand et comme il l'entendait. Cependant il n'avait garde de rompre avec les chefs d'une insurrection qui défendait la même cause que lui; ne voulant pas être leur subordonné, il s'était fait leur allié et leur ami. Pendant les courts loisirs que cette guerre acharnée laissait à l'armée vendéenne, on donnait des fêtes à la Fougeraie. Plusieurs fois le marquis réunit secrètement chez lui les restes de cette noblesse mutilée, errante et sans asile, qui, en désespoir de cause, s'était jetée dans la guerre civile. Barons et comtesses venaient furtivement au manoir, en costumes de paysans et de paysannes. Là, on parlait avec douleur du passé et avec espérance de l'avenir; on se parait de cocardes blanches, on distribuait des scapulaires aux gars qui faisaient sentinelle autour du château, on criait *Vive le roi quand même !* Et ces conspirations au petit pied se terminaient d'ordinaire par d'excellents diners pour chacun desquels le marquis dépensait un vingtième de ses revenus de l'année.

La reine de ces fêtes était la belle et gracieuse Amélie de la Fougeraie. Privée de bonne heure d'une mère dont elle avait été l'idole, mademoiselle Amélie avait passé son enfance dans ce vieux château, sans autre compagnie que celle du marquis, qui avait dirigé lui-même son éducation. Son cousin qui, du temps de la royauté, était venu parfois passer ses congés de semestres au château, n'avait osé en franchir le seuil depuis qu'il s'était jeté dans le parti révolutionnaire, et la jeune fille, quoique douée d'un caractère gai, expansif et éminemment social, était arrivée à l'âge de vingt-deux ans sans savoir ce que c'était que le monde dans lequel elle était faite pour briller. Aussi fut-ce pour elle une époque de bonheur et de triomphe que celle où une partie de cette foule bruyante échappée aux salons du faubourg Saint-Germain et de Versailles vint animer la solitude où elle était née. Oubliant les malheurs de la patrie, et les circonstances funestes qui avaient amené dans ce vieil édi-

fice, au fond de la Vendée, tous ces malheureux restes d'une caste proscrite et persécutée, l'insouciante jeune fille n'osait en vouloir à cette révolution qui avait fait un séjour de plaisirs, d'enthousiasme et de bruit, d'une habitation silencieuse où sa vie s'était écoulée jusque là si monotone et si triste.

Cependant, avant le moment où commence cette histoire, cette phase brillante du château et de la famille de la Fougeraie semblait avoir cessé tout à fait. Sans qu'on en connût la véritable cause, le vieux manoir était redevenu tout à coup plus solitaire que jamais; plus de nobles et nombreux visiteurs chantant des airs royalistes le soir sur la terrasse du château; plus de distributions de cocardes blanches, de scapulaires et de bouteilles de vin aux paysans du village. Le marquis et sa fille ne sortaient plus et ne se montraient pas même le dimanche à la messe que disait furtivement au coin d'un bois un prêtre proscrit. Amélie n'allait plus comme autrefois visiter les

malades dans les chaumières voisines et porter des secours aux malheureux ruinés par la guerre. Quand les paysans parvenaient à l'entrevoir à sa fenêtre, elle leur semblait de plus en plus pâle, comme si elle était en proie à quelque douloureuse maladie; ses yeux étaient cernés, rouges de larmes, une maigreur effayante avait remplacé sa fraîcheur d'autrefois.

La conduite du ci-devant marquis n'était pas moins étrange. Les seules personnes qui pussent pénétrer au château étaient quelques chefs de partisans qui, relevant immédiatement de lui, venaient apporter des nouvelles et demander des ordres. Il est vrai que l'arrivée de Lechelle à l'armée de la république dans la Vendée venait de donner à la guerre une activité nouvelle et que le parti royaliste n'avait pas de trop de tous ses défenseurs pour faire face au danger, qui devenait chaque jour plus pressant. C'eût été peut-être un motif de plus pour M. de la Fougeraie de commencer ces diversions hardies qui

lui avaient donné une certaine importance dans le pays; mais il semblait frappé d'impuissance et d'indifférence depuis l'époque dont nous parlons. Il était devenu presque invisible; quelquefois seulement on le voyait rôder le soir autour du château, son fusil double sous le bras, regardant avec défiance tous ceux qu'il rencontrait, ne répondant à aucun des saluts qu'il recevait. Ses traits, comme ceux de sa fille, semblaient avoir été bouleversés par la maladie ou par quelque grand chagrin dont le secret avait été étouffé tout entier sous les murs du vieux manoir. Les domestiques eux-mêmes ne savaient rien ou du moins feignaient de ne rien savoir, et d'ailleurs, tel était le respect qui s'attachait dans le pays au nom de la Fougeraie, que les habitants du village, devinant qu'il y avait là un mystère que voulait cacher leur seigneur, n'osaient même désirer de le pénétrer.

Cet état de choses durait donc déjà depuis six mois environ lorsqu'un soir d'été, vers les

quatre heures, une agitation extraordinaire se manifesta subitement à la Fougeraie, comme si une nouvelle importante venait de se répandre parmi les paysans. Ce village, bâti sur une hauteur que dominait pourtant le manoir seigneurial, avait cet aspect tout particulier qu'ont encore aujourd'hui les villages de la Vendée. Chaque habitation, isolée des autres, avec son toit bas et plat recouvert de tuiles bombées, était en partie cachée par les vignes et les lierres qui serpentaient le long des murailles et autour des fenêtres étroites et grillées. Une haie vive de groseillers sauvages et d'aubépine entourait les jardins derrière chaque maison, et un grand chêne étendait ses rameaux épais au dessus de chacune d'elles, comme pour les cacher à la vue. Il en résultait que, de quelque côté que se portât le regard, il ne rencontrait qu'une verdure sombre sous laquelle il fallait de l'attention pour découvrir des habitations humaines. La végétation débordait partout sur les chaumières, et du

point élevé où elles se trouvaient placées, on la voyait se répandre de tous côtés comme une mer de verdure jusqu'à l'extrêmité de l'horizon, se déchirant à peine pour laisser passer çà et là un rocher aigu ou la flèche de quelque clocher paroissial.

Cependant, en ce moment, l'aspect solitaire que cette luxuriante végétation donnait au hameau avait disparu. Les habitants couvraient la petite place communale autour de laquelle étaient disposées les habitations et se parlaient à voix basse et avec chaleur en désignant le château qui s'élevait au bout de l'esplanade, comme si de là fût venu quelque ordre important qu'il fallait exécuter au plus tôt. Les hommes avec leurs culottes rayées, leurs vestes rondes, leurs larges chapeaux de dessous lesquel s'échappaient de longs cheveux noirs, étaient debout sur leurs portes, surmontées d'une croix grossièrement tracée à l'eau de chaux, et nettoyaient de vieux fusils depuis long-temps suspendus à la cheminée de leurs

cabanes. Par ces portes entr'ouvertes on pouvait apercevoir ces intérieurs vendéens si caractérisés avec leurs grands lits de six pieds de haut, leurs bahuts et leurs armoires de cerisier poli, leurs bénitiers de faïence peinte et leurs images de saints. Quelques femmes aux coiffes de mousseline tombant sur les épaules, au fichu rouge coquettement drapé sur les épaules, au jupon rayé, aux petits sabots noirs, se mêlaient dans la foule et parlaient à voix basse, avec exaltation, comme pour exciter les maris à bien faire leur devoir. Tous semblaient se préparer énergiquement à quelque entreprise périlleuse où le fanatisme religieux avait sans doute une bonne part, car les conversations étaient souvent interrompues par des signes de croix.

Le personnage important de cette troupe était un paysan d'une cinquantaine d'années, à l'œil vif et alerte, à la tournure dégagée, pour lequel tous les autres semblaient avoir une grande déférence. Il n'avait pourtant rien

qui le distinguât du commun de ses camarades qu'un petit chapelet de bois suspendu à son cou ; mais son air de supériorité, son ton péremptoire, le faisaient promptement reconnaître pour un favori du marquis de la Fougeraie, le dieu du pays.

Ce paysan était l'ancien sacristain de la paroisse, et le bruit courait que seul il partageait avec le marquis le secret de la retraite de l'ancien curé, dont il semblait avoir conservé toute l'influence sur les simples paysans. C'était à lui que le marquis avait confié la lieutenance de sa petite armée, et il est juste de dire que l'intelligence et l'aveugle dévoûment de l'ex-sacristain avaient pleinement justifié ce choix. L'humble dignité ecclésiastique dont il avait été décoré avant l'insurrection inspirait un respect que sa bravoure personnelle n'avait pas diminué; d'ailleurs il avait cette éloquence rustique et ferme qui impose à des gens faibles et impressionnables, et on savait qu'il eût été dangereux de désobéir à *monsieur le sacristain*.

Cet homme, après avoir parcouru une à une toutes les maisons du village, adressant à chaque habitant une allocution particulière dont l'effet avait été les démonstrations hostiles dont nous avons parlé plus haut, se plaça au pied d'un des grands chênes qui se groupaient autour du communal et fit un signe pour appeler autour de lui les habitants du village. En un instant, presque tous furent près de lui, les uns avec leurs fusils, d'autres avec de vieux sabres évidemment enlevés aux *Bleus* dans quelque escarmouche; d'autres enfin, armés seulement de faucilles et d'instruments de labourage. Les femmes et les enfants n'avaient pas osé approcher par respect et se tenaient à distance, quoique leurs mines attentives prouvassent suffisamment que ce n'était pas la curiosité qui manquait.

Lorsque le sacristain se vit entouré de tous les hommes valides du hameau, il leva la main comme pour réclamer le silence; puis, examinant tous les visages comme pour s'assurer qu'il

n'y avait dans l'assemblée ni indiscrets ni traîtres, il ôta son large chapeau et dit d'une voix rude et accentuée :

— Gars de la Fougeraie, monsieur le marquis vous fait savoir que vous soyez tous prêts à partir une heure après l'angélus. Tenez-vous en état de grâce et dites votre chapelet, parce que le bon Dieu et Notre-Dame d'Auray sont en colère contre vous. S'il y en a qui soient tués par les Bleus, monsieur le curé m'a dit qu'il leur donnait l'absolution et qu'ils iraient dans le saint paradis; s'il y en a qui trahissent, ils iront en enfer et ils brûleront avec les démons; s'il y en a qui *s'égaillent* avant qu'on le leur ait dit, ils auront à faire à moi.. vous me connaissez... c'est entendu. Une heure après l'angélus...

Et il rompit l'assemblée par un geste impérieux. Quelques-uns s'éloignèrent, mais d'autres, plus curieux ou plus zélés, voulurent questionner l'orateur.

— Sacristain, demanda l'un d'eux que la

possession d'un véritable fusil de munition rendait plus important et plus hardi que les autres, savez-vous où nous devons ce soir faire la chasse aux Bleus, au moins ?

— Qu'est-ce que ça te fait à toi ? répondit le chef en lui jetant un regard de travers ; est-ce que M. le marquis a des comptes à te rendre ?

Le malencontreux questionneur disparut dans la foule. Cependant un autre qui semblait être un gros bonnet de l'endroit ne se découragea pas.

— Dites donc, cousin sacristain, dit-il d'un ton flatteur, est-ce que M. le marquis ne viendra pas avec nous au moins ?...

Sans doute un degré de parenté ou des égards particuliers faisaient un devoir au Vendéen de répondre à celui-ci avec plus de politesse, car il répliqua en grimaçant un sourire :

— Si.

Le questionneur, tout fier de cette déférence qui était pour lui un véritable triomphe en

présence de ses timides camarades, continua ses questions :

— Il n'est donc plus malade, M. le marquis ?

— Non.

— Et notre demoiselle sa fille ?

Le sacristain, impatienté, lui tourna le dos, et dit en élevant son chapeau au dessus de sa tête, comme pour prendre congé :

— Gars de la Fougeraie, vive le roi *quand même*, et M. le marquis !

—Vive le roi quand même ! répétèrent quelques voix.

— Amen, ainsi soit-il, alleluia ! dit une voix railleuse derrière eux ; criez bien haut, personne ne peut vous entendre. La plaine est libre et les Bleus sont bien loin.

Le sacristain se retourna vivement et il se trouva face à face avec un étranger qui sortait d'un chemin creux, encaissé dans des haies touffues, au moyen duquel il avait pu s'avancer sans être vu jusqu'au centre du village.

Ce nouveau personnage avait à peu près le costume des paysans qui l'environnaient, mais au premier coup d'œil on reconnaissait en lui un de ces colporteurs entre les mains desquels était tout le commerce des provinces en insurrection. A cette époque où les communications avec les villes n'étaient ni faciles ni sûres, nobles et paysans s'empressaient d'acheter à ces marchands ambulants qui, au péril de leur vie, couraient d'une bourgade à l'autre à travers les armées ennemies. Celui qui venait d'apparaître si inopinément sur la place de la Fougeraie, était un homme de petite taille, mais trapu, robuste, et à qui l'habitude de porter continuellement un énorme sac de peau de vache attaché sur les épaules par de solides courroies, avait légèrement dévié la taille ; sa figure rouge et hâlée par le soleil avait un caractère de force qui n'excluait pourtant ni l'intelligence ni la gaîté; ses yeux gris pétillaient de cette finesse particulière aux petits marchands dont les pratiques se composent

exclusivement de campagnards madrés et durs à la desserre, et il semblait porter assez joyeusement son lourd fardeau, sans autre appui que le bâton de néflier, renflé par le bout, qu'il tenait à la main.

Sans doute ce colporteur était bien connu à la Fougeraie; car, au moment où il parut, tous les gens du village accoururent autour de lui avec des démontrations de joie. Plusieurs même vinrent lui serrer la main ; les femmes soutout ne pouvaient modérer leurs transports.

—C'est M. Courtin de Nantes! disait-on; bonjour, monsieur Courtin. Vous boirez bien un coup, monsieur Courtin. De quel côté venez-vous? On dit que les gars de Loroux Bottereau ont joliment frotté les Bleus hier au soir? Apportez-vous des nouvelles, monsieur Courtin?

Mais le colporteur, sans s'émouvoir de toutes ces questions, appuya sa balle sur un tonneau vide qui se trouvait devant une maison, essuya tranquillement son front couvert

de sueur et répondit de ce ton hâbleur et criard qui appartient aux gens de sa profession :

— J'apporte des mouchoirs de Chollet, des bas de laine, des bas de coton, des rubans, des aiguilles, des épingles, articles parfaitement établis des premières fabriques de France, tout ce qui se fait de mieux, au plus juste prix...

Puis il ajouta de sa voix naturelle :

— Mais je ne puis m'arrêter ici que cinq minutes... le temps de boire un coup...

Une ménagère s'empressa de lui apporter un verre de vin qu'il avala avec dextérité.

— Eh bien ! eh bien ! est-ce que vous allez nous quitter ainsi, monsieur Courtin ? demandèrent plusieurs voix.

— Moi, j'ai besoin de fil.

— Moi, de chapelet.

— Moi, de couteau.

— J'ai tout cela, et à bon compte, répondit le colporteur en rechargeant lestement sa balle

sur ses robustes épaules, mais à tout seigneur tout honneur ; il faut que j'aille au château... je reviendrai.

Ce mot de château produisit un effet magique sur tous les habitants de la Fougeraie. La foule, si compacte un moment auparavant, s'ouvrit devant lui, et les Vendéens répétèrent avec respect sans le retenir davantage :

— Oui, oui, c'est juste.... Avant tout, il faut qu'il aille au château !

Le colporteur sourit amicalement à tout le monde, donna encore des poignées de main à ceux qui se trouvaient sur son passage, et prit le chemin du château en répétant qu'il reviendrait. A peine eut-il fait quelques pas, que le sacristain, qui s'était tenu à l'écart pendant cette petite scène, dit aux paysans à voix basse :

— Souvenez-vous bien, tous.... une heure après l'angélus... nous partirons.

Tous les auditeurs s'inclinèrent en signe d'assentiment, et alors le chef rejoignit le col-

porteur, qui était déjà sorti du village et s'avançait rapidement vers le manoir. En apercevant ce personnage, les traits de Courtin prirent une expression d'humeur. Cependant il se contraignit et dit avec un ton de franchise cordiale:

— Bonjour, sacristain, Dieu vous garde.. Allez-vous au château aussi ?

Le Vendéen lui jeta un regard de défiance qui l'enveloppa tout entier. Cependant il répondit du même ton :

— Bonjour, monsieur Courtin! vous voilà dans nos pays... C'est bien. D'où venez-vous donc ainsi ?

— Je viens de la *Plaine*. Sacristain, si vous avez besoin de quelque chose, je me recommande à vous; vous ne trouverez personne plus accommodant que moi. Des ciseaux, des aiguilles, des bas, des bonnets, demandez, faites-vous servir... Je vous ferai une forte remise, sacristain, parce que vous, je vous estime, je vous aime, sacristain, et je ne voudrais pas *écorcher* un ami...

Mais le Vendéen était trop fin aussi pour ne pas s'apercevoir que le marchand désirait éluder la question.

— C'est bien, monsieur Courtin; mais vous avez dû passer aujourd'hui par le château de Trézières et je désirerais savoir...

— Et ne croyez pas, sacristain, reprit le colporteur en doublant le pas sans paraître avoir entendu la question de son compagnon de route, ne croyez pas que je m'en tienne à des protestations d'amitié avec vous!... Comme vous m'avez plus d'une fois rendu service dans mon petit commerce avec les gars de la Fougeraie, j'ai voulu vous faire voir que je n'étais pas un ingrat, et j'ai là pour vous dans mon sac un petit cadeau dont vous serez content.

—Merci, monsieur Courtin; mais sans doute vous avez vu à Trézières ce damné Jacobin de chevalier de Torcy; est-il vrai qu'il ait reçu secrètement chez lui un officier Bleu qui est chargé de faire une carte de notre pays?...

— Savez-vous ce que je vous apporte, sacristain ! Une croix d'argent bénite par le pape et qui a la propriété de préserver des balles et des boulets... rien que ça.

— Vrai ! s'écria le sacristain que, malgré sa préoccupation, l'annonce d'un si pompeux cadeau avait comblé de joie ; est-il bien vrai, monsieur Courtin, que vous m'avez apporté une croix qui préserve des balles et des boulets ?

— Des balles, et même des balles enchantées par les sorciers, dit le marchand tout joyeux de voir le Vendéen prendre si bien le change. La croix est là, sacristain, et après ma visite au château je promets de vous la donner ; mais...

— Mais qu'allez-vous faire au château ? interrompit le sacristain, qui, le premier moment passé, revenait aux ordres secrets qu'il avait reçus ; vous savez bien que M. le marquis ne veut pas qu'on approche.

— Aussi n'est-ce pas à lui que j'ai à parler, mais à la vieille Jeannette la gouvernante, qui

m'a demandé des marchandises pressées pour Mademoiselle.

— A la bonne heure ; cependant, si vous avez passé à Trézières, vous pourriez nous dire... cet ingénieur républicain...

— Entrez-vous, sacristain ? demanda le marchand d'un air goguenard en s'arrêtant tout à coup.

Ils étaient en face même du petit manoir seigneurial, dont la grille, solidement fermée, n'offrait qu'une espèce de guichet sur le côté pour pénétrer dans la cour. Une vieille femme était déjà debout derrière ce guichet, prête à l'ouvrir, lorsque les deux compagnons parurent. Comme ils hésitaient tous les deux au moment de se quitter, elle cria au colporteur d'un ton amical :

— Allons ! allons ! Courtin, dépêchez-vous ! Mademoiselle vous a vu de sa fenêtre et elle vous attend avec impatience ! Apportez-vous ce qu'elle vous a demandé ?

— Dans les premières qualités, vous allez

voir; Mademoiselle sera contente, je vous en réponds.

Puis, se retournant vers le Vendéen tout désappointé, et qui n'osait entrer sans en avoir reçu l'ordre, il dit avec un accent légèrement railleur :

— Au revoir, sacristain, je suis à vous tout à l'heure et je vous ferai mon cadeau.

Le sacristain, sans répondre, s'accouda contre la grille pour l'attendre; Courtin, qui remarqua cette circonstance, fit une grimace de dépit; mais sans s'occuper davantage de cet incident il suivit Jeannette, qui devait le conduire à l'appartement d'Amélie de la Fougeraie.

Après avoir traversé une petite cour où des plantes parasites saillaient de toutes parts entre les pavés mal joints, la conductrice ouvrit avec une clef de forme antique, l'épaisse porte en chêne qui donnait accès dans le château, et fit un signe pour engager le colporteur à la suivre. Tout avait, autour de cet

édifice, un air de vétusté et de solitude qui resserrait l'âme; aucun bruit ne se faisait entendre, excepté les chants de quelques hirondelles dont les nids étaient suspendus aux murailles, et, quand la porte se referma derrière Courtin, il ne put s'empêcher d'éprouver une espèce de serrement de cœur. Il voulut adresser quelques questions à la vieille gouvernante, mais elle posa un doigt sur sa bouche en murmurant :

— Silence! M. le marquis pourrait vous entendre...

Ne comprenant rien au mystère de cette introduction, le marchand suivit son guide qui marchait avec précaution, afin d'éveiller le moins possible l'écho de cette vieille demeure. Au silence qui régnait partout, on eût cru la maison abandonnée. Ils suivaient un corridor sombre, triste, encombré de blés et de fruits. A droite et à gauche de cette espèce de galerie, étaient des portes conduisant aux divers appartements. A mesure que Jean-

nette passait devant une d'elles, elle faisait signe au marchand de redoubler d'attentions pour ne pas être entendu.

Toutes ces précautions et toutes ces recommandations muettes furent pourtant inutiles, car au moment où Courtin et son guide allaient quitter la galerie pour gagner un petit escalier tournant, pratiqué dans l'une des tours, une porte surmontée d'un écusson armoirié s'ouvrit tout à coup, et une voix sévère demanda à la gouvernante :

— Qui a osé introduire ici un étranger sans mon ordre? Où allez-vous?

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste, à la figure sèche et hautaine, au regard dur. Il semblait équipé comme pour un voyage ou pour une expédition militaire, avec l'épée au côté et des pistolets retenus à la ceinture par une écharpe blanche frangée d'or. Courtin, au premier coup d'œil, reconnut le ci-devant marquis de la Fougeraie.

La gouvernante était devenue toute tremblante, comme si elle venait d'être prise en flagrant délit de désobéissance.

— Monsieur, murmura-t-elle avec effort, j'allais...

La terreur lui coupa la parole. Le colporteur, qui avait beaucoup moins de raisons pour se laisser effrayer par les paroles sévères du marquis, eut pitié de sa conductrice et répondit pour elle avec assurance :

— Ma foi, Monsieur, il n'y a pas grand mystère à tout ceci! Comme vous voyez, je suis colporteur, bien connu dans tout le pays, et je vends à tout le monde! Mademoiselle votre fille est une de mes meilleures pratiques, et elle a toujours le premier choix dans mes articles... Je puis dire que je la sers en conscience. Aujourd'hui je lui apporte des marchandises qu'elle m'a fait demander lors de ma dernière tournée... Si monsieur veut aussi m'honorer de sa confiance, il pourra s'assurer par lui-même...

Le marquis examina un moment avec une sorte d'étonnement cet insouciant personnage qui ne semblait occupé que d'une pensée, celle de débiter sa marchandise; pour qui les guerres civiles, les troubles, la terreur, n'étaient que des occasions de vendre plus souvent et plus cher. Il sourit dédaigneusement.

— Je t'ai vu souvent sur mes terres, dit-il en le regardant fixement, et je ne sais pourquoi je me défie de toi. D'où viens-tu ?

— De Nantes, Monsieur, ou plutôt de tous les villages de la contrée, car je m'arrête partout, moi...

— Alors, reprit le marquis en se rapprochant, tu as dû trouver les *Bleus* dans le voisinage de Montaigu, et tu peux dire...

— Les *Bleus!* je leur ai vendu du fil et des aiguilles pour repriser leurs uniformes, qui, je vous le jure, Monsieur, en ont grand besoin!

— Mais quels étaient leurs positions, leurs projets ?

— Ma foi, Monsieur, je me suis occupé de savoir si leurs assignats étaient de bon aloi; mais pour ce qui est de leurs opérations militaires...

— Pas même assez d'intelligence pour être espion! dit le marquis en haussant les épaules.

Un sourire presque imperceptible parut sur les lèvres du colporteur, comme pour donner un démenti au noble seigneur sur le chapitre de l'intelligence. M. de la Fougeraie reprit d'un ton sec :

— Eh bien! monsieur le marchand de Nantes, vous allez sortir sur-le-champ de chez moi et porter vos marchandises dans quelque autre endroit où l'on sera plus disposé à vous les acheter... et que je ne vous voie plus rôder sur mes terres, je vous en avertis, car il n'y ferait pas bon pour vous...

Puis, se tournant vers la gouvernante qui était restée confuse et terrifiée à quelques pas :

— Et vous, reprit-il, allez dire à votre

maîtresse qu'elle se repentira de m'avoir désobéi.

La pauvre femme, toute épouvantée, s'enfuit par le petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur, mais le colporteur resta immobile et regarda avec son imperturbable sang-froid le marquis qui était sur le point de rentrer dans son appartement.

— Eh bien, que fais-tu là? reprit M. de la Fougeraie d'une voix tonnante. Ne t'ai-je pas déjà dit de sortir d'ici au plus vite?

— C'est possible, Monsieur, et pourtant je reste.

— Insolent!

— Il n'y a pas là d'insolence; on m'a donné commission d'acheter, pour le compte de mademoiselle de la Fougeraie, des marchandises que j'ai là dans mon sac... J'apporte les articles demandés : si la qualité est mauvaise, qu'on me renvoie, sinon qu'on prenne et qu'on me paie. Je ne connais que ça!

— Misérable!

— Monsieur, entendons-nous, que diable! Vous ne voudriez pas sans doute, vous qui êtes riche et noble, me faire tort des sommes que j'ai déboursées pour l'achat de la plus belle layette qui ait jamais paré un marmot dans tout le Bocage de la Vendée. . Mademoiselle votre fille sera contente, je vous jure; et si vous voulez vous assurer par vous-même de la qualité...

Il n'avait pas achevé ces paroles que le marquis se précipita sur lui avec violence, et le saisissant à la gorge, l'entraîna dans son appartement avec une force surhumaine.

— Malheureux! s'écria-t-il, qui t'a dit ce secret? qui t'a dit qu'il y avait un enfant nouveau-né dans cette maison? sais-tu qu'il y va de ma vie, de l'honneur de mon nom? Parle... mais parle donc... ou tu es mort!

Et, arrachant un des pistolets de sa ceinture, il l'appuya sur la poitrine du malheureux colporteur qu'il avait renversé dans le premier moment de surprise.

— Monsieur, par pitié... Je ne sais rien... ne me tuez pas, murmura Courtin en se débattant.

— Parle donc! qui t'a dit qu'on avait besoin de langes d'enfant dans ce château, qui t'a donné l'ordre... ?

— Jeannette la gouvernante...

— Quoi! elle t'a dit...

— Que mademoiselle de la Fougeraie devait être marraine d'un enfant dans une ferme voisine, et qu'elle voulait faire cadeau aux parents de la layette et de la robe de baptême... Mais, par grâce, lâchez-moi un peu... vous m'étranglez...

Le marquis se redressa, laissa tomber son arme, et après avoir réfléchi quelques instants, il se dit à lui-même avec regret : — Oh! je suis fou! il ne sait rien...

Courtin se releva lestement, saisit le pistolet qui était par terre et s'élança vers le marquis d'un air menaçant :

— A mon tour! s'écria-t-il avec énergie :

Monsieur, vous m'avez insulté, vous m'avez frappé...

Le marquis le regarda sans terreur et sans colère.

— J'ai eu tort, Monsieur, répondit-il, et je vous en demande pardon, mais j'avais cru... Oubliez mon emportement, Monsieur; et, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver ici!...

Ces paroles, ce ton suppliant, et plus que tout, la profonde douleur qui se peignait sur les traits du marquis, désarmèrent le colporteur qui devinait qu'une erreur promptement reconnue avait été la cause de cette soudaine et brutale agression. Le marquis semblait déjà avoir oublié sa présence, et restait morne et pensif à quelques pas.

— Soit, n'en parlons plus, reprit Courtin d'un ton radouci : puisque vous faites des excuses, il faut bien que je les accepte, quoique, par tous les diables! vous ayez le poignet solide.

Il se préparait, tout en grommelant, à recharger sa balle qui, dans la lutte, était tombée sur le seuil de la porte quand le marquis l'arrêta d'un geste :

— Eh bien! dit-il d'un ton singulier, montrez-moi les... marchandises que vous destiniez à ma fille...

— Quoi ! vous voulez...

— Dépêchez-vous.

Courtin ne se fit pas prier : l'instinct de la défense une fois apaisé par les excuses du marquis, l'instinct du marchand reprit le dessus. Il ouvrit donc sa balle et en exhiba toutes les richesses. Bientôt il en tira un trousseau complet d'enfant, de la plus fine toile, garni de dentelles précieuses, et qu'il étala avec complaisance, vantant avec cette volubilité et cette gasconnade qui lui étaient ordinaires dans l'exercice de ses fonctions, la beauté de chaque étoffe, l'élégance et la richesse de chaque ornement. Le marquis, de son côté, examinait avec l'attention d'un vé-

ritable connaisseur chaque pièce du trousseau, passant de l'une à l'autre avec une patience merveilleuse. Tout à coup il interrompit par un cri le colporteur; en entr'ouvrant la riche robe de baptême qui formait la pièce la plus importante de la layette, M. de la Fougeraie venait de s'emparer d'un billet sans adresse et sans signature, qu'il lut avidement ; puis il se jeta encore une fois sur Courtin avec violence en s'écriant :

— Misérable ! je savais bien que tu me trahissais !

Malheureusement pour le marquis, cette fois Courtin était sur ses gardes. Il se débarrassa de son étreinte par un effort vigoureux et se plaça en face de lui, un pistolet à la main , tandis que le marquis s'était saisi de l'autre. Pendant une seconde ils s'ajustèrent mutuellement sans qu'aucun osât lâcher le premier la détente de l'arme meurtrière..... Dieu seul sait comment se fût terminée cette terrible scène, si dans ce moment une jeune

fille, toute tremblante, ne se fût jetée entre les deux adversaires, en s'écriant d'une voix déchirante :

— Arrêtez !... de grâce; ne tuez pas mon père !

C'était Amélie de la Fougeraie.

Le colporteur, malgré la gravité des circonstances, qui réclamaient impérieusement toute son attention, jeta un regard sur cette pauvre jeune fille qu'il n'avait pas vue depuis long-temps. Des maux récents avaient fait sur elle de terribles ravages, car il fut un instant à reconnaître, dans cette personne pâle, aux yeux caves, aux joues amaigries, la belle et joyeuse jeune fille qu'il avait vue si souvent autrefois faire les honneurs du château à une société brillante. Telle fut la pitié qu'il éprouva pour elle qu'il surmonta tout à coup sa colère et sa défiance pour dire au marquis :

— Monsieur, nous pouvons traiter de puissance à puissance, nous sommes égaux en forces, expliquons-nous sans voies de fait....

Je répondrai à toutes vos questions avec la plus exacte vérité sur tout ce que vous me demanderez... mais, à votre tour, soyez calme... et ayez pitié de cette pauvre demoiselle qui va mourir.

Le marquis, sans faire attention à sa fille, replaça son arme à sa ceinture, comme pour reconnaître qu'il acceptait la trève.

— Oh! oui... oui... parle; dis-moi la vérité! dis-moi qui je dois punir! dis-moi qui t'a poussé à me trahir et à défendre cette malheureuse créature contre son père déshonoré...

— Monsieur, je ne comprends pas...

— Mais ce billet! ce billet! hurla le marquis en froissant convulsivement le papier qu'il venait de lire, ce billet qui était caché dans cette robe destinée à ma fille, qui l'a placé là! qui t'a ordonné de le remettre à son adresse? parle... mais parle donc! Sais-tu que pour savoir le nom de l'audacieux qui a écrit ce billet je donnerais ma fortune entière.

Le colporteur regardait le marquis avec de grands yeux étonnés, comme s'il ne comprenait pas bien la question qui venait de lui être faite. Mais, au seul mot de billet, Amélie se releva en disant à son père d'une voix suppliante : — Un billet pour moi! oh! Monsieur... Monsieur, par pitié, daignez me permettre d'y jeter un regard.

Le marquis la repoussa avec violence et elle alla tomber en sanglotant dans un fauteuil, à l'autre bout de la chambre. Courtin, à peine revenu de son premier étonnement, répondit avec simplicité :

— Monsieur, je vous jure que j'ignore...

— Ne me trompe pas, dit le marquis en s'approchant de lui avec vivacité; tu sais tout...

— Mais...

— Tu sais tout... j'en suis sûr. Je m'étais, au premier moment, laissé prendre à ton apparente simplicité; mais je suis certain maintenant que tu es l'agent du misérable qui a

porté chez moi le déshonneur et la honte... Eh bien! oui, ma fille, celle que tu vois là, celle qui autrefois faisait mon orgueil et ma joie, a trahi ses devoirs... Elle a été séduite, elle a donné le jour à un enfant que je maudis, comme je maudis le père. J'ai caché ce secret à toute la terre ; mais cet enfant existe, il est ici... tu le sais bien, toi qui apportais des effets pour lui, et qui avais placé ce billet de manière à ce qu'il ne pût tomber que dans les mains de ma coupable fille... Mais ce que tu ignores, c'est qu'on m'a caché le nom de l'infâme séducteur, c'est que mes prières et mes menaces depuis six mois ont été inutiles, pour arracher à cette femme le nom du traître qui a porté le trouble dans cette maison... Et ce nom, tu le sais, toi! c'est le nom de celui qui t'a remis ce billet, qui t'a ordonné de l'apporter ici... Parle, parle vite! tu m'as promis la vérité...

— Monsieur le marquis...

— Oh! Monsieur, s'écria la jeune fille en

tombant aux genoux du colporteur, ne prononcez pas ce nom!... il y va de la vie d'un homme!

— Silence! dit le père d'une voix terrible; ne faut-il pas que je connaisse le séducteur afin que je le force à vous rendre l'honneur, à reconnaître cet odieux enfant dont la présence souille cette maison, et peut faire découvrir tout ce mystère d'infamie... Vous vous êtes donc bien abaissée?

— Mon père, je vous ai dit bien des fois que celui qui m'a rendu coupable était digne de vous et de moi, mais que des raisons impérieuses me forçaient de cacher son nom encore un peu de temps... Bientôt peut-être...

— Silence, encore une fois! Et toi, continua-t-il en se retournant vers le colporteur, parle, parle vite... ou sinon...

Courtin, étourdi d'abord par cette scène violente au milieu de laquelle il se trouvait jeté au moment le plus inattendu, s'était remis pourtant, et il répondit au marquis avec l'accent de la vérité :

— Monsieur le marquis, vous ne croirez peut-être pas à la parole d'honneur d'un pauvre diable tel que moi ; cependant je suis un honnête homme et je vous ai promis la vérité... Eh bien ! je prends Dieu à témoin que j'ignorais que j'étais porteur de ce billet, et que je ne puis encore comprendre comment il a été glissé dans mes marchandises... Je ne sais absolument rien de ce que vous me demandez, je vous le jure.

Amélie respira bruyamment comme si le souffle eût manqué à sa poitrine, avant la dénégation formelle que venait de prononcer le colporteur. M. de la Fougeraie, au contraire, examina avec une fixité presque magnétique les traits calmes et vulgaires du colporteur. Courtin soutint avec fermeté cet examen, qui sembla enfin éveiller un doute véritable dans l'esprit du marquis.

— Mais, Monsieur, reprit le marchand en désignant la lettre, vous connaissez peut-être l'écriture ! Un mot de cette lettre peut

vous mettre sur la voie des découvertes, et...

— Rien, rien, dit le marquis avec rage; des termes ambigus... pas de date, pas de signature... de simples assurances qu'on veillera sur le sort de cette malheureuse, que des temps meilleurs viendront... Oh! c'est à rendre fou! Mais, continua-t-il avec rapidité en s'adressant à Courtin, si quelqu'un peut me mettre sur la voie des renseignements, c'est toi, toi seul! M'as-tu trompé en me disant que tu venais de Nantes?

— Non.

— T'es-tu arrêté quelque part, sur la route en venant ici?

— A tous les châteaux, à toutes les chaumières.

— Mais tu ne peux avoir montré partout ce que tu devais vendre à ma fille!...

— Il est vrai! dans deux endroits seulement...

— Le premier?

— Chez mon ami Tout-en-Cuir, le chas-

seur de vipères, un malheureux collibert, à moitié idiot, qui demeure à quelques lieues d'ici.

— Après, après...

— Dans un autre endroit on m'a demandé si j'avais été chargé de commissions pour mademoiselle de la Fougeraie.

— Où cela?

— A deux lieues d'ici.

— Le nom! le nom, bourreau!

— Au château de Trézières.

Amélie poussa un cri de terreur.

— Mais, reprit le marquis d'une voix brève et saccadée, ceux qui t'ont interrogé étaient-ils nombreux? les connaissais-tu?

— Il n'y avait qu'une seule personne.

— Et c'était...?

— M. de Torcy, chevalier de Malte.

—Un chevalier de Malte, s'écria le marquis, il ne peut épouser ma fille! je suis déshonoré à tout jamais.

Il demeura comme frappé de la foudre.

Amélie profita de ce moment d'accablement, saisit une main du colporteur qui regardait avec étonnement l'effet de ses paroles, et la porta à ses lèvres brûlantes en murmurant à voix basse :

— Merci, merci, Monsieur! vous m'avez sauvée et *lui* aussi!

Courtin, de plus en plus étonné de ce qu'il entendait, allait l'interroger peut-être, lorsque le marquis, revenu de son accablement, se mit à se promener dans la chambre dans le plus terrible désespoir.

— Oui, c'est cela, disait-il comme à lui-même; je l'avais soupçonné! Voilà donc pourquoi cette malheureuse n'osait m'apprendre le nom du suborneur! Un chevalier de Malte! un homme qui a prononcé des vœux solennels, qui ne peut lui rendre l'honneur après l'avoir séduite!... Mais je serai vengé! oh! oui! par tous les démons de l'enfer, je serai vengé!

— Monsieur, dit la jeune fille d'une voix

timide, prenez garde de vous tromper ! Je ne sais de qui est la lettre qui, dites-vous, m'était adressée, mais je sais bien que monsieur de Torcy...

— Osez-vous bien prononcer ce nom qui fait votre honte ! c'était donc là celui que vous aviez choisi au milieu des jeunes gens nobles et pleins d'honneur qui autrefois fréquentaient ma maison ? Un homme qui seul, dans la foule peut-être, n'a pas le pouvoir de vous donner son nom en place du mien que vous avez souillé ! Un homme qui, malgré la dignité qu'il occupe dans un ordre ecclésiastique, a fait récemment de son château un club pour tous les jacobins et les anarchistes du pays ! un homme qui, m'a-t-on dit, aujourd'hui même a donné asile à un ingénieur républicain chargé de dresser la carte de notre malheureuse province, afin de faciliter les dévastations des Bleus ! Mais patience ! patience ! la vengeance sera prompte et terrible, je le jure.

Tout en parlant le marquis allait et venait dans la plus grande agitation. Il s'arrêta devant Courtin qui attendait avec tranquillité l'issue de cette scène :

— Et toi, dit-il avec amertume et en croisant les bras sur sa poitrine, te voilà donc aussi maître de mon secret! Tu connais donc à quel degré d'abaissement et de honte je suis tombé, et tu es sans doute bien fier, toi, colporteur, de pouvoir faire rougir un noble gentilhomme tel que moi?... Mais prends-y garde! c'est un de ces secrets qu'on ne porte pas loin, vois-tu! un de ces secrets qui tuent vite! et il eût mieux valu pour toi ne pas le connaître!

Le colporteur ramassa tranquillement ses marchandises éparses sur le plancher, et tout en préparant sa balle, il répondit avec un grand sang-froid :

— Écoutez, monsieur le marquis, des menaces ne m'effraient pas. Seulement, rapportez-vous en à ma discrétion; dans ma profession

on voit à tous moments bien des choses qu'il faut garder pour soi; sans cela on ferait battre des montagnes... Mais fiez-vous en à ma parole ; je n'ai jamais trahi les secrets que j'ai pu surprendre et surtout ceux qu'on m'a confiés ; les vôtres ne sortiront jamais de ma bouche, quand on devrait me tuer... Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il en passant les bras dans les bretelles de son sac comme pour partir, si vous n'avez rien de plus à me demander...

— Attends! attends! dit M. de la Fougeraie d'un air sombre, comme s'il réfléchissait à quelque sinistre projet dout la pensée venait de germer dans son cerveau.

Le colporteur laissa retomber son sac avec résignation. Le marquis se promena encore dans la chambre avec une vivacité toujours croissante.

— Écoute, dit-il enfin, tu sais déjà mon secret; j'aime mieux me fier à toi que de mettre dans ma confidence un autre étranger. Tu m'as l'air robuste; pourras-tu te charger de

porter au château de Torey un fardeau assez léger ajouté à celui que tu as déjà ?

— Ma balle n'est pas lourde ; j'ai beaucoup vendu aujourd'hui, et pourvu que le fardeau...

— Ce fardeau est un enfant nouveau-né !

— Que dites-vous, Monsieur ? s'écria la jeune mère, qui retrouva toutes ses forces en ce moment et osa regarder son père face à face. Vous avez parlé de mon enfant ?

Sans l'écouter, M. de la Fougeraie continua en s'adressant au marchand :

— Tu porteras cette misérable créature au château de Trézières, tu la remettras à ce... chevalier, et tu lui diras de ma part...

— Mais je ne veux pas qu'on me sépare de mon enfant, moi, dit Amélie avec force ; vous pourrez me tuer, Monsieur, mais vous ne m'enleverez pas mon enfant.

— Aimez-vous mieux que je le tue, moi ?

— Lui ! mon pauvre fils ! dit la jeune femme avec épouvante en reculant d'un pas ;

oh ! Monsieur, vous ne serez pas assez cruel pour...

— Silence ! dit le marquis, il faut que cet enfant disparaisse, afin que vous m'épargniez un crime ! Oh ! vous ne savez pas, vous, quelle haine il y a dans mon cœur pour ce fruit du déshonneur et de la trahison ! Je ne l'ai vu qu'une fois, et je ne sais quel pouvoir inconnu est venu me retenir au moment où j'allais l'écraser sans pitié entre mes deux mains !.. et cependant je croyais encore que l'honneur pouvait vous être rendu, je croyais encore que cet enfant pourrait un jour nommer son père ! Maintenant que je sais que tout est fini, maintenant que la honte doit être éternelle par lui et pour lui, je ne réponds plus de contenir l'indignation qui débordera de mon cœur... Il le faut, Madame, il le faut ! Que cet enfant aille rejoindre son indigne père, et que le ciel leur rende les maux qu'ils me font souffrir tous deux...

— Grâce ! grâce pour lui ! répéta la jeune

fille en se traînant aux pieds de l'impitoyable gentilhomme.

— Jamais !... N'appelez pas sur vous la colère que je ne fais en ce moment retomber que sur lui et sur son père.

Amélie se releva en chancelant, et dit d'une voix faible et souffrante :

— Eh bien ! Monsieur, puisqu'il le faut... puisque votre haine poursuit une faible et innocente créature qui n'a eu que le tort de naître, je consens à ce qu'on l'emporte loin d'ici... puisqu'elle a tout à craindre de vous, qui pourtant m'avez tant aimée... Cet homme que vous accusez d'être mon séducteur, n'est pas coupable du crime que vous lui reprochez, je vous le jure ! Mais quel qu'il soit, il aura pitié d'un pauvre enfant innocent qu'une mère lui confie.....

— Allez chercher cet enfant, dit le marquis d'une voix dure et impérieuse ; le temps presse...

— Encore quelques moments, mon père!

— Aimez-vous mieux que j'y aille moi-même ? reprit le chef vendéen en faisant un mouvement pour sortir.

La pauvre femme poussa un gémissement en regardant le ciel, et bientôt elle reparut avec un petit enfant qu'elle arrosait de ses larmes. Le marquis voulut le lui arracher ; mais elle se détourna avec un de ces mouvement de lionne que sait trouver une mère lorsqu'elle défend la vie de son enfant. Le marquis recula, effrayé lui-même du regard de sa fille.

Pendant cette longue scène, la nuit était presque venue. L'obscurité se répandait dans ce vaste appartement où tous les assistants gardaient un morne silence. M. de la Fougeraie, malgré son irrésistible colère, n'osait employer la violence pour arracher l'enfant des bras d'Amélie, et il restait sombre et muet en serrant les poings avec rage. Amélie couvrait son fils de larmes et de baisers, sans pouvoir s'en séparer.

Enfin, pourtant, le colporteur comprit, à un geste convulsif du marquis, qu'il était temps d'intervenir pour empêcher peut-être quelque grand malheur; il s'approcha de la jeune mère avec respect et lui dit en adoucissant autant qu'il le pouvait sa voix naturellement un peu rude :

—Vous me connaissez bien peu, Madame, et je n'ai pas de titres à votre confiance! Cependant, si la parole d'un honnête homme peut avoir du crédit sur vous, je vous dirai : —Confiez-moi cet enfant sans crainte; soit que la personne à qui je dois l'apporter l'accepte comme sien, soit qu'elle l'abandonne, je vous jure de veiller sur lui et de le défendre au péril de ma vie..... même contre son père. Confiez-le-moi, vous dis-je, et soyez sûre que je vous le rendrai un jour...

Un éclair de joie brilla sur les traits d'Amélie.

—Oh! je vous crois! je vous crois! s'écria-t-elle avec transport. Oh! oui, cet air de franchise, ces paroles de bonté, ces larmes, ne peuvent pas

tromper... Je vous le confie... un jour... plus tard... son père et moi nous vous remercierons de ce que vous faites en ce moment! En attendant, Monsieur, que Dieu vous récompense de votre pitié...

—Allons, il faut partir! dit le marquis avec dureté.

— Encore un baiser, Monsieur! répliqua la malheureuse Amélie en serrant son fils contre son cœur.

Le colporteur l'arracha presque de force de ses bras.

— Tu vas te rendre au château de Trézières, dit l'impitoyable marquis, et tu remettras cet enfant à celui que je t'ai désigné. Prends garde d'exécuter toutes mes volontés... On te surveillera... et malheur à toi si tu t'éloignes d'un pas de la route la plus directe qui va d'ici à Trézières.

— Je ne crains rien, Monsieur.

Le marquis ouvrit un fausse porte qui, à travers une petite cour, donnait sur la cam-

pagne sans qu'on eût à traverser le village; le colporteur, avant de s'éloigner, éleva l'enfant au dessus de sa tête en disant à Amélie :

— Je vous ai juré que je vous rendrais votre enfant sain et sauf! je tiendrai ma parole ou je mourrai...

La pauvre femme n'entendit pas cette promesse, elle s'etait évanouie au moment où Courtin avait fait un pas vers la porte en emportant son fils.

II.

En sortant de la Fougeraie, le colporteur s'était jeté dans un de ces chemins creux inondés par les eaux pluviales et profondément encaissés qui sont encore aujourd'hui dans le Bocage de la Vendée les seules voies de communication. Il sentait trop bien l'importance

de sa mission pour s'exposer à être aperçu avec son singulier fardeau par les gens du village, dont cette rencontre n'eût pas manqué d'exciter la curiosité. Il doubla donc le pas, afin de s'éloigner au plus vite du voisinage du hameau, et il se dirigea vers le château de Trézières, dont il connaissait parfaitement le chemin, malgré l'obscurité, qui commençait à devenir de plus en plus épaisse.

Cependant, quand il fut à une distance suffisante de la Fougeraie pour n'avoir plus à craindre les indiscrets, le brave homme songea à s'arrêter quelques instants, autant pour reprendre haleine que pour réfléchir à la bizarre aventure dans laquelle il se trouvait si subitement engagé.

Il était parvenu à un endroit solitaire, au milieu d'une de ces landes couvertes de genêts de dix ou douze pieds de haut qui servaient si souvent de refuge à cette époque aux familles vendéennes poursuivies par les soldats de la république. Quelques châtaigniers qui bor-

daient le chemin couvraient de leur feuillage tombant presque jusqu'à terre une herbe fine et drue dont un petit ruisseau sorti du sable de la lande entretenait la fraîcheur. C'était là une station agréable et commode pour le colporteur, car du pied des châtaigniers il pouvait apercevoir à une assez grande distance tout ce qui se passait sur le chemin, et à la moindre alerte il pouvait se jeter dans les genêts, où il eût trouvé un asile sûr pour quelques instants. D'ailleurs, quelle que fût la nécessité de se hâter afin d'arriver à Trézières avant la nuit noire, un autre embarras était venu se joindre aux embarras déjà si grands du porte-balle. L'enfant, qu'il avait pourtant arrangé le plus commodément possible au dessus de ses marchandises, soigneusement enveloppé de ses langes, ne semblait pas se trouver fort à l'aise, et protestait par ses vagissements contre cette retraite précipitée.

Cette dernière circonstance décida Courtin. Il déposa son fardeau sur l'herbe, à l'ombre

des châtaigniers, et il se laissa tomber à côté, épuisé de fatigue et de chaleur. Ce n'était pourtant pas à lui qu'il devait songer d'abord : son petit compagnon réclamait impérieusement ses secours, et quels secours pouvait lui donner dans ce désert un pauvre marchand ambulant plus initié aux roueries de son humble profession qu'aux fonctions de nourrice? Il prit dans ses bras l'enfant, qui pleurait toujours : c'était une jolie petite créature, fraîche et rose, aux yeux bleus, et dont la bouche mignonne semblait plutôt faite pour sourire que pour pousser des cris de douleur. Le brave homme le regarda avec attendrissement, lui donna un baiser sur le front; mais cela ne remédiait à rien, et les vagissements continuaient de plus belle.

— Que faire! que faire, mon Dieu! disait Courtin dans un embarras comique. Au diable soit la commission et le commissionnaire! et cependant cette pauvre mère... Je ne pouvais pas lui refuser la grâce qu'elle me demandait!

Ce brutal de marquis eût tué ce malheureux enfant, qui n'en peut mais si sa naissance n'est pas parfaitement en règle. Allons, du courage, Courtin, mon ami ; tu es habitué à porter de la marchandise de contrebande! il est vrai que l'autre ne crie pas comme celle-là.

Malgré son inexpérience, il devina pourtant que c'était la faim plus que toute autre chose qui causait les cris de l'enfant. Heureusement il trouva dans un coin de sa balle quelques biscuits dont il était toujours pourvu afin de se rendre favorables les marmots de ses meilleures pratiques. Il trempa l'un de ces biscuits dans l'eau claire du ruisseau et le présenta à l'enfant, qui se tut aussitôt et se mit à sucer avec appétit ce qu'on lui présentait. Peut-être n'était-ce pas là pour lui une nourriture convenable et parfaitement de son goût; cependant il parut se prêter aux circonstances de la meilleure grâce possible et avala sans trop rechigner la légère panade de l'apprenti-nourrice; bientôt même il le remercia par un sourire.

— A la bonne heure donc ! dit le colporteur en s'essuyant le front ; que diable, mon petit bonhomme, il ne faut pas non plus se montrer trop exigeant ! A la guerre comme à la guerre !...

Sans doute l'enfant ne comprit pas les exhortations encourageantes de son protecteur, mais du moins il agit comme s'il les avait comprises. Après ce frugal souper, il s'endormit ; c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Le colporteur, libre enfin de songer un peu à lui-même, réfléchit, tout en puisant avec sa tasse de cuir dans l'eau pure du ruisseau, au parti qu'il devait prendre dans les circonstances actuelles. Courtin, quoi qu'on ait pu penser, n'était pas autre chose que ce qu'il paraissait être, c'est-à-dire, un humble marchand ambulant de Nantes, jovial, insouciant, dont toute la sagacité consistait dans ces temps de trouble à ne se brouiller avec aucun parti, à vendre le plus cher possible à l'un et à l'autre le contenu de sa balle, et à ne laisser sup-

poser à personne qu'il fût plutôt royaliste que républicain. Il avait dit vrai lorsqu'il avait affirmé qu'il n'avait pas eu connaissance du fatal billet glissé furtivement dans ses marchandises. Au château de Trézières, il avait été la dupe de quelque manœuvre dont il comprenait parfaitement le but en ce moment sans en comprendre la cause. Comment ce chevalier de Malte avait-il pu glisser le billet ? Était-ce lui qui l'avait écrit ? Était-il réellement le père de cet enfant, quoique mademoiselle de la Fougeraie eût assuré le contraire ? Enfin comment, lui, Courtin, serait-il accueilli à Trézières quand il allait tomber des nues avec un enfant sur les bras chez un homme qui avait fait vœu de chasteté et qui pourrait trouver la plaisanterie fort mauvaise ?

— Ma foi ! n'importe, dit-il enfin en jetant un regard sur l'enfant, qui déjà sommeillait paisiblement ; si personne ne veut du gars, je le garderai, moi... J'ai promis à sa petite mère de veiller sur lui et je tiendrai ma pro-

messe, foi de Courtin... En avant, quand même!

Il rechargea sa balle, arrangea l'enfant par dessus avec de minutieuses précautions, lui couvrit le visage pour qu'il n'eût rien à craindre des branchages qui à chaque instant embarrassaient le chemin, et il allait quitter son poste sous les châtaigniers, lorsqu'un cri guttural, aigu, ce cri qu'on a comparé au gloussement du dindon, et que les paysans vendéens poussent en renversant la tête en arrière, se fit entendre tout près de lui comme un signal. Des cris pareils répondirent au premier de distance en distance jusqu'aux extrémités de l'horizon; plusieurs semblaient sortir des genêts dans lesquels Courtin avait cru pouvoir se cacher en cas de nécessité.

Il comprit aussitôt qu'il était tombé au milieu d'un parti de royalistes vendéens qui s'avançaient sur une longue ligne pour quelque embuscade. Mais où allaient-ils? Était-ce à lui qu'ils en voulaient? Le marquis accomplissait-

il déjà ses terribles menaces? Courtin se perdait dans ces suppositions; mais quels que fussent ceux qui approchaient, et quels que fussent leurs projets, il remarqua que les cris semblaient sortir de la partie du chemin qui conduisait à la Fougeraie; l'autre côté, dans la direction de Trézières, était donc libre encore. Après quelques secondes d'hésitation, il résolut de continuer sa route et de chercher à gagner de vitesse ceux qui peut-être le poursuivaient.

Malheureusement pour l'exécution de ce projet, au moment où le colporteur quittait l'ombre protectrice des arbres, il aperçut à la lueur de la lune qui se levait en ce moment, à trente pas environ de lui et sur le chemin même, vers le point où le premier cri s'était fait entendre, un homme en costume de paysan, dont un grand chapeau cachait les traits, mais entre les mains duquel brillait une carabine. Il était trop tard pour rebrousser chemin, car l'étranger avait vu Courtin au mo-

ment où Courtin avait vu l'étranger. Le colporteur fit donc bonne contenance et continua sa route comme s'il n'eût pas appelé mentalement tous les saints du paradis à son secours.

Il suivit résolument le chemin qui s'enfonçait en serpentant sous les genêts et les châtaigniers. L'ombre était si épaisse autour de lui qu'il eût pu se cacher sans peine dans les halliers sans être aperçu. Mais, outre que sa disparition subite eût pu exciter les soupçons du personnage inconnu qui le suivait de près, le bruit de ses pas sur les feuilles sèches devait le trahir. D'ailleurs à droite et à gauche, à quelque distance du chemin, il entendait un frémissement inégal mais continu dans les buissons, comme celui produit par le passage difficile de plusieurs personnes, et derrière lui s'approchait de plus en plus le mystérieux compagnon de route comme un spectre noir et silencieux. Le colporteur était cerné de toutes parts.

Tout à coup le personnage qui le suivait et qui avait fini par l'atteindre lui posa la main sur l'épaule en lui disant d'une voix basse quoique nullement menaçante :

—Eh bien, monsieur Courtin, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses à vos amis?

Courtin tressaillit en reconnaissant le paysan qu'il avait vu quelques heures auparavant à la Fougeraie et qu'on appelait le *Sacristain*. Quoique cet homme fût un fanatique, dévoué au marquis corps et âme, il ne passait pas pour méchant, et sa rencontre dans un pareil moment ne fut pas trop désagréable au colporteur.

— Ah! c'est vous, sacristain, dit-il en faisant bonne contenance; eh bien, ma foi, je ne croyais pas vous rencontrer ce soir! Et où allez-vous donc ainsi à pareille heure? Est-ce que vous allez à la recherche des *Bleus*? Si je ne me trompe, ils ne sont pas de ce côté...

— Qui vous a dit que nous allions chercher les *Bleus*? dit le Vendéen d'un ton bref; ne voyez-vous pas que je suis seul?

Et comme pour démentir ces paroles, le frôlement des genêts des deux côtés du chemin devenait de plus en plus distinct.

— Ma foi, balbutia le marchand, qui ne se souciait pas de se vanter de sa découverte, je croyais... je pensais... des cris que j'ai entendus tout à l'heure...

— Ah bah! dit le Vendéen d'un air détaché, quelque gars en belle humeur qui retournait au village... Mais vous cherchez à oublier ce que vous m'avez promis, monsieur Courtin, et c'est mal à vous.

— Mais... qu'ai-je promis?

— Et cette croix d'argent donc! cette croix bénite par le pape, cette croix qui préserve des balles des républicains et des sorciers...

Courtin reprit toute son assurance. Évidemment ce n'était pas à lui qu'on en voulait pour le moment.

— Ah! cette croix, dit-il en souriant; eh bien, sacristain, je veux vous montrer que je ne suis pas un Gascon et, quoi que vous en

disiez, je tiens la parole donnée à un ami; cette croix, je vous l'eusse remise ce soir même, si des raisons..., qu'il est inutile de vous dire, ne m'eussent obligé de quitter précipitamment la Fougeraie sans vous avoir vu. La voici ; je prie Dieu qu'elle vous préserve de tout mal.

En même temps il tira de sa poche une petite croix suspendue à un ruban noir, et qu'il présenta au Vendéen. Celui-ci examina à la clarté de la lune le cadeau qu'on venait de lui faire, et il ne put contenir sa joie en reconnaissant qu'on ne l'avait pas trompé au moins sur la qualité du métal.

— Eh bien ! ceci vous portera bonheur, monsieur Courtin, dit-il d'un ton amical, et je veux vous rendre service.

— Parlez, parlez ! dit le colporteur, qui était d'autant plus rassuré qu'il voyait à quelque distance devant lui le château de Trézières, où sans doute il eût trouvé des secours en cas d'attaque.

Le sacristain, qui avait peut-être ses rai-

sous pour ne pas approcher davantage, le retint par le bras.

— Il est bien vrai au moins, reprit-il avec un reste de défiance, que cette croix a toutes les vertus que vous m'avez dites ?...

— Oui.

— Qu'elle a été bénite par le pape et qu'elle préserve contre les Bleus et les sorciers ?

— Oui.

— Eh bien, monsieur Courtin, encore une fois, service pour service : vous allez au château de Trézières, je le sais... ne vous y arrêtez pas...

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Ne vous arrêtez-pas au château de Trézières... c'est un conseil d'ami que je vous donne en échange de votre croix... Et maintenant nous sommes quittes... Adieu !

— Mais puis-je savoir...

— Adieu... dit le Vendéen en replaçant son fusil sur son épaule, et il rentra dans les genêts, derrière lesquels il disparut bientôt.

Courtin s'arrêta. Toutes ses irrésolutions, toutes ses craintes, étaient revenues. Sans nul doute le sacristain était de bonne foi dans ses dernières paroles. En récompense du léger cadeau qu'il venait de recevoir, il avait voulu faire entendre au colporteur qu'un danger l'attendait au château de Trézières ; mais de quelle nature était ce danger? Était-ce Courtin qui était menacé ou l'enfant qui lui avait été confié, ou seulement le chevalier de Torcy, le propriétaire du château qui était devant lui? Le colporteur se retourna plusieurs fois tantôt vers ces massifs de feuillage desquels sortait comme auparavant un murmure sourd dont il devinait la cause, tantôt vers ce manoir silencieux dont une fenêtre seulement était éclairée. Cependant il se souvint des ordres positifs du marquis, de ses propres promesses à mademoiselle de la Fougeraie; d'ailleurs peut-être y avait-il autant de danger à revenir en arrière qu'à pénétrer dans le château. Enfin il était accablé de fatigue, et il

ne se sentait pas la force, avec le fardeau énorme qui pesait sur ses épaules, d'aller chercher un autre gîte.

Le brave homme n'hésita plus : il fit un mouvement d'épaules pour raffermir sa balle, poussa une légère exclamation d'encouragement et s'avança à grands pas vers Trézières.

Cette habitation qu'on décorait si pompeusement du nom de château, méritait pourtant encore moins ce titre que l'humble manoir de la Fougeraie. C'était tout bonnement une vaste maison blanche aux encoignures de briques et dont la date de fondation ne pouvait guère remonter plus haut que le règne de Louis XIV. Aucune apparence de tours, de créneaux ou de fossés n'avait pu lui valoir l'honneur que lui faisaient les gens du voisinage ; mais tel était le respect qui s'attachait, dans ce pays antique, à tout ce qui tenait à la noblesse, qu'on eût cru insulter à la caste privilégiée en appelant du simple nom de maison de campagne l'habitation d'une noble famille.

Cependant, avec son toit presque plat, sa vigne en espalier qui grimpait le long des murailles et les vastes haies qui ceignaient le parc voisin, on eût dit plutôt une bonne ferme habitée par un habile agriculteur roturier, que le manoir d'un fief seigneurial. D'ailleurs les membres de la famille de Torcy, depuis leur établissement dans cette contrée, ne semblaient pas très-entichés de ces titres nobiliaires dont tant d'autres de leurs voisins étaient si fiers. On savait que l'ancien propriétaire de Trézières, le père du chevalier, avait été un fougueux disciple de Voltaire et de Rousseau; le chevalier lui-même, malgré l'espèce de dignité ecclésiastique dont il était revêtu, était un sujet de scandale pour tous les *purs* de son voisinage. Nous avons vu déjà qu'il passait pour un *Jacobin* chez ses intolérants compatriotes et ses relations avec quelques officiers de l'armée républicaine semblaient justifier cette assertion. Ces rapports vrais ou faux avaient pris une telle consis-

tance depuis quelque temps, que l'irritation était au comble contre le *faux-frère*, ainsi qu'on l'appelait dans tout le Bocage, et cette irritation devait amener tôt ou tard, dans cette époque de haines et de discordes civiles, quelque sanglante catastrophe.

Au moment où un vieux domestique de confiance, dont la livrée avait été remplacée depuis peu par un costume de paysan, vint annoncer l'arrivée de Courtin à Trézières, le chevalier de Torcy, ou plutôt le citoyen Torcy, comme il s'intitulait lui-même en public, était occupé à souper dans une salle basse, lambrissée en bois de cerisier, dont les élégantes sculptures faisaient honneur à l'artiste compagnard dont elles étaient l'ouvrage. Le chevalier était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux manières brusques et pétulantes, au sourire moqueur mais franc. Son costume avait la même simplicité que celui du domestique, cependant quelques bijoux oubliés çà et là dans sa toilette eussent fait promp-

tement reconnaître l'aristocrate sous cette défroque de paysan vendéen. Une petite croix blanche brodée sur sa veste, de manière pourtant à pouvoir être cachée au besoin par le parement de l'habit, désignait seule sa dignité.

Il venait d'achever un succulent repas dont les restes étaient étalés devant lui sur une table à pieds torts, et il s'était enfoncé dans son fauteuil avec béatitude, regardant tranquillement la flamme vacillante de deux bougies qui brûlaient devant lui dans de lourds chandeliers de cuivre, lorsque ce nom de Courtin vint l'arracher tout à coup à sa contemplation muette. Il se redressa vivement et dit au valet avec émotion :

— Courtin... le colporteur qui a passé ici ce matin ? voilà qui est étrange ! Il devait, je crois, coucher à la Fougeraie, et je ne puis deviner... Qu'il entre, qu'il entre !

Courtin parut un moment après haletant, épuisé ; il déposa sa balle avec précaution sur

une chaise, et regarda d'un œil d'envie les mets étalés sur la table. Le chevalier fit signe au domestique, qui sortit aussitôt.

— Eh bien ! mon ami, dit-il au colporteur en s'approchant de lui d'un air inquiet, qui t'amène ici à pareille heure?

—Monsieur, dit Courtin tranquillement en prenant dans l'ombre quelque chose qu'il présenta au chevalier, vous m'avez chargé ce matin à mon insu d'un petit billet dont je vous apporte la réponse.

En même temps il enleva rapidement le mouchoir blanc qui recouvrait l'offrande annoncée, et il laissa voir l'enfant, qui, effrayé par la lumière subite des bougies, se mit à vagir plus fort que jamais.

— Un enfant ! s'écria le chevalier avec un étonnement inexprimable. Que signifie...

— Cela signifie, Monsieur, que si vous êtes bon père, vous ferez donner du lait à ce pauvre petit gars qui en a autant besoin que moi d'un verre de quelque chose...

— Moi! son père! Je ne comprends pas...

— Je n'y comprends pas grand'chose non plus, Monsieur! Mais, croyez-moi, abrégeons les explications, car, si je ne me trompe, dans quelques instants vous serez attaqué ici, et vous aurez pour vous défendre plus grand besoin d'action que de paroles... Un mot d'abord : vos gens sont-ils nombreux et bien armés?

— Il n'y a que deux domestiques, une femme de charge et moi dans le château... Mais au nom de Dieu ou du diable, dis-moi ce qui te fait parler ainsi.

En quelques mots le colporteur apprit à M. de Torcy tout ce qui lui était arrivé à la Fougeraie. Quand il en vint à l'indice du billet qui avait fait soupçonner au marquis le nom du séducteur de sa fille, le chevalier l'interrompit avec chaleur :

— Je ne suis pas le père de cet enfant! s'écria-t-il, je n'ai pas écrit cette lettre ; il est vrai que c'est moi qui l'ai cachée dans

les effets destinés à la demoiselle, mais... un devoir sacré, un service demandé par un ami... Continue, Courtin, continue, car tu as raison, je crois que le temps presse.

Le marchand acheva son récit en rapportant les paroles énigmatiques que lui avait adressées le sacristain un moment auparavant dans l'avenue du château. Torcy en l'écoutant était sombre et préoccupé, comme s'il cherchait à rassembler les fils de quelque horrible trame.

A peine Courtin eut-il terminé sa narration que ce cri aigu, retentissant, qu'il avait déjà entendu quelques moments auparavant, s'éleva encore à quelque distance et se prolongea de proche en proche tout autour du château.

— Nous sommes perdus! dit le chevalier quand le dernier cri se fut éteint au milieu du silence de la campagne.

— Perdus! pas encore, je l'espère!

— Tu ne comprends donc pas, toi, cet exécrable piège, dit Torcy avec épouvante, tu

ne comprends pas avec quel art infernal cet orgueilleux marquis de la Fougeraie a conduit sa vengeance contre nous tous ? Les préparatifs d'attaque que tu as vu faire à son village ne pouvaient être dirigés que contre moi... Juge de sa colère et de sa rage quand il a cru que moi, son ennemi politique, j'étais encore le séducteur de sa fille, le père de cet enfant à qui je ne puis donner mon nom. Il t'a envoyé ici pour que l'enfant et toi vous périssiez avec moi, pour étouffer tous à la fois ceux qui peuvent divulguer ce fatal secret dont dépend son honneur. Oh ! je connais le marquis de la Fougeraie. Il ne reculera pas devant un crime pour assurer son secret... Ils ont entouré la maison, ils vont venir...

Le colporteur fit un mouvement d'effroi; il commençait à entrevoir toute l'épouvantable vérité. L'appétit qu'il avait manifesté quelques instants auparavant lui passa tout à coup.

— Mais, Monsieur, objecta-t-il en baissant la voix, si le marquis en voulait réellement

à moi et à cet enfant, ne pouvait-il tout à l'heure au milieu de la campagne, quand j'étais peut-être à la portée de son fusil ou du fusil de ses gens...

— C'eût été un assassinat alors, et tout hardi qu'il est, il n'eût osé s'en rendre coupable aux yeux de ses gars; d'ailleurs la mort d'un enfant l'eût rendu odieux et eût éveillé les suppositions... Mais, moi qui suis noté parmi ces fanatiques comme un *buveur de sang*, moi que l'on accuse de cacher ici des chefs républicains, et qui depuis quelques jours ai été signalé par les chefs vendéens comme un faux-frère, on peut m'attaquer en toute sûreté! Nous périrons tous pour assurer le secret du marquis... et on fera de cette mort une vengeance politique que personne ne blâmera.

— Mais que faire! dit le pauvre colporteur, qui se trouvait par sa générosité poussé dans un abîme sans fond.

— Oh! pourquoi est-il parti? dit le chevalier en se frappant le front; il nous eût

donné un bon coup de main, lui... Mais comment lui apprendre...

— De qui parlez-vous, Monsieur ?

— Oh ! rien... rien ! dit le chevalier revenant à lui ; mais écoute : tu dois connaître dans le voisinage quelqu'un de sûr chez qui on pourrait se cacher pendant quelque temps...

— Quelqu'un de sûr ! par le temps qui court... est difficile.

— Mais il y a pourtant...

— Oui, à une lieue environ d'ici, du côté de la forêt, je connais un pauvre diable de collibert à qui j'ai rendu de grands services, et qui serait disposé à tout faire pour moi. Il est vrai que sa condition n'est pas bien relevée ; mais il habite une chaumière écartée où il est difficile de venir le surprendre...

— C'est cela... eh bien, mon ami, souviens-toi que tu as promis à une pauvre jeune mère de veiller sur son enfant et de le défendre au péril de tes jours, envers et contre tous. Cet enfant n'est pas le mien, il est vrai ; mais

son père est mon ami le plus cher et j'ai été le seul confident de cette funeste liaison! Tu vas reprendre cette pauvre petite créature, l'emporter chez cet homme dont tu me parles, et vous vous tiendrez cachés l'un et l'autre jusqu'à ce que le danger soit passé. Peut-être nos ennemis n'ont pas entouré le parc, tu pourras t'échapper par là avec l'enfant. Moi, pendant ce temps, je chercherai à les occuper ici le plus long-temps possible, afin qu'ils ne t'aperçoivent pas! puis j'irai chercher des secours... mais il faut sauver cet enfant; cet enfant avant tout!

— Mais c'est impossible, Monsieur! dit Courtin avec accablement : à supposer que j'échappe aux balles des gars quand je sortirai du château, je n'aurai jamais la force de me rendre jusqu'à la forêt où demeure Tout-en-Cuir, l'ami dont je vous ai parlé... Je suis épuisé de fatigue et de besoin...

— Mange... bois! dit le chevalier en désignant la table encore servie; fais un effort,

mon ami, pour tenir ton serment à mademoiselle de la Fougeraie... D'ailleurs il n'y a pas plus de chance de salut pour toi que pour moi si tu restes ici...

Le colporteur se versa un grand verre de vin de Bordeaux, qu'il avala d'un trait.

— Eh bien, oui, Monsieur, dit-il avec résolution; je tenterai l'aventure, si périlleuse qu'elle soit.

— Brave homme! dit le chevalier en lui serrant la main... Mais le service que tu rends au père et à la mère de cet enfant ne sera pas sans récompense... Tiens, prends ceci d'abord...

Et il lui remit une bourse pleine d'or, que Courtin accepta sans trop se faire prier.

— Laisse ta balle ici, reprit-il; un poids semblable pourrait ralentir ta marche; je te tiendrai compte de ce sacrifice.

— Mon sac et moi nous ne nous quittons jamais, répondit le colporteur, qui avait le courage du désespoir, et il pourra me rendre

plus de services que vous ne pensez... J'ai mon projet.... Pouvez-vous me donner des armes ?

— Voici mes pistolets.

Le colporteur plaça les pistolets dans la poche de sa veste, arrangea l'enfant au dessus du sac comme auparavant, avala un nouveau verre de vin, et, au moment de partir, il dit à M. de Torcy :

— Si je meurs à la peine, Monsieur, n'oubliez pas de dire à la pauvre demoiselle que j'ai tenu mon serment.., et maintenant montrez-moi le chemin et que Dieu nous protège !

Le jeune homme l'embrassa avec effusion, le conduisit à une porte qui donnait dans le parc, lui donna les indications nécessaires pour gagner le chemin de la forêt, puis il rentra au château pour faire face aux ennemis qui allaient sans doute venir l'attaquer.

— Allons, se dit le colporteur à lui-même dès que la porte fut refermée sur lui, me

voilà de nouveau courant l'aventure par monts et par vaux, écrasé de fatigue, mourant de faim, avec une charge pesante et un enfant pleurant sur le dos. Pourvu encore que je n'attrape pas quelque bon coup de carabine vendéenne pour me consoler !

Mais il s'arrêta tout à coup au milieu de sa boutade: la position où il se trouvait réclamait toute son attention.

Il avança avec précaution à travers les vastes et nombreuses allées du parc de Trézières. M. de Torcy lui avait dit qu'en suivant à gauche la haie touffue qui servait de clôture, il trouverait un de ces petits passages appelés *échaliers* dans le pays, au moyen duquel il pourrait gagner la campagne. Mais la lune était cachée par un nuage, et l'ombre projetée par les grands arbres de toute espèce qui remplissaient le parc était si épaisse, que le colporteur était obligé de se diriger par le toucher plus encore que par la vue. Il continua pourtant de marcher avec toute la réserve imaginable vers le point indiqué. Un

profond silence régnait autour de lui et cependant, soit par suite de l'impression profonde qu'il avait éprouvée dans son trajet de la Fougeraie au château, soit que ses sens en effet ne l'abusassent pas, plus d'une fois il crut entendre bruire près de lui les feuilles sèches comme si elles eussent été froissées par des pas aussi furtifs que les siens; mais ce frôlement était si faible qu'il eût pu l'attribuer à la brise qui s'engouffrait par intervalles sous ce dôme de feuillage. L'enfant dormait sur son sac où il avait eu le loisir de l'accommoder convenablement, et il mettait tous ses soins à éviter que quelque branche basse ne vînt à l'éveiller dans ce moment où le silence pouvait être si précieux.

Cependant le hasard l'avait servi à souhait; après quelques minutes de cette marche pénible, il crut apercevoir devant lui, à la lueur vague que projetaient encore les étoiles, le bienheureux échalier. Il ne lui resta plus de doute quand la lune, se dégageant tout à coup,

lui laissa voir distinctement devant lui le passage qu'il avait craint de manquer à cause de son ignorance des localités. Seulement il lui fallait pour l'atteindre, quitter l'obscurité protectrice des massifs de feuillage et marcher un instant à découvert. Courtin comprit qu'il était nécessaire de redoubler de précautions, car ce devrait être là que l'attendrait le danger, si toutefois il y avait danger.

Il ne s'était pas trompé. Il allait sortir du fourré pour traverser le plus rapidement possible l'espace découvert où il pouvait être aperçu, lorsqu'il entendit tout à coup un mouvement assez brusque dans le feuillage tout près de lui. Il s'arrêta court au moment où il se préparait à franchir la ligne d'ombre et à se montrer tout entier dans l'allée brillamment éclairée par la lune. En même temps il entendit qu'on se rapprochait et on demanda d'un ton bref :

— Est-ce toi, sacristain ?

Le son de cette voix fit chanceler le pauvre

colporteur ; c'était celle du marquis de la Fougeraie. Cependant une réflexion rapide lui rendit un peu d'assurance; il ne pouvait voir le marquis dans l'obscurité uniforme qui l'enveloppait, et le marquis par sa méprise prouvait suffisamment qu'il ne pouvait le voir lui-même. Il fallait payer d'audace, ou il était perdu...

— Oui, monsieur le marquis, répondit-il d'un ton bas et mystérieux qui déguisait sa voix.

— Les gars sont-ils disposés tout autour de cette maison de perdition de manière à ce qu'aucun de ceux qui s'y trouvent ne puisse échapper sans qu'on fasse feu sur lui ?

— Oui, Monsieur, répondit le brave homme, dont la voix, toute faible qu'elle était, avait peine à s'échapper de son gosier.

— C'est bien. Alors, sacristain, souviens-toi de mes ordres : il faut que de ce repaire de jacobins il ne reste pas une pierre debout demain matin. Le feu partout !... et on tirera sur tous ceux qui tenteront de s'échapper...

Sur tous, entends-tu ? sans exception... même sur le colporteur que tu as surveillé si exactement aujourd'hui, tu sais? S'il s'évade... nous ne retrouverons plus une aussi belle occasion.

— C'est dit ! murmura Courtin dont le sang se glaçait dans ses veines.

— Et maintenant, fais avancer nos gars à pas lents, de manière qu'on ne les entende pas. Moi, je vais approcher, pour voir si l'alarme n'a pas été donnée par cet imbécile de marchand qui, quoi que tu dises, avait l'air de se douter du piège. Quand je donnerai le signal, tenez-vous prêts...

Et le marquis se dirigea rapidement du côté du château. Courtin attendit quelques secondes, mais bientôt sa présence d'esprit l'abandonna. Il s'élança tout d'une haleine vers l'issue protectrice, franchit d'un bond la petite échelle qui s'élevait à quelques pieds de terre pour faciliter le passage, et s'élança dans la campagne.

Malheureusement, cette précipitation lui devint fatale. Au bruit de cette course rapide, le marquis retourna la tête, et un rayon de lune lui laissa voir Courtin au moment où il franchissait l'échalier. Un cri de l'enfant, éveillé encore une fois par ces mouvements brusques et saccadés, parvint jusqu'à lui au milieu du silence. Il mit en joue le fusil qu'il avait sur l'épaule ; mais avant qu'il eût lâché le coup, Courtin avait disparu derrière la haie d'enceinte.

Le marquis poussa une exclamation de rage qui attira près de lui le sacristain et deux hommes de sa troupe.

— Sacristain, dit-il rapidement, exécute les ordres que je t'ai donnés relativement au château. Vous, continua-t-il en s'adressant aux deux autres, suivez-moi.

Et tous les trois se mirent à courir vers l'échalier, à la poursuite du colporteur, tandis que le sacristain allait remplir sa mission avec cette obéissance aveugle qui caractéri-

sait le paysan vendéen vis à vis de son seigneur.

Cependant Courtin, une fois en rase campagne, dans un pays dont il connaissait chaque recoin, espérait n'avoir plus rien à craindre et s'applaudissait déjà du sang-froid inouï qu'il lui avait fallu déployer pour échapper au terrible la Fougeraie. Il avait gagné le chemin qui devait le conduire à sa destination du côté de Pouzauges, et il croyait pouvoir moins se hâter, puisque les gens du marquis avaient sans doute trop d'affaires de l'autre côté pour s'occuper de lui. Il ralentit donc le pas, sans cependant bannir toute précaution ; aussitôt que l'enfant sentit un mouvement plus tranquille et plus régulier, il se rendormit, et Courtin, tout en cheminant dans l'obscurité, put enfin reprendre le cours des réflexions que cette dernière et terrible aventure avait interrompu. L'habitude de voyager seul à travers des campagnes désertes, lui avait donné la manie des soliloques et il murmurait à demi-voix :

— Pardieu ! cette fois je puis dire que je l'ai échappé belle !... Le chevalier avait raison : ce damné de marquis s'est mis particulièrement dans la tête de me démolir... Mais heureusement on ne tue pas tous les lièvres que l'on tire... Ah ça! Courtin, mon ami, savez-vous que vous faites un singulier métier depuis quelques heures ? Vous voilà tout à fait devenu colporteur d'enfants. Mais il paraît que cette marchandise-là ne se débite pas comme l'autre ; personne n'en veut, même pour rien ! Cependant il ne faut pas trop se plaindre, ce monsieur de Torcy m'a fait un joli cadeau, et il paraît qu'on ne s'en tiendra pas là ! Et d'ailleurs j'ai promis à la petite maman, que diable ! et un honnête homme n'a que sa parole, dussent tous les marquis de l'univers en prendre les armes ! Somme toute, Courtin, mon ami, du courage ! et peut-être tout cela finira bien pour nous !

Le porte-balle en était là de ces réflexions où se peignait son caractère généreux et mer-

cantile à la fois, lorsque plusieurs coups de feu suivis de cris nombreux se firent entendre dans le lointain, du côté de Trézières.

— Aie! aie! dit le colporteur en tournant la tête, il paraît que tout ne va pas aussi bien là bas pour ce pauvre M. de Torcy! c'est dommage, car il a l'air d'un bon riche, celui-là, et qui n'aime pas chipoter sur les prix. Mais aussi pourquoi diable va-t-il séduire la fille de cet autre vieux fiéron? Car, quoi qu'il en dise, c'est lui, j'en suis sûr... Ma foi! qu'ils s'arrangent après tout; que peut un malheureux marchand forain comme moi dans ces querelles de ci-devant nobles qui veulent toujours se manger l'âme? A chacun son fardeau; moi j'ai le mien, à qui je pardonne d'être lourd pourvu qu'il ne pleure pas...

En achevant ces réflexions, il fit un *houp* pour changer un peu la position de sa balle, regarda pardessus son épaule l'enfant auquel il venait de faire allusion, et se remit en marche avec plus de courage que jamais.

Bientôt il arriva à un endroit où le chemin creux qu'il avait suivi se bifurquait brusquement et prenait une allure qui nécessitait plus de précautions que jamais. Un embranchement continuait à suivre les sinuosités ombragées de la petite vallée que Courtin venait de traverser, tandis que l'autre grimpait hardiment sur le flanc nu et pelé d'une de ces collines si fréquentes dans le Bocage et d'où l'on domine tout le pays. Or, c'était justement celui-ci que devait prendre le colporteur; mais comme il ne vit rien autour de lui qui dût exciter sa défiance, il commença à gravir à travers les fougères courtes et les maigres ajoncs qui couvraient la colline et qui en cas d'attaque ne lui eussent offert aucun abri.

A mesure qu'il s'élevait, les détonations et les clameurs devenaient plus distinctes derrière lui. En même temps un reflet rougeâtre commençait à se répandre sur la campagne. Le colporteur s'arrêta, et alors seulement il aperçut une immense flamme qui semblait s'éle-

ver jusqu'au ciel ; le château de Trézières était en feu.

Le brave homme ne put retenir un cri d'indignation. Cependant le sentiment de son propre danger vint promptement l'arracher à la préoccupation du danger des autres. Pendant qu'il contemplait ce vaste incendie, dont la sinistre lueur venait jusqu'à lui et le rendait visible à une grande distance, une explosion se fit entendre au pied de la colline et en même temps une balle siffla à ses oreilles et vint s'enterrer dans la fougère.

Courtin jeta les yeux au dessous de lui et aperçut alors quelques hommes dans lesquels il reconnut tout de suite des paysans vendéens ; ils sortaient du chemin qu'il venait de quitter, et ils commençaient à monter la colline avec rapidité pour venir à lui.

— Imprudent que je suis ! murmura-t-il, ils m'ont vu.

En ce moment, il oublia ses fatigues, ses terreurs, le poids énorme qui pesait sur ses

épaules, et il se mit à grimper de toute sa vitesse. La grandeur du péril lui rendit toutes ses forces, et il était robuste ; il enjambait les fougères et les genêts, profitant des plus légers accidents de terrain pour se couvrir contre les balles qui de temps en temps sifflaient autour de lui. Cependant la lutte était trop inégale pour que l'avantage dût lui demeurer si elle se prolongeait ; Courtin, sans ralentir sa course, entr'ouvrit sa balle sur le côté et usa alors d'un stratagême qu'il avait préparé d'avance, lorsqu'il avait insisté pour que le chevalier lui permît d'emporter ses marchandises.

Un caractère commun à tous les paysans, et surtout aux paysans vendéens, est l'avidité. Courtin connaissait ce côté faible de ceux qui le poursuivaient. Il plongea donc une main dans les marchandises que contenait son ballot et en retira plusieurs objets qu'il jeta au hasard autour de lui. Sans doute, c'était là un grand sacrifice pour un petit

marchand dont ces objets étaient presque toute la fortune, mais les circonstances étaient pressantes, il s'agissait de sauver sa propre vie et celle de l'enfant qui lui avait été confié, et il comptait que tandis que ses ennemis recueilleraient ou se disputeraient ces objets précieux pour eux, il gagnerait du temps et allégerait sa charge d'autant

En se retournant pour juger de l'effet de sa ruse, il s'aperçut pourtant avec douleur qu'elle n'avait pas eu tout le succès désirable. Deux des paysans, il est vrai, s'étaient élancés pour recueillir les étoffes, les bas rayés que le colporteur avait disséminés derrière lui, mais le troisième leur ordonna impérieusement de cesser cette recherche, et les balles continuèrent de siffler aux oreilles du pauvre marchand. Cependant il ne se découragea pas ; les mouchoirs rouges de Chollet, les coiffes de dentelles, les quarterons d'épingles, sortaient du sac comme d'une corne d'abondance et voltigeaient de toutes parts sur le penchant de la

colline ; mais les Vendéens ne s'arrêtaient pas, et semblaient même gagner du terrain sur leur ennemi.

— Diable! diable! dit Courtin avec angoisse, il faut qu'il y ait là avec eux quelqu'un de bien puissant pour qu'ils n'osent pas toucher à ma pauvre marchandise quand c'est moi qui la jette à leur nez... N'importe, je n'en aurai pas le démenti!

Tout en grommelant, il prit l'enfant dans ses bras comme pour lui faire un rempart de son corps. Puis, détachant peu à peu les courrois qui retenaient sur ses épaules le sac à demi-vide, il le laissa tomber tout à coup. Le ballot roula avec un bruit sourd jusqu'aux pieds des Vendéens.

— Prenez toute la boutique! dit le marchand avec un soupir... et maintenant, au galop!

Malheureusement, le dernier sacrifice avait été aussi inutile que les autres ; les Vendéens, dominés par une autorité à laquelle ils ne

pouvaient résister, passèrent à côté de la fortune du pauvre marchand, sans s'arrêter, et il sembla même, lorsqu'ils le virent courir libre et dispos sur la fougère, que leur agilité augmenta. Ils ne tirèrent plus, car ils perdaient à recharger leurs fusils un temps dont le colporteur savait habilement profiter, et ils continuèrent à le poursuivre avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Un d'eux surtout devançait les autres et gagnait à chaque instant du terrain sur le malheureux Courtin, qu'une journée de fatigue avait peu rendu propre à une course pareille sur le penchant d'une montagne. Celui-là semblait avoir un intérêt tout particulier à atteindre le fugitif; sombre, muet, il ne lui donnait pas de repos, et l'instant était proche où l'on pouvait prévoir qu'il allait le joindre.

Courtin ne connaissait sûrement pas l'histoire des Horaces et des Curiaces; cependant la nécessité lui suggéra en ce moment l'expé-

dient qui fit triompher le jeune Horace. Celui qui le serrait de si près était à une assez grande distance des deux autres pour qu'ils ne pussent lui porter secours immédiatement. Il s'arrêta donc, saisit un des pistolets que lui avait remis le chevalier, et serrant d'une main l'enfant contre sa poitrine, il se servit de l'autre pour décharger son arme, presque sans regarder, sur l'ennemi qui se précipitait sur lui. Le Vendéen tomba raide mort sans pousser un cri.

Au bruit de l'explosion, les deux autres s'arrêtèrent tout court. Le colporteur, effrayé de son ouvrage, s'était déjà remis en marche, la main sur la poignée de son second pistolet pour tenir les agresseurs en respect. Mais ils ne songeaient plus à le poursuivre, tant leur consternation était grande, et il entendit l'un d'eux dire avec terreur :

— Qu'allons-nous devenir ? Le malheureux a tué M. le marquis la Fougeraie !

Ce mot retentit aux oreilles de Courtin

d'une manière plus sinistre encore que le sifflement des balles ; il courut comme un insensé vers le sommet de la montagne, sans oser retourner la tête, et bientôt il disparut aux regards des deux Vendéens avec l'enfant, cause innocente de tant de malheurs et de crimes.

III.

Trois jours après ces évènements, vers le soir, un violent orage était sur le point d'éclater sur les campagnes ombreuses du Bocage. Le sommet du mont des Alouettes, ce phare du voyageur vendéen, avait disparu derrière un amas de vapeurs noires qui sem-

blaient se répandre de ce point culminant, comme d'un centre, sur tout l'horizon, et déjà quelques gouttes larges et rares avaient retenti sur les feuilles jaunies des châtaigniers et des hêtres. Les charretiers, tout en fredonnant d'un ton monotone ces ballades traditionnelles qu'ils font entendre de temps immémorial lorsqu'ils se rendent d'un endroit à un autre, aiguillonnaient leurs attelages de six à huit bœufs, pour atteindre la ferme avant l'orage; et les piétons qui, en sortant de ces chemins profonds et humides qu'un auteur a surnommés des *souterrains de verdure*, se trouvaient tout à coup sous ce ciel noir et menaçant, cherchaient avidement du regard le toit hospitalier où ils pourraient trouver un abri.

Cependant il ne vint dans l'idée d'aucun des fuyards d'aller chercher un refuge dans une petite chaumière isolée qui s'élevait sur le bord d'un chemin ou plutôt d'un sentier, à quelques pas de la forêt de Pouzauges, à deux lieues environ de la Fougeraie. Cette chau-

mière dont l'apparence était pauvre, n'avait pourtant rien à l'extérieur qui dût effrayer le voyageur attardé. Une niche pratiquée dans la façade, à hauteur d'appui, renfermait une statuette de la Vierge ornée de guirlandes de fleurs desséchées. La croix blanche à la chaux était empreinte au dessus de la porte comme au dessus des autres chaumières vendéennes; un vase d'eau fraîche pour les ablutions des gens de la maison et des passants était placé au côté droit de la porte, et par une fenêtre basse on pouvait voir briller dans la pièce principale de la modeste demeure un grand feu allumé tout exprès sans doute pour sécher les habits mouillés par la pluie.

Mais un préjugé superstitieux s'attachait à cette habitation, et tous ceux qui l'apercevaient s'en éloignaient au plus vite en faisant un signe de croix et en murmurant :

— Dieu et Notre-Dame d'Auray nous préservent de tout mal ! voici la maison de Tout-en-cuir le sorcier, celui qui a appelé cet ora-

ge... il va bien se divertir tout à l'heure, le misérable collibert !

Puis ils s'enfuyaient sans tourner la tête.

Pour comprendre les paroles des crédules habitants du Bocage il faut savoir qu'on appelle *colliberts*, dans la Vendée, une race d'hommes idiots et à moitié sauvages qu'on suppose presque aussi disgraciés de la nature que les crétins de la Maurienne. Cette race, assez nombreuse encore, surtout dans la partie qu'on appelle le Marais, est accusée d'idolâtrie par les paysans fidèles aux vieilles traditions locales ; encore aujourd'hui, ils affirment que les colliberts adorent la pluie.

C'était à un individu de cette espèce qu'appartenait la cabane que nous venons de décrire, et l'on conviendra pourtant qu'il n'y avait rien à l'extérieur qui pût sentir l'idolâtrie païenne. Aussi n'était-ce pas seulement cette tache originelle de caste qu'on reprochait au propriétaire de la chaumière isolée. Tout-en-Cuir, puisque tel était le nom qu'on lui

avait donné et nous saurons plus tard pourquoi, Tout-en-Cuir, donc, passait pour avoir une intelligence un peu plus relevée que les autres individus de sa race méprisée; quelques paysans qui l'avaient vu de près soutenaient même qu'il était plus raisonnable qu'aucun de ceux qui le fuyaient. Mais le préjugé, pour n'avoir pas le démenti, avait fait de lui un sorcier, ne pouvant pas en faire un imbécile; aussi était-il bien avéré auprès de toutes les ménagères du voisinage que pas une tempête n'éclatait à vingt lieues à la ronde qui n'eût été appelée par le collibert Tout-en-Cuir.

La profession toute particulière du malheureux paria semblait fortifier encore l'aversion qu'on lui manifestait à toute occasion. Tout-en-Cuir était chasseur de vipères et il avait acquis dans ce genre d'industrie une réputation d'habileté que le vulgaire avait dû nécessairement attribuer à la sorcellerie. On sait que le Poitou et surtout le Bocage de la Vendée fourmillent de serpents de toutes espèces,

parmi lesquelles celle de la vipère est la plus abondante. Le bruit courait que le collibert avait toujours chez lui une bonne provision de ces dangereux reptiles, qu'il allait vendre de temps en temps aux apothicaires des villes voisines pour la fabrication de la thériaque, et cette circonstance fera comprendre mieux que toute autre la répugnance des Vendéens à s'approcher d'une habitation où ils pouvaient rencontrer de pareils hôtes.

Au moment où l'orage allait éclater, un homme se promenait à grands pas dans cette pauvre demeure. Par moments, il entr'ouvrait la petite fenêtre qui donnait sur le chemin et écoutait les bruits vagues et indistincts qui s'élevaient au milieu du silence de la nature ; mais chaque fois son attente était trompée sans doute, car il refermait la fenêtre avec impatience, et reprenait sa promenade.

Cet homme, disons-le tout d'abord, n'était autre que notre ancienne connaissance Cour-

tin le colporteur. Après la terrible catastrophe dont le marquis avait été victime, le malheureux marchand s'était réfugié chez Tout-en-Cuir, avec lequel il conservait des relations amicales depuis long-temps. C'était Courtin qui était chargé de fournir au chasseur de vipères tous les objets dont il avait besoin dans cette solitude où il ne pouvait compter sur personne; il avait même plusieurs fois servi d'intermédiaire entre lui et des apothicaires de différents pays pour le débit de ses vipères; en revanche, Tout-en-Cuir avait déposé entre les mains de Courtin les minces profits qu'il avait pu retirer de son commerce pour les faire valoir de la manière la plus avantageuse, et il était résulté de ces rapports purement commerciaux dans l'origine, un échange de bons offices pour lesquels le collibert n'était jamais resté en retard.

Aussi, dans la pressante nécessité où s'était trouvé le colporteur, de chercher un asile et pour lui et pour l'enfant dont il avait été

chargé, il avait songé de suite à Tout-en-Cuir; la position isolée de sa demeure, sa vie solitaire, l'espèce de répulsion qu'on éprouvait pour l'endroit qu'il habitait, avaient semblé à Courtin des garanties de sécurité aussi complètes qu'il pouvait le désirer dans de pareilles circonstances ; et en effet, depuis trois jours qu'il partageait, déguisé en paysan, l'hospitalité du collibert, personne n'avait soupçonné la présence d'un étranger chez Tout-en-Cuir.

En ce moment, Courtin attendait son hôte, qui était parti pour Fontenay depuis le matin, autant dans le but de recueillir des nouvelles sur les évènements récents de la Fougeraie, que dans celui de vendre à ses pratiques ordinaires les produits de sa chasse de la semaine. Le colporteur commençait à s'inquiéter du retard prolongé de son compagnon, qui aurait dû, d'après ses calculs, être rentré depuis long-temps, et les dangers qui attendaient à chaque pas le voyageur dans ce pays boule-

versé par la guerre civile justifiaient suffisamment cette inquiétude.

Pour tromper son impatience, il était entré dans un petit réduit qui attenait à la pièce principale de la chaumière ; c'était là, dans un berceau de jonc improvisé par le chasseur, qu'on avait placé l'enfant, loin de tous les regards indiscrets. Une jeune chèvre blanche, dont le lait était utile au collibert pour sa chasse aux reptiles, servait de nourrice au petit-fils du marquis de la Fougeraie, et l'enfant ne semblait pas se trouver trop mal de sa position nouvelle, car ses joues étaient plus roses que jamais et ses cris n'avaient pas importuné une seule fois ses deux protecteurs depuis son arrivée.

Après s'être assuré qu'il ne manquait de rien et que la chèvre nourricière avait sa provende d'herbes fraîches et de fougères, Courtin rentrait dans la pièce principale, quand un violent coup de tonnerre ébranla la campagne. En même temps la porte s'ouvrit et, à

la lueur rapide d'un éclair, il aperçut sur le seuil un grand spectre noir et silencieux qui pénétrait dans la chaumière. Au premier moment, il éprouva un vague sentiment de surprise et d'effroi, mais une seconde réflexion lui fit reconnaître dans le mystérieux personnage son camarade Tout-en-Cuir.

C'était un homme de haute taille, mais maigre et efflanqué, autant du moins qu'on pouvait en juger sous le bizarre costume dont il était affublé. Ce costume consistait en une espèce de fourreau en épaisse basane qui l'enveloppait de la tête aux pieds; deux trous seulement étaient placés à l'endroit des yeux comme au capuce d'un franciscain. C'était là le costume que portaient alors ceux qui exerçaient la dangereuse profession de chasseur de vipères, et c'était à lui que le collibert avait dû le sobriquet de Tout-en-Cuir, sous lequel il était connu dans le voisinage. Sur son dos était une espèce de baril en bois léger, fermant au moyen d'une soupape, et du-

quel sortait un murmure sourd et continuel. Ses vêtements de cuir ruisselaient d'eau et il semblait accablé de fatigue.

— Ah ! vous voilà enfin, Jérôme, dit le colporteur revenu de son saisissement ; ne pouviez-vous vous hâter un peu plus pour éviter cet épouvantable orage ? En vérité, je finirai par croire, comme vos voisins, que vous aimez la pluie et que vous prenez plaisir à vous y exposer ! Vous-même vous m'aviez prédit ce matin que la journée ne se passerait pas tranquillement.

— Oui, oui, répondit Jérôme d'une voix douce et mélancolique qui faisait contraste avec sa haute stature, ce matin j'ai entendu les vipères s'agiter dans la caisse et je me suis dit : — Il y aura une tempête aujourd'hui.

En même temps il déposa dans un coin le baril dont il était chargé et dans l'intérieur duquel le bruit sembla augmenter au moment où il toucha la terre. Puis le collibert, rejetant en arrière, comme un capuchon, la partie

supérieure de son vêtement de cuir, laissa voir une figure pâle, maladive, empreinte de mélancolie et de résignation. Quoiqu'il eût près de trente ans, ses traits avaient un caractère enfantin ; il n'avait que peu de barbe, et elle était blonde et soyeuse comme celle d'un adolescent arrêté dans sa crue par quelque maladie subite. C'était une nature frêle, énervée ; son œil bleu était un peu vague et hagard, mais n'avait rien de cet idiotisme que l'on reproche encore aujourd'hui à la race dégénérée des colliberts.

Le colporteur tendit la main à Jérôme, qui la serra d'un air de timidité comme un homme qui n'est pas habitué à recevoir de pareilles marques d'intérêt. Quoique l'état d'isolement dans lequel il vivait eût imprimé depuis longtemps à ses traits une teinte d'abattement et de tristesse, il était encore plus triste et plus abattu que d'ordinaire, et tout en faisant les apprêts d'un frugal repas, il jetait sur son

hôte des regards consternés qui n'échappèrent pas au bon colporteur.

— Eh bien! eh bien! mon pauvre Tout-en-Cuir, qu'avez-vous donc ce soir? demanda-t-il d'une voix qu'il voulait rendre gaie quoique ses propres inquiétudes contredissent secrètement ses paroles; on dirait, ma foi, que vous êtes fatigué d'avoir porté votre marchandise sur vos épaules d'ici à Fontenay! J'en ai pourtant bien porté, moi, de la marchandise, et par des chemins plus longs et plus difficiles, sans avoir le soir la figure aussi allongée que vous en ce moment! Ma pauvre balle! continua-t-il avec un soupir, et dire que ce sont ces pillards de la Fougeraie qui ont profité d'un si bel assortiment! Mais au moins, Jérôme, avez-vous bien vendu vos articles à Fontenay? Cela console des fatigues du voyage.

— J'ai rapporté toutes mes vipères, dit le collibert en désignant le baril qu'il avait placé à l'autre bout de la chambre.

— Allons, encore! reprit le colporteur du ton d'un pédagogue qui régente son disciple, en vérité, Jérôme, vous ne réussirez jamais dans le commerce! ne vous ai-je pas dit cent fois que lorsqu'un article est démodé ou avarié, il faut le donner quelque prix qu'on en trouve, si on ne veut perdre le tout? Il ne faut pas vous dissimuler, mon bon Jérôme, que les apothicaires d'aujourd'hui ne fabriquent plus autant de thériaque qu'autrefois, et que par conséquent vos vipères sont en baisse; si vous avez trouvé des chalands, il fallait vendre à tout prix...

Le collibert secoua la tête d'un air mystérieux.

— Non, dit-il, j'ai un projet... J'ai pensé que si nous étions attaqués, ces serpents serviraient à vous défendre. Je me souviens qu'un jour des Bleus entrèrent ici et voulurent me forcer à leur servir de guide pour aller brûler la Flocetière. J'ouvris la soupape de ma caisse, et à la vue de tant de serpents qui se répandaient dans la chambre, les

Bleus s'enfuirent tous sans me faire de mal.

Au récit de cet exploit qui avait fait époque dans sa vie, un sourire de satisfaction ridait doucement les lèvres du paria. Mais Courtin, par un geste railleur, vint refouler ce naïf sentiment de triomphe.

— Et si, pour se venger, ils avaient mis le feu à votre pauvre bicoque, Jérôme, qu'auriez-vous fait ? C'était un moyen de vous avoir tout cuits vous et vos anguilles de buisson ! Mais laissons cela, et dites-moi ce qui a pu vous faire penser que nous pourrions être attaqués ici. Est-ce que vous avez entendu parler de quelque chose à Fontenay? Est-ce qu'il est question de moi?

— Oui.

— Ah ! diable ! et que dit-on ?

— Que vous avez tué le marquis de la Fougeraie.

— Cette nouvelle s'est répandue bien vite ! Et savez-vous à quelle cause on attribue ce mauvais coup ?

— On l'ignore, mais...

— Allons, allons, parlez, Jérôme, dit le colporteur avec impatience en voyant l'hésitation du collibert, dites-moi la vérité, mon gars; je m'attends à tout... Parle-t-on de l'enfant ?

— Non; mais l'aubergiste du *Chêne-Vert*, à Fontenay, m'a dit comme ça : « Tout-en-Cuir, as-tu vu Courtin le colporteur, tu sais ?» Je lui ai répondu non, comme nous en étions convenus; puis il m'a dit : « Si tu le vois, tu peux faire ta fortune : l'armée catholique et royale a promis cinq cents louis en or à celui qui le livrerait pour le fusiller, parce qu'il a assassiné le marquis de la Fougeraie. »

— Assassiné?

— Il a dit *assassiné*, reprit le chasseur de vipères avec une simplicité d'enfant. Puis, comme je m'en allais dans la ville pour vendre mes bêtes, j'ai vu à la porte de la municipalité une grande affiche devant laquelle tout le monde s'arrêtait. Je me suis arrêté comme

les autres et j'ai demandé ce qu'il y avait d'écrit, parce que je ne sais pas lire. Alors un monsieur, qui avait sur la tête une grande cocarde tricolore, m'a dit : « C'est un arrêté du citoyen représentant qui met hors la loi un brigand de la Vendée qui a assassiné un ci-devant noble. La nation promet cent mille livres en assignats à celui qui livrera l'auteur de ce crime. » Alors j'ai demandé à ce monsieur comment s'appelait celui que l'on accusait ; il m'a répondu : « Courtin le colporteur. » Alors je suis venu bien vite, sans vendre mes bêtes, et me voici.

Le malencontreux Courtin était atterré par tant de malheurs à la fois.

— Ainsi donc, dit-il en serrant les poings avec colère, me voici accusé d'assassinat ! Mais on ne sait donc pas que si j'ai tué ce La Fougeraie, c'était dans le cas de légitime défense ! On ne sait donc pas que c'était cet enragé de marquis qui avait fait mettre le feu au château de Trézières, qu'il était là avec sa

bande, et qu'il était impossible qu'un pauvre diable tel que moi...

— On dit qu'il est impossible de comprendre comment un ci-devant noble a pu attaquer un pauvre colporteur et qu'il faut que vous ayez tendu un piège au marquis...

— Un piège, un piège! C'est pardieu bien lui, qui m'en a tendu un avec un enfant pour amorce, et je me suis laissé prendre au traquenard comme une vieille fouine affamée! Aussi j'avais bien besoin de me mêler de tout cela, moi! Me voilà dans de belles affaires! Les républicains veulent me guillotiner et les royalistes me fusiller; les uns offrent cent mille livres qui ne valent pas un sou, les autres cinq cents louis qu'ils ne paieront jamais; c'est cher la peau d'un pauvre diable! Voilà une belle récompense pour avoir porté pendant six heures sur mon dos un enfant de contrebande et avoir risqué cent fois ma vie à le défendre! Condamné par les deux partis, moi qui jusqu'ici avais trouvé moyen de ven-

dre à l'un et à l'autre, des chapelets à celui-ci, des écharpes à celui-là, et d'être ami avec tous! d'un côté la guillotine, de l'autre un peloton de fusiliers! mais, par la barbe de tous les capucins de l'univers, je ne me laisserai pas faire si aisément!... Que ce soient des Vendéens ou des Bleus qui me prennent, il faudra bien qu'on me juge, et alors je dirai la vérité... Mais à propos, Jérôme, a-t-on des nouvelles du chevalier de Torcy? Il peut me sauver, lui! il sait tout, il dira ce qui s'est passé.

— On n'en a pas entendu parler; on croit qu'il a péri dans l'incendie de Trézières.

— Ah bien! il ne manquait plus que cela! mais c'est un épouvantable guêpier que cette position-là! Les Bleus d'un côté, les Blancs de l'autre! Je ne puis m'adresser à mademoiselle de la Fougeraie, j'ai sauvé son enfant, il est vrai, mais j'ai eu la maladresse de tuer son père et je ne sais comment elle aura pris cette nouvelle; maintenant voilà que

le seul homme qui pouvait me justifier est mort peut-être, car je ne compte pas sur le témoignage des deux gars qui suivaient le marquis. Je ne pourrais les reconnaître et ils ne se soucieraient pas de se dénoncer eux-mêmes pour me sauver; ils me détestent trop depuis l'accident... Comment me tirer de là ? Tout contre moi, personne pour moi; je n'ai pas de protecteurs, pas d'amis, je suis perdu...

Tout en se lamentant, le colporteur se promenait à grands pas dans la chaumière. Aux dernières paroles qu'il venait de prononcer, le collibert lui dit d'une voix mélancolique en fixant sur lui son œil vague et timide :

—Et moi, monsieur Courtin, et moi !

— Vous, mon pauvre Tout-en-Cuir, vous vous entendez mieux à chasser aux vipères qu'à tirer d'embarras un homme dans ma position. Vous n'êtes pas robuste, mon digne garçon, mais vous le seriez dix fois plus encore que vous ne pourriez me dé-

fendre ni contre les Vendéens ni contre les Bleus!

— Je puis du moins l'essayer, répondit le collibert en désignant un vieux fusil suspendu au manteau de la cheminée; maître Courtin, je puis au moins mourir avec vous, qui êtes mon seul ami sur la terre, qui seul n'avez pas dédaigné de vous asseoir à la table d'un collibert tel que moi et de me serrer la main.

Il y avait quelque chose de si naturel et de si plaintif dans les paroles du pauvre chasseur que Courtin ne put s'empêcher d'être profondément ému.

— Oui, je le sais, mon brave Jérôme; je vous l'ai dit souvent : quoi qu'en pensent les imbéciles paysans du voisinage, il y a plus de simple raison et de générosité sous votre veste de cuir que sous les scapulaires et les croix bénites qui ornent leurs poitrines, à tous. Oui, je sais que vous vous feriez tuer pour moi, comme vous le dites.. Mais ce n'est pas de cela

qu'il s'agit. Il s'agit au contraire de vivre tous deux et de vivre long-temps... Comment ? je n'en sais rien ; mais il faut s'arranger pour ça !... Oh! maudit enfant ! maudit enfant! continua-t-il en se frappant le front.

Puis, par une transition brusque de sa pensée, il ajouta en désignant au collibert la porte de la pièce voisine : — Pourvu que le petit gars ne manque de rien ! Regardez, Tout-en-Cuir , puisque vous avez consenti à partager avec moi les fonctions de nourrice , il ne faut pas que cette pauvre créature paie pour les autres : mais si l'on m'y reprend !...

Le collibert entr'ouvrit la porte avec précaution, et revint un moment après se rasseoir au coin du feu, en disant avec une admiration naïve :

—Il dort... Oh ! que c'est joli un enfant !

Il ajouta en souriant :

— On ne m'avait jamais permis d'en embrasser un. Les voisines disaient que je leur porterais malheur, et elles s'enfuyaient à mon

approche, comme si j'avais été capable de faire du mal à de jolis enfants!

—Pauvre diable! dit le colporteur avec une préoccupation pénible.

En ce moment l'orage était dans toute sa force, le tonnerre grondait sans cesse, la pluie tombait avec un grand fracas, et le vent, qui s'engouffrait dans la forêt voisine, brisait les rameaux des châtaigniers et des chênes. Cependant, au milieu de ce vacarme des éléments, les deux amis entendirent tout à coup frapper violemment à la porte de la chaumière, et en même temps une voix brusque demanda du dehors :

— Ouvrez, ouvrez à un voyageur égaré.

Courtin regarda par la petite fenêtre; c'était un cavalier qui venait d'attacher sans façon son cheval sous une espèce de hangar attenant à la chaumière. Il était enveloppé dans un vaste manteau qui empêchait de juger de son costume; mais son chapeau militaire décoré

de la cocarde tricolore dénotait suffisamment un soldat de la république.

Le colporteur, qui n'avait de courage que dans des nécessités pressantes, ne parut pas très-content de sa découverte ; il regarda Tout-en-Cuir d'un air effaré, et sembla vouloir le consulter sur le parti qu'il avait à prendre; mais le voyageur ne lui en laissa pas le temps :

— Ouvrez! Mais ouvrez donc! répéta-t-il avec impatience.

Au même instant la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, céda à ses efforts, et il entra sans attendre qu'on l'y invitât. Il commença par se débarrasser de son manteau ruisselant de pluie, et dit en fixant sur les deux habitants de la chaumière un regard sévère :

— Vous n'êtes guère hospitaliers, citoyens! Que diable! tout Vendéens que vous êtes, on doit ouvrir sa porte même à un *bleu* par un temps pareil.

Tout-en-Cuir semblait interdit, mais Courtin, qui vit d'un coup d'œil qu'il n'avait rien à craindre de l'inconnu, lui dit d'un air dégagé qu'il crut de circonstance en ce moment :

— Entre, citoyen, et qui que tu sois, sois le bienvenu : royalistes et républicains sont égaux devant l'orage.

— Bien dit ! répondit l'inconnu avec un accent bref et en s'approchant du feu.

En ce moment les deux amis purent observer à loisir l'hôte singulier que le hasard leur avait donné. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux traits réguliers, à la démarche noble et imposante. Il avait un costume moitié bourgeois, moitié militaire, qui témoignait d'une grande hardiesse de la part de celui qui osait s'en montrer revêtu dans un pays qui s'était levé en masse contre le parti républicain. Il avait des longs cheveux pendants, et une vaste cravate ensevelissait son menton suivant la mode du temps.

Son habit à revers rouges avait la coupe d'uniforme; une culotte blanche et des bottes à retroussis complétaient ce costume. Un grand sabre suspendu à un ceinturon de cuir verni et des pistolets passés dans ce ceinturon prouvaient néanmoins qu'il avait pris certaines précautions contre une attaque imprévue. Cependant, malgré son attirail farouche et la brusquerie de son langage et de ses manières, un observateur exercé eût reconnu dans cet étranger une certaine distinction qui trahissait malgré lui l'homme bien né. La rudesse qu'il affectait était trop exagérée pour qu'elle fût naturelle.

Si les deux amis observaient l'inconnu avec attention, l'inconnu à son tour les examinait avec non moins de curiosité. L'équipage de Tout-en-Cuir excita surtout son étonnement; cependant, il parut aussitôt se souvenir à à quelle espèce de personnage cet équipage pouvait convenir, et il jeta un regard dédaigneux autour de lui en disant avec une tranquillité un peu forcée :

— Vous êtes, à ce que je vois, des chasseurs de vipères? C'est bien. Pour le peu de temps que j'ai à passer ici, continua-t-il comme à lui-même, que m'importe?

Il s'assit tranquillement sur un billot de bois, au coin du feu, pour sécher ses vêtements. Les deux hôtes prirent place à côté de lui, et Courtin, qui seul avait la parole dans ce moment solennel, répondit d'un ton détaché :

— Oui, citoyen; tu as raison, nous sommes de pauvres chasseurs de vipères, et nous pouvons dire en passant que les temps sont durs depuis que l'on abandonne l'usage de la thériaque; mais, pour que tu aies reconnu si vite, au costume de mon frère, la profession que nous exerçons l'un et l'autre, il faut que tu sois du pays...

— Que te fait cela? dit l'étranger avec un geste d'impatience.

Il y eut là un moment de silence, après lequel l'inconnu demanda avec distraction :

— Crois-tu qu'après cet affreux orage, les chemins soient encore assez praticables pour que je puisse me rendre à cheval au ci-devant château de la Fougeraie ?

A ce nom de la Fougeraie, Courtin fit un mouvement involontaire de frayeur ; mais il se remit aussitôt.

— Je n'en sais rien, dit-il avec insouciance ; sans doute tu connais ces chemins aussi bien que moi, tu peux en juger.

Le jeune homme semblait secrètement honteux de la familiarité de cet obscur paysan qui traitait avec lui d'égal à égal. Mais il déguisa le mécontentement qu'il éprouvait en secret et se contenta de dire en se pinçant les lèvres :

— Tu m'as l'air d'un grossier, quoique bon patriote, et je crois que je puis me fier à toi. J'ai le plus grand intérêt à arriver cette nuit même à la Fougeraie et je te demande si tu penses que les chemins soient praticables..

— Demande cela à l'orage qui bouleverse les routes en ce moment... Mais je n'en sais rien.

L'étranger fit un effort sur lui-même pour modérer son impatience :

— Tu as raison, dit-il, je n'ai pas répondu à tes questions et tu as le droit de ne pas répondre aux miennes : c'est l'égalité civique. Mais ne nous fâchons pas; parole pour parole, réponse pour réponse. Tu m'as demandé si j'étais du pays, je te réponds : — Oui, j'ai habité long-temps le château de la Fougeraie.

— Alors, vous êtes le baron Charles de la Fougeraie, capitaine au régiment des gardes françaises! s'écria Courtin avec entraînement; vous êtes le cousin de mademoiselle Amélie...

— Halte-là! dit l'étranger d'un air contrarié en entendant prononcer ce nom et ces titres; mais je te ferai remarquer, citoyen patriote, qu'il n'y a plus de barons, qu'il n'y a plus de gardes françaises, et que les bons citoyens se tutoient fraternellement! Je suis peut-être le citoyen Charles Fougeraie, com-

mandant au régiment des *Sans-Culottes*, au service de la république une et indivisible... Mais tu n'a pas répondu à ton tour à ma question... Penses-tu que les chemins...?

— Eh bien ma foi! je pense que les chemins sont impraticables pour le moment, et je doute qu'un homme à cheval...

— Cependant, interrompit le jeune homme avec distraction, il faut que j'arrive ce soir... à tout prix...

— Vous avez donc un motif bien important pour arriver aujourd'hui même?

Cette fois l'étranger ne put se contenir, et il s'écria d'un ton exaspéré :

— Comment? tu connais mon nom et mon titre... je veux dire le titre que je portais autrefois, et toi, qui sembles si bien au courant des affaires du pays, tu me demandes ce qui m'amène à la Fougeraie? Tu ne sais donc pas que ma cousine est seule et abandonnée au château? Tu ne sais donc pas qu'un crime a été commis sur la personne de son père, mon

oncle... une mauvaise tête, il est vrai... mais enfin mon oncle et son père, et que je viens pour rechercher, au nom de la république, les auteurs de cet infâme assassinat.

Courtin baissa la tête pour cacher la pâleur qui couvrait ses traits en ce moment. Tout-en-Cuir tremblait de tous ses membres.

— Les auteurs du crime! mais on les connaît donc?

— Oui, répondit le commandant avec distraction; on a parlé d'un colporteur, d'un vagabond qui doit être caché dans le voisinage. Demain un détachement de mon régiment sera à la Fougeraie; nous ferons des perquisitions et nous le trouverons sans peine... Ah ça mais, ajouta-t-il en regardant fixement son interlocuteur, il me semble que tu me fais causer! En voilà assez, citoyen chasseur de vipères, et réponds fraternellement à ton tour. As-tu entendu parler dans le voisinage du citoyen Torcy, le propriétaire de Trézières?

— J'ignore ce qu'il est devenu, répondit Courtin qui avait tout juste assez de présence d'esprit pour comprendre ce qu'on lui demandait ; on croit qu'il a péri dans l'incendie de son château...

— Il faut que cela soit, dit le jeune la Fougeraie d'un air pensif; pauvre ami! il m'aurait écrit, lui! il ne m'aurait pas laissé depuis trois jours dans cette mortelle inquiétude...

Il s'aperçut que Courtin écoutait avec avidité ses paroles, et il s'interrompit brusquement :

— Sacrebleu! je crois, citoyen paysan, que tu m'espionnes? Prends garde que je n'aime ni les indiscrets ni les écouteurs... Mais, reprit-il d'un ton plus doux, pour en revenir à ce pauvre chevalier... je veux dire à ce ci-devant chevalier Torcy, sait-on quels sont les gens qui ont eu l'audace d'attaquer la nuit son habitation et d'y mettre le feu?...

— Personne, je pense, n'ignore que ce sont le marquis et les gars de la Fougeraie.

— C'est faux ! répondit le commandant avec vivacité ; tu ments, citoyen ! les gens de la Fougeraie ont juré qu'ils n'avaient pas quitté leur village, et le marquis a été assassiné à une lieue de là par ce vagabond au moment où il allait au secours de Torcy ! On a retrouvé sur le lieu même du crime les marchandises du colporteur...

— Mais, commandant, il est inexplicable...

En ce moment l'orage avait cessé ; l'étranger se leva.

— Allons, dit-il, voilà le temps qui s'arrange ; je vais partir. Je crois, continua-t-il en remettant son manteau, que tu pourras nous donner quelques renseignements pour l'instruction de l'affaire qui m'amène en ce pays ; demain, si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler... Mais le temps me presse, adieu. Seulement songe à brider ta langue sur tout ce que tu as vu et entendu cette nuit. Si le colporteur apprenait qu'on va commencer des poursuites, il pourrait déguerpir, et ce ne

serait pas mon compte; royalistes ou patriotes, la république entend que les coupables soient punis!... A demain donc, et jusque là silence. Imite ton camarade que voilà, ajouta-t-il en désignant Tout-en-Cuir, qui en effet n'avait pas desserré les dents; tu parles pour lui et il se tait pour toi.

Le colporteur grimaça un sourire.

— Allons, adieu, braves gens, reprit le commandant en s'approchant de la porte; merci de votre hospitalité fraternelle, et tenez, voici pour boire à la santé de la république une et indivisible... ou à la santé du diable, si vous voulez, murmura-t-il entre ses dents.

Cinq minutes après, on entendit le pas de son cheval résonner sur le cailloutis du chemin. Les deux amis étaient atterés et gardèrent un moment un morne silence. Courtin semblait plongé dans de graves et pénibles réflexions. Enfin Jérôme se hasarda à murmurer tout bas avec timidité :

— Il n'ira pas plus d'un quart de lieue

sans tomber dans les ravins et les fondrières!

— Qui donc? cet aristocrate déguisé qui veut se faire passer pour un bon patriote et un fervent ami de la république? dit le colporteur; puisse-t-il, en sortant d'ici, se casser le cou! Voilà mon souhait *fraternel*, à moi. A-t-on vu un endiablé pareil! Ce marquis, qu'il détestait cordialement pendant qu'il était vivant, voilà qu'il veut le venger à toute force maintenant qu'il est mort! Il veut montrer du zèle, se faire passer pour un républicain rigide et intègre, en me faisant fusiller... *fraternellement!* Que faire? que faire, mon Dieu?

Tout-en-Cuir se baissa, ramassa à terre un papier qui était tombé de la poche de l'étranger sans qu'il s'en aperçût, et le présenta à Courtin. Celui-ci s'approcha vivement de la lampe et lut ce qui suit :

« Charles, venez vite; vous savez de quel effroyable malheur je viens d'être frappée. Mon pauvre père... et j'ai d'autres malheurs

aussi grands peut-être à vous annoncer! Venez, venez vite, vous n'avez plus besoin de vous cacher maintenant. Je vous attends.

AMÉLIE. »

Le colporteur tourna et retourna dans ses mains, d'un air pensif, ce billet mystérieux. Jérôme le regardait en silence, attendant une explication qu'on ne songeait pas à lui donner. Enfin pourtant Courtin poussa une exclamation de joie et se leva rapidement comme s'il venait de faire une grande découverte.

— Oui, c'est cela, murmura-t-il; j'en suis sûr, ce doit être lui!

— Que dites-vous donc, Courtin? demanda Jérôme.

— Je dis, mon cher Tout-en-Cuir, que je connais enfin le père de l'enfant que j'ai colporté dans tout le pays. C'est l'homme qui était là tout à l'heure.

— Ah! fit le collibert en ouvrant des yeux étonnés.

— Oui, oh! je me souviens maintenant...

Cet officier, qui avait une mission secrète de la république et qui se cachait dans le voisinage, c'était lui..... Fougeraie! C'était lui encore qui avait chargé son ami le chevalier de faire parvenir à la jeune fille le billet dont j'ai été le porteur! Le chevalier en effet me parla, le soir de l'incendie, d'un personnage mystérieux... Oh! oui, oui, je ne me suis pas trompé...

Jérôme, dont, malgré les éloges du colporteur, l'intelligence était émoussée lorsqu'il s'agissait d'apprécier les actes de la vie sociale qui lui étaient étrangers, ne paraissait pas trouver un sens très-clair aux paroles de son hôte. Mais, habitué à se défier de son jugement, il ne chercha pas à pénétrer tous les mystères de cette intrigue.

— Eh bien, maître Courtin, demanda-t-il simplement, ce que vous venez d'apprendre vous sauvera-t-il la vie? Y a-t-il encore du danger pour vous?

— Au diable soit le drôle avec ses ques-

tions! Est-ce que j'en sais quelque chose? Ce sans-culotte manqué de commandant n'est pas du tout rassurant, et je ne sais pas si la vue de cet enfant, à supposer que ce soit le sien... Mais n'importe! Voyez-vous, Jérôme, il faut que tout cela finisse, je ne puis plus vivre dans de pareilles inquiétudes; je veux savoir à quoi m'en tenir à tout prix... demain matin vous me prêterez un de vos costumes de cuir afin que l'on me prenne pour vous, et que je puisse aller et venir dans les environs sans être inquiété.

— Il n'y a donc plus de danger! répéta le collibert de plus en plus dérouté.

— J'ai peur que si, répondit le colporteur après un long silence.

Tous les deux passèrent la nuit sur un banc sans se coucher. Courtin était agité; il semblait changer de projet à chaque instant. Enfin pourtant quand le jour vint, il se revêtit du costume de cuir et il se prépara à sortir. Le collibert le regardait faire avec inquiétude;

la résolution de son ami était inexplicable pour lui.

— Écoutez-moi, Jérôme, dit le colporteur d'un ton solennel, je sais que je puis compter sur vous, et qu'au besoin vous vous perdriez pour me rendre service; eh bien, j'ai un grand service à vous demander.

Tout-en-Cuir lui répondit par un regard qui valait à lui seul plus que toutes les protestations.

— Mon sort va se décider aujourd'hui même, reprit Courtin; je saurai si les dangers auxquels je me suis exposé pour sauver cet enfant d'un noble, pourront excuser le malheur que j'ai eu de tuer un autre noble; mais souvenez-vous bien d'une chose, c'est que cet enfant doit rester entre vos mains comme un ôtage, comme une garantie pour ma sûreté et ma liberté; vous ne le remettrez à nul autre, entendez-vous, à nul autre que moi. On pourra vous dire que c'est par mon consentement qu'on le réclame, que je suis là

tout près, que je vous ordonne de le rendre. Ne croyez pas cela; c'est moi qui vous le confie, ce sera moi-même qui vous le redemanderai. Si on vous menace, prenez-le dans vos bras et fuyez avec lui dans la forêt, dans les genêts, enfin, dans quelque cache où on ne puisse vous trouver; si on veut employer la force pour vous l'arracher, employez tous les moyens possibles pour le défendre, parce qu'il faut que vous vous souveniez bien d'une chose, Jérôme, c'est que tant que cet enfant sera en notre pouvoir je n'aurai rien à craindre; si on nous l'enlève... je ne sais ce qui arrivera. Comprenez-vous?

Tout-en-Cuir lui serra la main avec force.

— Ils ne l'auront pas! murmura-t-il.

— C'est bien, je sais ce que vaut une promesse de vous; je pars sans crainte de ce côté, et maintenant, mon pauvre Tout-en-Cuir, il faut nous dire adieu; qui sait si nous nous reverrons en ce monde!

Jérôme, en l'écoutant, avait le cœur gonflé

de soupirs et les yeux pleins de larmes. Courtin lui-même était aussi ému que le comportait sa nature positive et vigoureuse.

— Tout-en-Cuir, reprit-il avec un accent de cordialité, pendant mes longues courses à travers le monde, j'ai vu de près bien des grands seigneurs et des grandes dames, bien des gens fiers de leur fortune ou de leur science qui ne vous valaient pas, quoique vous ne soyez qu'un pauvre collibert ignorant, méprisé, que tout le monde fuit, que tout le monde repousse ; aussi vous êtes pour moi un ami, un frère...

— Eh bien ! reprit Tout-en-Cuir avec une timidité gauche et comme en tremblant, j'ai vu quelquefois de loin, là bas au village de Trézières, que lorsque deux amis, deux frères, allaient se séparer pour long-temps...

—Ils s'embrassaient ! s'écria Courtin, dont la figure commune était sublime en ce moment ; pauvre malheureux ! vous ne saviez cela que pour l'avoir vu de loin !

Et il se jeta dans les bras du paria. En ce moment, Jérôme n'était pas le même homme; son œil un peu hagard d'ordinaire s'était animé tout à coup de bonheur et d'orgueil. Il n'était donc plus en dehors de l'existence commune, hors la loi de l'humanité! Il avait donc un ami aussi, un ami qui le serrait dans ses bras, qui pleurait avec lui, lui le collibert, l'idiot, le chasseur des serpents? Tout cela était exprimé par la pose, le geste, le regard de Jérôme; ce moment était le plus beau de sa vie.

— Oh! restez, restez! murmura-t-il.

Mais Courtin se dégagea doucement de ses bras.

— Allons! assez d'enfantillages, dit-il en s'avançant vers la porte et en rabattant le capuchon de cuir qui devait cacher ses traits, adieu, mon bon Jérôme; nous nous reverrons peut-être... Souvenez-vous de votre promesse...

— Mais ils vous tueront! s'écria le collibert avec un affreux désespoir.

— A la garde de Dieu ! répliqua Courtin en s'éloignant brusquement pour ne pas s'attendrir.

Le collibert s'arrêta à la porte, et tant qu'il put l'apercevoir gravissant une colline qui s'élevait en face de la cabane, il resta immobile et muet. Lorsque son hôte eut disparu derrière les haies qui ombrageaient le chemin, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de ses pas sur les feuilles sèches, il se retourna, regarda l'intérieur de sa chaumière si triste maintenant et si déserte, puis il s'assit sur le seuil et se mit à pleurer.

IV.

Au moment même où Courtin, sous le costume de son ami, se mettait en marche pour trouver la fin de cette longue et terrible aventure, le château de la Fougeraie allait devenir le théâtre de scènes bien différentes. Le soleil n'était pas encore levé et déjà tout avait pris

un air d'agitation et d'activité dans le petit manoir. Les domestiques allaient et venaient d'un air affairé; les portes de la grille et du château étaient ouvertes comme pour recevoir des hôtes nombreux qui allaient arriver. Quelques habitants du village se rendant à leurs travaux, s'étaient approchés avec curiosité pour questionner les domestiques sur les événements survenus pendant la nuit; mais, au premier mot qu'on leur avait répondu, ils s'étaient enfuis vers le village en donnant des signes d'effroi.

Dans une chambre à coucher du premier étage, mademoiselle Amélie de la Fougeraie était déjà debout, malgré l'heure peu avancée, et avec l'aide de la vieille Jeannette, sa gouvernante, qui ne l'avait pas quittée depuis le jour de sa naissance, elle achevait de mettre les vêtements de deuil qu'elle portait depuis la mort de son père. Toutes les deux semblaient se hâter, comme si la jeune fille eût été impatiente d'achever sa toilette pour recevoir quel-

qu'un depuis long-temps attendu, et tout en pressant la bonne femme, elle lui disait d'une voix émue :

— Il est donc arrivé, ma bonne Jeannette ? Oh ! je savais bien qu'il ne m'abandonnerait pas, lui ! qu'aussitôt qu'il apprendrait l'isolement où je me trouve, il accourrait ici pour me protéger ! et tu dis qu'il semblait écrasé de fatigue, qu'il s'était exposé à de grands dangers pour arriver ici plus tôt ?

— Je le crois bien, il a marché toute la nuit, et après le terrible orage d'hier soir tous les chemins étaient bouleversés ! Son cheval est tombé plusieurs fois dans les ravins, et ils ont pensé périr tous les deux au passage du Lay ! c'est miracle qu'il ait pu arriver jusqu'ici ! Aussi si vous aviez vu dans quel état il était !... couvert de boue et de limon... et le cheval à demi estropié...

— Mon pauvre Charles ! Oh ! il m'aime bien, n'est-ce pas ? J'ai tant souffert à cause de lui ! Pour lui j'ai encouru la malédiction de mon

père... et mon père est mort victime de sa propre vengeance ! Que de maux, mon Dieu, pour mériter l'amour de mon époux !

Elle versa quelques larmes, puis elle reprit avec terreur :

— Et cependant, Jeannette, quel que soit le plaisir que j'éprouve à le revoir, je t'avouerai que je tremble. Que lui répondrai-je, mon Dieu, quand il me demandera ce que j'ai fait de son fils...?

— Il l'a déjà demandé, Madame.

— Que me dis-tu ?

— Lorsqu'il est arrivé il y a quelques heures, tout mouillé et tout brisé par la fatigue, sa première parole a été pour s'informer s'il pouvait vous voir. Je lui ai répondu que pendant trois nuits vous n'aviez pas pris de repos et que depuis un instant seulement vous étiez assoupie. — Pauvre Amélie, a-t-il dit, ne l'éveillez pas ; ce sommeil est trop précieux après tant de souffrance. Puis il s'est approché de moi et il m'a dit tout bas : — Eh bien, Jeannette, ne

puis-je voir mon fils, le presser dans mes bras! Je n'ai pas encore eu ce bonheur depuis qu'il est né... Mais tu connais ce secret, toi ; tu sais que je veillais de loin sur lui et sur ma chère Amélie... Il me semblait si heureux et si fier en pensant à son fils, que je n'ai pas osé lui dire la triste vérité. Comme il me voyait embarrassé, il a ajouté en souriant :— Ah! je comprends!.. il est avec sa mère! elle ne peut le quitter ni le jour ni la nuit. Eh bien, à leur réveil tu me préviendras!

— Il a dit cela? Oh! que faire, que faire, grand Dieu!

En ce moment on frappa un coup léger à la porte, et une voix bien connue se fit entendre. Aussitôt Amélie s'échappa des mains de sa gouvernante, et oubliant ses craintes, sa faiblesse, ses douleurs, elle se jeta éperdue dans les bras de Charles, qui entrait en ce moment, en s'écriant avec une indicible joie :

— Oh! Charles, Charles, c'est vous? Je n'ai plus rien à craindre maintenant! Mon ami! mon époux!

Charles de la Fougeraie n'était plus auprès de sa jeune cousine le rude et sentencieux républicain que nous avons vu la veille dans la chaumière de Tout-en-cuir. Une fois loin de ceux dont il croyait avoir à se défier, il quittait ce masque d'emprunt que la nécessité l'obligeait de porter. C'était maintenant un jeune homme aux manières élégantes et polies, au langage correct, aux gestes nobles et affectueux.

— Oui, c'est moi, ma chère Amélie, répondit-il en pressant la jeune fille sur son cœur, c'est moi qui reviens, après tant de traverses, adoucir vos chagrins et vous rendre le bonheur!... Pauvre Amélie, que notre amour vous a coûté cher!... Je sais tout ce que vous avez eu à souffrir de la part de votre père; mais nous serons heureux maintenant, Amélie! la mission secrète que j'avais reçue dans ce pays est enfin terminée. J'ai repris mon rang dans cette armée républicaine où le désir de vous protéger vous et votre père m'avait jeté. Oh!

merci mille fois de n'avoir pas dévoilé mon secret! tout eût été perdu ; votre père exaspéré eût fini par découvrir le lieu de ma retraite ; il eût rendu impossible la mission que j'avais reçue de faire une carte de ce pays que j'ai habité si long-temps, et de cette mission, Amélie, dépendait ma vie, comme vous le savez... J'avais été dénoncé comme aristocrate : je parvins à faire taire mes accusateurs ; mais on exigea une preuve de mon civisme, on demanda cette carte en témoignage de la bonne foi de mes opinions... Je ne pouvais plus refuser, parce que déjà, dans une de mes rapides excursions ici, vous m'aviez appris que vous seriez bientôt mère... et je devais me conserver pour vous, pour notre enfant. J'arrivai donc, je restai caché chez mon ancien ami Torcy, et j'achevai ce travail dont notre vie à tous devrait être la récompense... Mais enfin, Amélie, j'ai repris mon crédit ; je puis vous épouser, depuis que la mort funeste de votre père a levé tout obstacle, et main-

tenant avec vous, avec notre fils, nous pourrons...

— Charles, oh! Charles, pourquoi n'ai-je pu dévoiler ce secret plus tôt? peut-être mon père existerait encore...

— Votre père, Amélie, je viens le venger. Je me suis fait investir de pleins pouvoirs par le général en chef de l'armée républicaine pour poursuivre cette affaire; aujourd'hui même mon bataillon sera ici, et alors... Mais laissons des sujets si sérieux et si tristes, Amélie; parlez-moi de vous, de notre enfant que je n'ai pas encore embrassé!

Amélie devient toute pâle à ce moment décisif.

— Eh bien, où est-il donc? demanda le jeune militaire en regardant avec étonnement autour de lui; on m'avait dit...

— Mon ami, dit Amélie avec un embarras mortel, il n'est pas ici... depuis trois jours....

— Vous n'avez pas gardé votre enfant près de vous? dit le commandant d'une voix sévère;

vous avez consenti à vous en séparer, à le confier aux soins d'une autre femme!... Eh bien, donnez des ordres, qu'on le fasse venir ici sur-le-champ! Je l'aime aussi, moi, cet enfant... Oh! je l'aime... plus que vous peut-être!

— Charles, par pitié, ne m'accablez pas, notre fils...

— Eh bien?

— Je ne sais ce qu'il est devenu.

Et elle tomba à genoux.

Charles resta un moment silencieux et comme étourdi par ce malheur inattendu. Puis peu à peu la plus épouvantable colère prit la place de cet abattement passager. Il attacha sur Amélie un regard étincelant et la releva d'une main en lui disant avec une rage concentrée :

— Vous ne savez ce qu'il est devenu! Et c'est là tout ce que vous me répondez, quand, après tant de chagrins, de fatigues et de périls, je viens, plein de joie et d'espérance, pour

voir, pour embrasser mon enfant? Qui donc devait veiller sur lui si ce n'est vous; qui devait le défendre au péril de sa vie si ce n'est vous; qui devait me le présenter et le mettre dans mes bras, à moi son père, si ce n'est vous, Madame? Mais, au moins, existe-t-il encore? Quels dangers faut-il affronter pour le retrouver maintenant ?... Parlez! mais parlez donc! Vous ne comprenez donc pas mon inquiétude?... Mauvaise mère!

A ce dernier reproche, la pauvre Amélie fût tombée sans connaissance si, par un énergique effort de sa volonté, elle n'eût maîtrisé la nature défaillante afin de repousser cette accusation.

—Charles! par pitié, reprit-elle en joignant les mains, ne me condamnez pas sans m'entendre! C'est pour éviter un crime à mon père que je me suis séparée de mon enfant, que je l'ai confié à un inconnu dont le cœur me paraissait bon, et qui d'ailleurs devait remettre notre fils à un ami commun! Charles! mon

père l'eût tué... il l'eût tué, vous dis-je. Mais vous ne comprenez donc pas ?

Le commandant était trop exalté en ce moment par la douleur et la colère, pour prêter l'oreille aux excuses et aux protestations de la jeune femme.

— Est-ce que vous n'auriez pas su le défendre vous-même ? s'écria-t-il impétueusement, est-ce qu'une mère qui défend son enfant n'est pas plus forte qu'une armée, plus terrible qu'une lionne ? Est-ce qu'un père, aussi dur et impitoyable qu'il soit, aurait eu le courage de venir arracher son petit-fils des bras de sa fille pour l'étouffer ? Et si l'aïeul avait eu réellement cet affreux dessein, la jeune fille ne pouvait-elle s'échapper, seule, à pied, n'emportant que son enfant, sourde aux cris et aux menaces, fière, heureuse, forte, avec son précieux fardeau ?... Confessez vos fautes, Madame, et ne les atténuez pas ; en les confessant, peut-être trouverons-nous un moyen de les réparer, s'il en est temps en-

core... Parlez, à qui avez-vous confié mon enfant? qu'en avez-vous fait enfin? Oh! voilà donc ce malheur que vous n'osiez m'écrire, et auquel, dans mes mortelles inquiétudes, je n'avais pas même osé penser!

Amélie rassembla toutes ses forces pour raconter en peu de mots ses angoisses, ses luttes de chaque jour avec le marquis; puis elle vint à la scène violente qui avait eu lieu en présence du colporteur, à l'impérieuse nécessité où elle s'était trouvée de confier son enfant à cet homme. Enfin, arrivée à la catastrophe finale, elle dit comment un des paysans qui suivaient le marquis au moment où il tomba mort avait vu le colporteur emporter un objet blanc qui pouvait être un enfant nouveau-né.

— Oh! il nous reste encore de l'espérance! s'écria Charles, que cette dernière circonstance comblait de joie; mais cet homme, ce colporteur qui, je le vois, Amélie, malgré vos réticences, n'a fait que se défendre contre votre père, cet homme, épouvanté du coup qu'il venait de

frapper, aura quitté le pays pour échapper à la vengeance de la loi; il se sera enfui dans quelque autre province, ignorant combien il se ferait pardonner de crimes en nous rendant notre fils... et moi qui ai fait mettre sa tête à prix! moi qui l'ai forcé à chercher les retraites les plus cachées, les plus impénétrables! Mais n'importe, il faut que je retrouve mon fils... Dans quelques instants, sans doute, mon détachement, que je n'ai devancé que de quelques heures, va arriver, et alors je me mettrai à la tête de mes soldats, je fouillerai toute la contrée, buisson par buisson, chaumière par chaumière,... et nous réussirons peut-être.

— Charles, je vous accompagnerai partout, je vous suivrai partout dans cette sainte recherche. Oh! j'aime mon fils aussi, allez! si vous saviez combien je l'ai pleuré pendant ces trois mortelles journées qui viennent de se passer! Oui, je vous suivrai, je partagerai toutes vos fatigues... et si, pour revoir mon fils vivant, pour l'embrasser un instant plus tôt,

il faut courir les plus grands dangers, exposer ma vie, vous verrez si j'ai mérité que vous m'appelier mauvaise mère !

Le commandant lui prit la main avec douceur.

— Pardonnez-moi ma cruauté, Amélie ; la douleur rend égoïste et méchant, j'ai été injuste envers vous.

En ce moment un bruit de tambours et des voix nombreuses se firent entendre dans l'avenue du château : c'était le détachement d'infanterie que Charles devait commander.

— Les voici enfin ! dit-il en se préparant à sortir ; Amélie, dans quelques heures nous saurons ce que nous avons à craindre ou à espérer.

La jeune fille, qui s'était mise instinctivement à la fenêtre pour voir les défenseurs qui lui arrivaient, poussa un cri subit en retenant Charles.

— Nous le saurons bien plus tôt ! s'écria-t-elle en désignant la fenêtre ; c'est lui... je

le reconnais... là, au milieu de vos soldats.

Le commandant courut à la fenêtre à son tour.

— De qui parlez-vous donc, Amélie?

— Mais vous ne voyez donc pas? vous ne reconnaissez donc pas, là, dans ce groupe, cet homme pâle... le bras en écharpe! C'est Torcy!...

— C'est Dieu qui nous l'envoie! Allons, Amélie, allons, vite; et s'il nous apprend un malheur, du courage, je vous resterai toujours...

Tous les deux s'élancèrent dans l'escalier, et un moment après ils parurent sur l'esplanade. La place était couverte de monde. Les soldats étaient rangés en bon ordre en face de la grille, et malgré l'aspect délabré de leurs vêtements, leurs figures guerrières et leur attitude calme imposaient à la foule éparse autour d'eux. Les habitants du village examinaient avec curiosité ces hommes infatigables qu'ils avaient vus plus d'une fois peut-être sur le champ de bataille; mais aucune parole,

aucun geste, aucun cri, ne vint troubler la tranquillité générale. Les Vendéens échangeaient en silence des regards inquiets, car ils sentaient qu'en cas d'altercation, ils ne seraient pas les plus forts.

Quand Charles et Amélie parurent sur la place, les soldats portèrent les armes et rendirent les honneurs militaires à leur commandant. De leur côté les paysans se découvrirent tous en présence de mademoiselle de la Fougeraie, qu'ils considéraient comme leur seule maîtresse depuis la mort du marquis; mais ni le commandant ni Amélie ne remarquèrent ces preuves de respect et d'affection. Tous les deux n'avaient qu'une pensée; dans cette foule si diverse, ils ne virent qu'une personne, le chevalier de Torcy, qui, caché dans un groupe d'officiers, parlait avec chaleur à un personnage confondu dans la foule. Comme nous l'avons dit, il semblait souffrir d'une blessure récente et portait le bras en écharpe.

Le premier mouvement de Charles fut de

l'embrasser avec effusion; mais Amélie ne laissa pas aux deux amis le temps de se livrer à leurs épanchements.

— Monsieur, dit-elle d'une voix haletante, par pitié répondez-moi... mon enfant, qu'est-il devenu?

— Il existe, Madame, et bientôt, je l'espère, vous allez le revoir...

La pauvre mère était si émue qu'elle ne pouvait plus prononcer une parole; la joie la suffoquait.

— Oh! merci, merci, mon ami, dit le commandant; tu nous rends la vie! Mais pourquoi ne nous avoir pas transmis plus tôt cette bonne nouvelle, pourquoi nous avoir si long-temps laissé trembler et pour toi et pour lui?

— Oh! moi, dit le chevalier avec un sourire, j'avais de bonnes raisons pour cela... Quand vos drôles sont venus incendier Trézières, j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper... J'y suis parvenu, enfin, mais j'ai reçu une balle qui m'a fracassé le bras...

Je me rendais cependant à Fontenay pour te prévenir de ce qui se passait, mais mes forces me trahirent à quelques lieues d'ici, je tombai devant une chaumière où on me prodigua les soins les plus empressés. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu me lever et que j'ai appris la mort du marquis... Tes braves passaient devant la maison où j'étais, je me suis joint à eux espérant vous trouver ici.

— Oh! Monsieur, que de reconnaissance!...

— Il est quelqu'un à qui vous en devez plus encore qu'à moi.

— A qui donc?

Torçy fit signe au personnage avec lequel il causait un moment auparavant de s'approcher. Celui-ci obéit, et tous les assistants reconnurent avec étonnement qu'il portait le costume bien connu de Tout-en-Cuir; mais l'étonnement devint plus grand encore quand le capuchon s'enleva tout à coup et laissa voir la figure calme et joviale de Courtin le colporteur.

— C'est mon drôle de cette nuit? dit le commandant stupéfait.

— C'est celui à qui j'ai confié mon fils... C'est celui qu'on accuse d'avoir tué mon père, murmura le jeune femme en détournant involontairement les yeux.

— C'est un homme généreux, dont le dévouement mérite tous vos éloges! dit Torey avec force; ne vous souvenez-vous pas qu'il vous avait juré de défendre votre enfant même contre votre père? Il a tenu parole.

— Vous voyez bien que je n'ose le maudire! dit la pauvre femme en sanglotant.

Torey parla bas quelques instants à Charles Fougeraie, qui répondit toujours par un signe d'assentiment. Une foule considérable s'était amassée autour des acteurs de cette petite scène, et tous les regards étaient fixés sur eux. Quand la courte conférence de Torey et du commandant fut terminée, le colporteur à son tour dit à l'oreille du chevalier de Malte :

— Lui avez-vous fait mes conditions?

— Oui.

— Et il les accepte !

— Oui.

Alors Courtin se plaça en face du commandant et dit à voix haute :

— Citoyen commandant, je sais quelle est ta mission en venant ici ; tu cherches le meurtrier du ci-devant marquis de la Fougeraie ; c'est moi.

L'audace de cet aveu fit pâlir de colère tous les paysans vendéens qui étaient rangés à l'entour du groupe principal ; plusieurs portèrent la main à leurs vestes comme pour chercher leurs couteaux. Mais le prudent Courtin n'avait pas touché un pareil sujet sans prendre ses précautions. Il saisit le bras du paysan qui semblait le plus exaspéré et lui dit tout bas :

— Si un seul de vous fait un geste pour m'attaquer, je vous dénonce tous au commandant comme incendiaires du château de Trézières ! Devant ses soldats il ne pourra vous

faire grâce... les Bleus, comme vous voyez, sont les plus nombreux, leurs armes sont chargées... prenez garde!

Le paysan à qui il venait de s'adresser, et qui n'était autre que le sacristain, le plus coupable de tous, frémit à cette menace et prononça à l'oreille d'un de ses voisins quelques mots qui circulèrent de proche en proche parmi les paysans. Ils se calmèrent comme par miracle et redevinrent muets et attentifs. Courtin se rapprocha de Charles :

—Tu déclares, citoyen commandant, reprit-il d'une voix haute et distincte, de manière à être entendu de tous les assistants, que d'après les renseignements qui t'ont été donnés par moi et par le citoyen Torcy ici présent, c'est par suite d'un malheur et d'un mal-entendu qui ne peut m'être imputé, que j'ai donné la mort au citoyen Fougeraie, ci-devant marquis, et que je ne puis être poursuivi pour ce meurtre involontaire...

— Je le déclare sur l'honneur, dit le com-

mandant du même ton; et un sauf-conduit te sera accordé pour aller où tu voudras... quand tu m'auras rendu mon enfant, ajouta-t-il plus bas.

— Je vois que j'ai bien fait de prendre des garanties! dit le colporteur en souriant avec malice. Eh bien, suivez-moi, votre fils vous sera remis.

Charles donna des ordres à ses officiers pour que les soldats fussent provisoirement casernés dans le château; Amélie, de son côté, chargea un de ses domestiques de mettre à leur disposition toutes les provisions de la maison.

— Mais, dit Torcy au colporteur, ne pourriez-vous envoyer quelqu'un à Tout-en-Cuir, pour lui ordonner de rapporter cet enfant ici?

— Tout autre que moi qui se rendrait à la cabane de Tout-en-Cuir trouverait la cabane vide et l'enfant disparu, et Dieu sait où et quand on pourrait les retrouver.... Oh! mon plan était bien combiné, allez!

— Eh bien, partons! dit Amélie avec courage.

— Quoi! ma bien-aimée, vous voulez nous suivre, malgré votre état de faiblesse, vos souffrances?...

— Je vous précéderai tous, Charles!

Ce fut vainement qu'on chercha à la détourner de ce projet; elle résista avec opiniâtreté, et il fallut consentir à ce qu'elle exigeait. Torcy, à cause de sa blessure que la marche venait d'envenimer encore, ne pouvait se remettre en route; il resta au château pour en faire les honneurs aux officiers républicains, en attendant le retour du commandant.

La petite caravane se mit donc en route pour se rendre à l'habitation de Tout-en-Cuir. Courtin s'avançait le premier, du pas relevé et égal qu'il avait dans ses voyages, le dos courbé comme s'il eût eu encore sur le dos la bienheureuse balle dont il voyait les produits parer les paysans et les paysannes du hameau. Il avait rabattu son capuchon pour se garantir

du soleil qui brillait en ce moment de tout son éclat, et les Vendéens ne pouvaient voir les regards furibonds qu'il lançait sur eux en reconnaissant les différents objets dont ils se faisaient de glorieux ornements. Après lui venait Amélie, soutenue d'un côté par le commandant, et de l'autre par la gouvernante Jeannette, qui n'avait pas voulu la quitter. Les deux fiancés s'entretenaient à voix basse tout en marchant, et leurs yeux brillaient de joie et d'espérance. Quelques paysans, parmi lesquels se trouvait le sacristain, venaient ensuite, curieux de savoir ce qui allait se passer et ne voulant pas laisser leur jeune maîtresse sans escorte, dans le court trajet qui les séparait de la cabane du collibert.

Plusieurs fois Courtin pria le commandant de les renvoyer, mais son insistance même excita la défiance de Charles, qui craignait encore que le colporteur ne lui échappât sans tenir sa promesse. D'ailleurs, on s'aperçut bientôt de la nécessité d'avoir des guides nom-

breux qui pussent aider les voyageurs au besoin. L'orage de la nuit précédente avait bouleversé la campagne; à chaque instant de profonds ravins ou de vastes flaques d'eau interceptaient la route. Amélie qui, dans son impatience maternelle, ne voulait reculer devant aucun obstacle, eût mis ses compagnons de route dans de cruels embarras, si les paysans n'avaient pris dans leurs bras leur jeune maîtresse et sa gouvernante, et ne les avaient transportées jusqu'aux endroits praticables du chemin.

Après deux heures de cette marche lente et pénible à travers des torrents et des amas de boue, où l'on enfonçait quelquefois jusqu'à mi-jambe, les voyageurs arrivèrent à une partie plus montueuse et dont le terrain plus ferme avait résisté aux ravages des eaux pluviales. Le secours des Vendéens devenait donc inutile, et Courtin insista sérieusement pour qu'ils fussent renvoyés à la Fougeraie, alléguant pour raison que Tout-en-Cuir, qui veil-

lait sans doute à la porte de sa cabane, pourrait se laisser effrayer par la vue de tant de monde et s'enfuir dans les bois avec l'enfant avant leur arrivée, ce qui eût entraîné de nouveaux retards. Le commandant réfléchit, à part lui, que tant de personnes étaient inutiles pour veiller sur son guide que lui-même désormais ne perdrait pas de vue, et il congédia la troupe en disant d'une voix sévère :

— Gars de la Fougeraie, mademoiselle Amélie vous remercie de vos soins, mais ils ne nous sont plus nécessaires. Votre zèle peut atténuer les fautes que vous avez commises quand vous êtes allés brûler le château de Trézières, mais il ne les excuse pas ; allez m'attendre à votre village ; ce soir vous saurez ce que j'ai décidé sur vous.

Les paysans s'arrêtèrent consternés à cette vive allocution du chef républicain, et ils saluèrent la petite caravane, qui continua sa route.

— Charles, dit la jeune fille aussitôt qu'ils ne furent plus à portée de l'entendre, comptez-vous réellement agir de rigueur avec ces malheureux? Oubliez-vous quel était leur chef au moment...

— Rassurez-vous, Amélie, murmura le commandant en souriant, je ne veux que les effrayer, et ils en seront quittes ce soir pour une admonestation fraternelle... Je ne puis aujourd'hui sévir contre personne... et pourtant, ma bien-aimée, je tremble en songeant au compte que j'aurai à rendre de ma mission lorsque je retournerai au quartier-général... On m'accusera de tiédeur, on me reprochera de n'avoir pas exercé ce qu'on appelle là bas des *rigueurs salutaires*... Au fait, tous ces gens-là sont des traîtres ou des meurtriers : je devrais faire un exemple!...

— Pardieu! pensait Courtin, qui, à quelques pas, écoutait d'un air indifférent ce dialogue, j'ai bien fait de prendre mes précautions! Oh! bienheureux petit-gars, je ne te

maudis plus autant qu'autrefois! Sans toi ton père m'eût fait fusiller pour l'exemple!

Cependant les paysans de la Fougeraie n'avaient pas repris la route du village, comme le leur avait ordonné le commandant en les congédiant. Les dernières paroles du chef républicain les avaient frappés de terreur; ils ne doutaient nullement que sa justice ne dût s'exercer le soir sur les coupables, et ils l'étaient tous. Ils formèrent donc sur le lieu même une espèce de petit conseil, présidé par le sacristain, afin de savoir s'ils devaient gagner le village pour attendre le châtiment dont on les avait menacés ou s'enfuir dans la campagne jusqu'à ce que les soldats eussent quitté le voisinage; aucun de ces deux plans ne prévalut.

— Écoutez, gars de la Fougeraie, dit le sacristain, leur oracle ordinaire, il y a peut-être un moyen de toucher le cœur de M. le commandant, si Dieu et la sainte Vierge veulent bien nous prêter assistance. Vous savez où il va, le commandant, avec notre maîtresse, que Dieu garde.

Depuis trois jours, l'histoire de la séduction d'Amélie, de la vengeance impuissante du marquis, avait été le sujet de toutes les conversations dans les chaumières de la Fougeraie. Ce qu'ils avaient vu et entendu sur la place du château avait suffi pour mettre au fait de cette longue histoire tous les assistants.

— Oui, répondit l'un d'eux, ils vont chez Tout-en-Cuir chercher leur enfant.... car elle s'est laissée tromper, notre jeune maîtresse, et c'est une tache pour cette sainte famille!

— Qu'est-ce que cela te fait, à toi? dit le sacristain, fidèle à son admiration à toute épreuve et à son respect religieux pour tout ce qui portait le nom de la Fougeraie; est-ce à toi à juger ta maîtresse? Oui, ils vont chez Tout-en-Cuir...Mais il faut que nous y soyons avant eux.

— Pourquoi cela, monsieur le sacristain?

— Pourquoi? Parce que le commandant et madame la marquise paraissent aimer comme leurs yeux cet enfant qu'ils croyaient perdu et qu'ils vont retrouver; parce que si nous sommes les premiers à présenter le petit gars au

commandant, et si nous lui disons : « Commandant, faites grâce aux gars de la Fougeraie, au nom de votre enfant que voici, » M. le commandant ni madame la marquise ne sauront rien nous refuser. Le commandant est un la Fougeraie aussi, et quoiqu'il fasse le méchant devant les autres, il est un *bon* au fond du cœur. Du moment que les Bleus ne seront plus là... il nous pardonnera tout...

Ce moyen chevaleresque, qui était dans le goût et les idées des paysans vendéens, excita au plus haut point l'admiration des auditeurs. Tous applaudirent avec enthousiasme à l'expédient proposé par le sacristain.

— C'est dit, répondirent les Vendéens.

— Eh bien, *égaillez-vous* tous, chacun de son côté... Nous nous retrouverons chez Tout-en-Cuir le sorcier, dont Dieu nous préserve !

Ils se mirent à fuir vers la forêt, avec agilité, prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas être aperçus des voyageurs.

Un quart-d'heure après, Courtin et la petite société qui l'accompagnait arrivaient en

suivant le chemin ordinaire au sommet de la colline qui, nous le savons, s'élevait devant la cabane du collibert. De là on apercevait un vaste paysage, dont la forêt de Pouzauges formait l'arrière-plan et dont la cabane de Tout-en-Cuir occupait le centre. Un brillant soleil permettait de distinguer les objets à une grande distance; l'air était pur, transparent, comme il arrive parfois le lendemain d'une tempête.

— Amélie, dit le commandant dans un transport de joie en désignant la bienheureuse chaumière, regardez : c'est là qu'est notre enfant!

Cependant Courtin ne semblait pas aussi satisfait de ce qu'il voyait en bas de la vallée. Il s'était arrêté, et plaçant une main devant ses yeux pour se garantir du soleil qui l'éblouissait, il regardait avec attention ce qui se passait au dessous de lui. Bientôt il poussa une exclamation de mécontentement et dit au commandant du ton de l'inquiétude :

— Commandant, je ne me trompe pas.

Voyez-vous ce groupe d'hommes qui s'avancent vers la chaumière? Ce sont vos gens de tout à l'heure; ils n'ont pas obéi à vos ordres; ils ont voulu vous désarmer par un excès de zèle... Pourvu qu'il ne résulte pas de tout ceci un nouveau malheur!

La voix lui manqua tout à coup. La porte de la chaumière venait de s'ouvrir, et un homme revêtu d'un costume semblable à celui que Courtin portait en ce moment, parut sur le seuil tenant dans ses bras quelque chose, qu'on ne pouvait distinguer à cause de la distance. Il sembla mesurer du regard l'espace qui le séparait encore du groupe de paysans, et il se précipita vers la forêt avec son fardeau.

— C'est lui! s'écria Courtin avec angoisse, c'est mon pauvre Jérôme! Il tient fidèlement sa parole... Il ne veut pas rendre sans mon ordre le dépôt que je lui ai confié! Mais les autres le poursuivent... Ils lui coupent le chemin de la forêt!... Ah! mon Dieu! il vient de tirer un coup de pistolet sur l'un des assaillants... Il tombe... Il l'a tué... Non,

le paysan se relève; il n'est que blessé.

— Mais je ne vois pas mon fils...

— Attendez... Ils lui ont décidément coupé le passage; il est obligé de battre en retraite; il entre dans sa chaumière... Il ferme la porte sur lui... Et maintenant, marchons, marchons bien vite... Mon pauvre Tout-en-Cuir! Oh! s'il lui arrivait malheur à cause de moi, je mourrais de douleur!

Ils descendirent rapidement le revers de la colline.

Au moment où les arbres qui ombrageaient le chemin disparurent tout à coup et leur permirent de voir ce qui s'était passé pendant ce trajet, Tout-en-Cuir était désarmé et terrassé par plusieurs paysans qui le frappaient avec rage. Derrière eux la porte de la chaumière était ouverte, et cependant aucun de ceux qui avaient poursuivi le collibert n'osait entrer; il semblait au contraire que tous s'éloignassent avec effroi. Dans le premier moment Courtin ne songea qu'à son ami :

— Arrêtez! arrêtez! s'écria-t-il d'une voix

terrible ; si quelqu'un porte un coup de plus à ce malheureux, je jure...

— Il a tiré sur nous ! dit un des agresseurs en montrant le sacristain qui pansait une blessure à la jambe, que lui avait faite Tout-en-Cuir un instant auparavant.

— Pourquoi m'a-t-on désobéi ? dit Charles avec sévérité.

Les Vendéens laissèrent Jérôme, mais ils avaient eu le temps de satisfaire leur vengeance. Le chasseur de vipères avait été frappé de plusieurs coups de couteau et son vêtement de cuir était couvert de sang.

— Mais mon enfant ! s'écria la jeune femme en cherchant à écarter les paysans pour pénétrer dans la chaumière ; il est là, n'est-ce pas ? il ne peut être que là...

— Entrons ! dit le commandant.

Il jeta un regard rapide dans la cabane et devint blanc comme un linceul en reculant avec terreur.

— Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria Amélie en regardant à son tour.

L'aire battue que formait le sol de la cabane était couverte de vipères hideuses et irritées. Les unes s'étalaient en cercles au milieu de la pièce, d'autres se dressaient sur la queue et bondissaient en sifflant, d'autres s'enlaçaient déjà aux colonnes du lit et se balançaient dans l'air ; partout des têtes triangulaires, des yeux sanglants, des langues rapides et acérées. Soixante serpents, toute la chasse de Jérôme pendant une semaine, étaient disséminés dans une chambre de huit pieds carrés.

— Des serpents ! reprit la jeune femme en faisant un pas en arrière presque malgré elle. Oh ! il n'est pas là, dites-moi qu'il n'est pas là.....

Les paysans baissèrent la tête d'un air consterné sans répondre.

Pendant ce temps Courtin n'était occupé que du pauvre collibert évanoui ; il avait mis un genou en terre près de lui, et il cherchait à étancher le sang qui coulait en abondance de ses blessures.

— Jérôme, disait-il d'une voix déchirante,

mon bon Jérôme, c'est moi... Courtin, votre ami. Il ne répond plus... Oh ! les misérables l'ont assassiné, et c'est moi qui en suis la cause!

Cependant le son de cette voix parut opérer un miracle sur le malheureux paria. Il rouvrit lentement les yeux, et son regard mourant s'attacha sur le colporteur; un sourire plein de douceur et de résignation passa sur ses lèvres déjà livides, et il soupira de sa voix douce et enfantine en cherchant dans le vide la main du marchand :

— Mon ami.. êtes-vous content de moi ?

Amélie se rapprocha d'eux avec impétuosité.

— Qu'a-t-il fait de mon fils ? s'écria-t-elle en désignant le blessé; il ne l'a pas laissé exposé...

— Eh! Que nous fait votre enfant qui porte malheur à tous ceux qui le touchent ! s'écria le colporteur; prenez-le donc, Madame, et laissez deux amis dont l'un va mourir se dire un dernier adieu...

— Mais vous ne savez pas que là, dans cette chaumière... des serpents...

Ce seul mot suffit pour faire comprendre au colporteur la vérité tout entière, il se redressa.

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ?

Le collibert se souleva péniblement sur le coude et dit d'une voix faible et entrecoupée :

— L'enfant n'a rien à craindre... il est dans la seconde pièce de la cabane... La porte est fermée... Mon ami, continua-t-il en se retournant vers le colporteur, ne vous voyant pas avec les gars, j'ai cru qu'ils voulaient employer la force... J'ai cherché à fuir, mais ils m'ont arrêté... Alors ne sachant comment leur enlever l'enfant, je suis entré dans la cabane, j'ai ouvert la soupape... comme le jour où les Bleus étaient venus ici...

Et il se laissa aller épuisé dans les bras du colporteur.

— Mais, reprit la jeune femme, pleine d'angoisses, est-il bien vrai que mon fils soit en sûreté ? ne serait-il pas possible que quelqu'un de ces affreux reptiles ne pénétrât par

dessous la porte jusqu'à l'endroit où est mon fils! parlez... oh! hâtez-vous.. il est temps peut-être encore...

Le collibert resta un moment sans répondre, comme s'il n'avait pas entendu. Puis il attacha un regard mourant sur Courtin qui fondait en larmes, et se laissa tomber tout à fait en répétant encore : — Mon ami!

Ce fut en prononçant ce mot qui semblait rempli pour lui de délices ineffables, qu'il rendit le dernier soupir.

En ce moment la voix du commandant se fit entendre dans l'enclos qui était derrière la chaumière.

— Par ici, mes amis; nous n'avons à percer qu'une mince muraille pour arriver à la chambre où se trouve mon fils! A l'ouvrage tout de suite! Apportez vos couteaux, il s'agit seulement de faire une ouverture assez large pour le passage d'un homme... Courage, nous le sauverons!

Tous les paysans se précipitèrent dans le petit enclos, se préparant à se faire des

outils de tout ce qu'ils avaient à leur portée.

— Non, non, dit la jeune mère ; vous arriveriez trop tard peut-être... la chute d'une pierre pourrait le blesser... Il faut que quelqu'un se dévoue pour le sauver, et ce sera moi qui me dévouerai.

— Amélie, s'écria le commandant d'une voix terrible en se précipitant à travers la haie pour arriver plus vite près de sa femme et l'empêcher de mettre à exécution ce projet, Amélie... Je vous défends...

Mais la jeune femme s'élançait déjà vers la chaumière, dont la porte était ouverte toute grande.

— Arrêtez, Madame, je vous en prie, dit Courtin en courant après elle ; c'est vous exposer à un danger terrible, inévitable.

Amélie ne l'entendait plus ; elle s'était précipitée dans la chaumière ; elle avait traversé la première pièce au milieu des sifflements des serpents irrités par cette audace, et elle avait pénétré dans l'obscur réduit où était le berceau de son fils.

Tous les paysans étaient revenus sur le devant de la cabane, pâles du courage de cette jeune fille. Deux des plus robustes retenaient le malheureux Charles, qui, fou de terreur, voulait s'élancer à la suite d'Amélie. Courtin, le corps penché à moitié dans l'intérieur de la cabane, écartait doucement, avec un long bâton qu'il avait arraché des mains d'un des assistants, les vipères qui auraient pu se trouver sur le passage de la jeune mère quand elle allait revenir avec son précieux fardeau. Tous les autres étaient immobiles comme des statues et on eût pu entendre les battements de leurs cœurs. Une demi-minute s'ecoula ainsi.

Tout à coup un cri de joie partit de toutes les bouches, car Amélie, l'œil animé, un sourire de bonheur sur ses lèvres, venait de reparaître élevant au dessus de sa tête cet enfant qui lui avait déjà coûté tant de larmes. Elle franchit, légère comme une gazelle, les épouvantables reptiles qui se dressaient sur ses pas,

et elle vint tomber saine et sauve dans les bras de son époux.

— Amélie, s'écriait le commandant hors de lui en la couvrant de baisers et de larmes, elle et son enfant, Amélie, qu'avez-vous fait? A quels affreux périls...

— Charles, dit la jeune femme en lui présentant son fils d'un air solennel, souvenez-vous que vous m'aviez appelée mauvaise mère!....



Quelques moments après, Charles et Amélie se reposaient sur l'herbe, de tant de fatigues et d'émotions. L'enfant passait des bras de sa mère à ceux de son père, souriant à tous les deux. Les paysans rangés respectueusement à l'entour admiraient cette petite scène de bonheur conjugal.

A quelque distance, seul et agenouillé devant le corps du pauvre paria, le colporteur versait en silence de grosses larmes.

Charles Fougeraie se leva et s'approcha avec

tout son monde de Courtin, qui ne se retourna pas pour les regarder.

— Brave homme, lui dit-il avec douceur, que désirez-vous pour récompense ?

— Une sépulture honorable pour ce malheureux ! répondit-il en posant une main sur le cadavre de son ami.

— Il l'aura... Et vous ?

— Pour moi... un sauf-conduit qui me permette de quitter ce pays, où je ne reviendrai jamais...

— Tu feras bien, murmura une voix menaçante à son oreille ; les Bleus ne seront pas toujours là pour te défendre... et je sais que tes croix bénites par le pape ne préservent pas des balles... surtout des balles des sorciers.

C'était le sacristain qui avait eu la jambe cassée par le coup de feu de Tout-en-Cuir.

LE PREMIER HARENG.

I.

Un jour de juin 1720, la ville d'Amsterdam présentait un aspect inaccoutumé d'agitation et d'activité. Le port était rempli de vaisseaux gréés comme pour mettre à la voile d'un instant à l'autre, et au milieu de cette forêt de mâts qui hérissaient la surface du Zuiderzée se glissaient des milliers de barques plus petites qui venaient les unes après les

autres déposer leurs charges de marins sur le môle. A partir du débarcadère jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, ce n'était qu'une longue procession de matelots, de pilotes, de pêcheurs, portant tous le costume hollandais, l'habit brun boutonné droit, le chapeau à larges bords, les larges culottes flottantes, tous flegmatiques, silencieux, marchant par groupes plus ou moins nombreux, selon qu'ils formaient l'équipage d'une barque, d'une chaloupe ou d'un vaisseau de haut bord. Ces singuliers pélerins se dirigeaient, comme nous l'avons dit, vers la place de l'Hôtel-de-Ville, qui était encombrée de curieux, entraient dans la maison commune comme pour y accomplir quelque devoir pressant, puis revenaient vers le port par le même chemin, observant néanmoins de suivre exactement le côté droit de la place, tandis que ceux qui allaient remplir la même formalité suivaient le côté gauche, et ils se rembarquaient en silence pour regagner les navires à l'ancre dans le bassin.

Cette manœuvre, qui, pour des marins français ou anglais, eût été une occasion de troubles, de désordres, de querelles, s'accom-

plissait avec une régularité, un calme, un sang-froid dont seuls sont capables les impassibles habitants des Provinces-Unies. Chacun marchait gravement devant soi, comme absorbé dans la digestion de son hareng et de sa bière, sans échanger une parole avec son voisin, et ne paraissant guère avoir d'autre souci que celui de revenir bientôt fumer sa pipe de terre sur le pont de son navire ou sur le banc de sa buyse; et cependant l'acte que chacun d'eux avait à accomplir en ce moment à l'Hôtel-de-Ville était un des plus solennels dans cette vie de pêcheur et de marin qui était alors, plus encore qu'aujourd'hui, la vie de la population hollandaise presque tout entière.

On a deviné sans doute que cette nombreuse flotte assemblée dans le port et dont les voiles semblaient prêtes à se déployer au premier signal comme les ailes d'un cormoran qui fond sur sa proie, était destinée à cette fameuse pêche au hareng, la principale richesse de ce pays maritime. C'était en effet au mois de juin que tous les navires pêcheurs de la Hollande se réunissaient dans le Zuiderzée pour

aller aux îles Orcades et Suhtland attendre la grande colonne de harengs qui, sortie des mers glaciales du pôle nord, arrive à peu près à cette époque dans les parages de ces îles. Or, par une ordonnance peut-être aussi ancienne que Guillaume Benckels, l'inventeur de cette pêche en Hollande, tous ceux qui partaient devaient jurer solennellement en présence du bourgmestre et des échevins d'une ville hollandaise de ne pas jeter de filet à la mer avant le 25 juin, à une heure après minuit. La raison de cette ordonnance était sans doute que le hareng pris avant cette époque était de mauvaise qualité et ne se conservait pas; or, la supériorité des harengs préparés par le procédé hollandais était telle que, en dehors des profits que la nation retirait de cette marchandise, elle se faisait un point d'honneur de conserver à ses harengs cette réputation d'excellence qui les faisait rechercher dans tous les marchés de l'Europe. Quoi qu'il en soit des véritables causes de cette ordonnance, il n'est pas moins vrai qu'aucun pêcheur, depuis le capitaine de vaisseau jusqu'au simple mousse, n'était exempt du serment exigé.

Après l'avoir reçu, le bourgmestre et les échevins donnaient à chaque chef d'équipage un certificat attestant que l'ordonnance avait été remplie, et cette formalité se répétait encore au retour des pêcheurs, qui alors juraient qu'ils avaient parfaitement satisfait à leur premier serment.

C'était donc pour accomplir cette disposition bizarre de la loi maritime que cette foule de marins se rendait à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, et la flotte devait le soir même mettre à la voile pour sa destination.

Cependant, outre les curieux qui se tenaient immobiles et muets aux alentours de la maison commune, de nombreux spectateurs se montraient aux fenêtres qui donnaient sur la place. C'étaient de bonnes figures de marchands, tout bouffis de bien-être et d'embonpoint, calculant déjà, dans le calme de leurs réflexions, les bénéfices probables de cette expédition, à laquelle la plupart étaient pécuniairement intéressés. Quelques femmes, malgré la pruderie de mœurs qui permettait si rarement à cette époque aux dames hollandaises de se montrer en public, avançaient

curieusement aux fenêtres leurs visages frais et sans expression, aussi raides et aussi empesées que les collerettes goudronnées qui entouraient leurs cous. Tout dans cette scène, spectateurs, acteurs et comparses, avait un caractère de régularité, d'ordre, de ponctualité, dont une manœuvre militaire pourrait seule nous donner une idée.

Au milieu de cette foule qui encombrait la place, il y avait pourtant un homme dont la pétulance faisait un singulier contraste avec l'impassibilité de ceux qui l'entouraient. Ce personnage, qui semblait avoir une trentaine d'années, était grand, sec et vêtu à la mode de France, avec une profusion de rubans et de dentelles. Le chapeau sous le bras pour ne pas déranger ses cheveux bien poudrés, il marchait sur ses pointes, le nez au vent, ricanant avec insolence quand il avait embarrassé sa longue rapière dans les jambes de quelque paisible meinher qui se trouvait sur son passage. Sa figure prenait alors une expression de dédain et de moquerie, et, sans se détourner pour s'excuser auprès du pacifique badaud qui le regardait avec étonne-

ment, il continuait sa promenade à travers les groupes, tout occupé du soin de faire l'aimable aux yeux de quelques personnes qui l'examinaient sans doute du haut d'une fenêtre voisine. Enfin, c'était évidemment un amoureux qui paradait sous les yeux de sa maîtresse, et plus certainement encore, on devinait à son impétuosité et à sa légèreté dédaigneuse, non moins qu'à son costume, que cet amoureux était né sous le beau ciel de France.

Il y avait déjà quelques instants que durait ce manège, et le promeneur qui jetait tant de désordre parmi les bourgeois assemblés devant l'Hôtel-de-Ville ne semblait pas être à bout de ses crâneries et de son manège, lorsque, en écartant la foule, il heurta assez brusquement un inconnu qui se trouvait sur son passage. Il allait continuer sa route, sans regarder qui il avait ainsi offensé, lorsqu'un juron énergique prononcé en français et suivi d'un *Prenez donc garde, malotru*, lui fit vivement tourner la tête. Il s'arrêta carrément, le jarret tendu, la main sur la garde de son épée, la tête penchée en arrière avec toute la fierté

d'un raffiné d'honneur, et il allait sans doute jeter un défi impertinent à celui qui osait se plaindre de son impolitesse, quand un regard attaché sur le nouveau venu sembla changer tout à coup sa détermination. Il laissa aller la garde de son épée, poussa un cri de joie, et s'avança vers l'offensé, en lui disant à voix haute, sans s'embarrasser d'être entendu des assistants :

— Eh! d'honnenr! je ne me trompe pas! c'est le marquis de Cavignon, un ami de Versailles.

L'autre personnage, qui, au geste du premier, avait aussi porté la main à sa rapière, sembla alors le reconnaître et lui tendit la main en poussant un grand éclat de rire :

— Pardieu, s'écria-t-il d'un ton joyeux, c'est ce fou de chevalier de Rolly! J'aurais dû le reconnaître à sa turbulence de gentilhomme gascon. Et par hasard, mon cher chevalier, te trouvé-je dans cet antipode du monde civilisé?

Celui qu'il venait d'appeler le chevalier de Rolly posa un doigt sur sa bouche et de l'autre main désigna un endroit de la place vers lequel

il avait dirigé jusque là des œillades et des salutations.

— Silence, lui dit-il avec un certain air de fatuité. Je te conterai tout cela, mon cher marquis ; mais nous ne sommes pas bien ici pour causer ; suis-moi au cabaret que tu vois là à l'angle de la place. Par tous les diables ! nous avons beaucoup de choses à nous dire, et je suis enchanté de te voir.

Et sans attendre sa réponse, le chevalier marcha le premier vers le cabaret désigné, écartant la foule avec son impudence accoutumée, et ouvrant passage à l'ami qu'il venait de retrouver, avec le sans-gène des valets de pied qui précédaient un grand seigneur à l'égard des manants du moyen-âge.

Celui que le chevalier venait de rencontrer si inopinément était un jeune homme mis avec la dernière élégance, et dont tout l'extérieur annonçait un de ces jeunes fats qui florissaient à cette époque dans les salons de Paris sous le nom de roués. Cependant, le marquis de Rolly n'avait pas cet air de forfanterie qui caractérisait son ami ; il affectait au contraire une politesse presque fade, une

urbanité courtisanesque qui se rapprochait davantage du caractère poli de l'époque. Il ne pouvait néanmoins s'empêcher de rire des manières effrontées de son compagnon, qui continuait à lui faire faire place à grand renfort de coudes et d'épaules, et tout en le suivant il répétait d'un ton de bonne humeur :

—Ce diable de Rolly !.. toujours le même. Aussi hardi à Amsterdam en habit de ville qu'au temps où il portait l'habit de mousquetaire à Versailles...

Un quart d'heure après, les deux amis étaient assis dans une salle basse du cabaret, d'où l'on pouvait voir ce qui se passait sur la place; et les coudes appuyés sur la table, ils fêtaient une bouteille de Porto déjà largement entamée.

— Ah ça ! maintenant que j'ai satisfait ta passion pour les nouvelles de France, dit enfin le marquis en déposant son verre, m'expliqueras-tu, mon cher chevalier, ce que tu es venu faire, toi si joyeux, si ami des plaisirs de Paris, au milieu de ces lourds et tristes Hollandais, dans cette atmosphère de goudron, de tabac et de poisson fumé? Au

moment où nous nous y attendions le moins, tu as disparu, sans qu'on sût ce que tu étais devenu, et depuis...

— Et pardieu, marquis, je puis te faire la même question. Il est bien plus difficile d'exprimer ta présence ici que la mienne.

— Oh! c'est une chose toute simple. Tu sais que j'ai toujours eu une passion pour la poésie...

— Oui, oui, interrompit le chevalier avec un sourire moqueur; je me souviens qu'à l'hôtel des Mousquetaires tu avais la manie de nous endormir quotidiennement avec des satires que tu faisais contre tout le monde. Tes vers étaient détestables; passons.

Le marquis fit une légère grimace, avala un verre de Porto comme pour noyer dans le vin l'amour-propre du poète offensé, et reprit :

— Eh bien! mon cher, comme vous m'en aviez tous prévenu, cette manie m'a porté malheur; outre un bon nombre de coups d'épée qu'elle m'a déjà valu, je lui dois ma présence dans ce pays des harengs et des bonnets fourrés. A la suite d'une charmante épi-

gramme que j'avais faite contre la duchesse, j'ai reçu une lettre du lieutenant de police qui m'a engagé à vider Paris dans les vingt-quatre heures. Je suis parti furieux ; mais j'ai laissé à un libelliste en vogue une satire où je n'épargne personne. Rois, ministres, courtisans, tout le monde a eu sa part dans ma mauvaise humeur, et, pour te prouver combien ma muse a fait des progrès depuis ces vers que vous trouviez détestables, je vais te montrer...

Le marquis faisait déjà le mouvement inquiétant de porter la main à la poche de sa veste, quand Rolly l'arrêta avec une sorte d'effroi.

— Eh que diable ! mon cher, tu auras toujours le temps de me débiter tes hémistiches quand tu auras achevé ton histoire.

— Mon histoire, dit Cavignon d'un ton d'humeur en saisissant son verre; pardieu ! elle est finie. Après l'invitation du lieutenant de police et l'achèvement de ma grande satire, j'ai grimpé dans ma chaise de poste et je suis parti sans trop savoir où j'allais. Le postillon a jugé à propos de sortir par une barrière du

nord plutôt que par une barrière du midi ; je l'ai laissé faire, on m'a conduit du côté de la frontière de Flandre, je me suis dit : « Allons en Flandre. » Puis j'ai marché toujours devant moi, baragouinant plus ou moins mal cette horrible langue hollandaise, qui est toujours la plus anti-poétique de toutes les langues. Et me voilà.

Ces paroles furent accompagnées d'un mouvement d'épaule et d'une chiquenaude colérique donnée à un grain de poussière qui souillait le jabot du marquis poète. Le chevalier vit qu'il avait sérieusement offensé son ami.

— Allons! allons! ne vas-tu pas te fâcher? lui dit-il d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux; que diable, mon cher, quand on se retrouve à je ne sais combien de centaines de lieues des pays habités, on ne doit pas se brouiller pour des bagatelles! J'écouterai tes vers... plus tard; et toi, à ton tour, écoute mon histoire.

— Sera-ce long? demanda le marquis d'un ton sec.

—Moins long que tes alexandrins, sois-en sûr.

— Mais peut-être aussi long que ma rapière,

monsieur le chevalier, dit le marquis en se levant et portant la main à son épée; et c'est ce que nous allons voir.

Le chevalier le regarda d'un air étonné, comme indécis s'il fallait prendre la chose en plaisanterie ou au sérieux. Enfin il poussa un grand éclat de rire, et prenant le marquis par les deux épaules, il le força de se rasseoir en lui disant :

— Mais, tête de fer, crois-tu donc que je sois disposé à me couper la gorge avec toi pour des fadaises? Allons, Cavignon, continua-t-il d'un ton cordial, tu n'es pas raisonnable, et il n'est pas bien à toi de chercher querelle à un ami pour une mauvaise épigramme.

Ces paroles presque affectueuses firent impression sur le poète, qui semblait aussi prompt à se calmer qu'à se mettre en colère.

— Tu as raison, dit-il au chevalier en lui tendant la main ; je suis un fou de m'emporter ainsi. Que tu trouves mes vers bons ou mauvais, qu'importe après tout ! je sais que tu t'entends mieux à juger une bouteille qu'un poè-

me; brisons là. Eh bien, qu'avais-tu à me dire ? Voyons ; d'abord pourquoi as-tu quitté si brusquement la France? Ta fuite a été une énigme pour nous tous.

— Mon cher, mes créanciers m'avaient laissé sans un sou...

— Tes créanciers ! allons donc ; nous savons bien comment tu les recevais à Versailles...

Le chevalier sourit avec fatuité.

— Oui, oui, reprit-il, j'ai fait une belle résistance ; mais, continua-t-il avec un soupir, à force de sergents et de procureurs, ils ont fini par gagner la bataille, et il s'est trouvé qu'un beau jour ma terre a été saisie, mon château vendu, et n'ayant plus que la cape et l'épée....

— Tu n'as jamais eu autre chose, interrompit le marquis, prenant impitoyablement sa revanche des épigrammes ; raie la terre et le château, tu n'as jamais eu ni l'une ni l'autre, pas même sur les bords de la Garonne.

Le chevalier rougit et redressa vivement la tête ; mais Cavignon ajouta avec un sang-froid comique :

— Eh bien, tu te fâches à ton tour? que diable, chevalier, je t'ai passé la rhubarbe, passe-moi le séné.

Tous deux se mirent à rire et le dialogue continua :

—Mon cher, reprit Rolly mystérieusement, j'avais entendu dire qu'ici un homme de qualité et de bonnes manières, tel que moi, pouvait trouver à épouser la fille de quelque marchand riche à millions. Or, par le temps qui court, les dots sont assez rares pour qu'on vienne les chercher un peu loin; c'est pour cela que je suis accouru en Hollande, et mon attente n'a pas été trompée, j'ai mis la main sur la plus riche et la plus délicieuse personne d'Amsterdam...

— Mais il me semble, chevalier, interrompit Cavignon d'un air moqueur, que tu es marié en France, à telles enseignes que ta femme, qui était bien la plus maussade personne de la terre, te poursuivait partout et venait te faire des scènes jusqu'à l'hôtel des Mousquetaires, et je ne vois pas comment...

—Ma femme! dit le chevalier tout étourdi,

ah! tu as entendu parler de ma femme!... Mais tu ne sais pas, ajouta-t-il en cherchant à prendre un air triste, que la pauvre diablesse est morte depuis plus d'un an ?

— Ah! vraiment? dit le marquis d'un air de doute.

— Oui, reprit Rolly avec embarras, morte et enterrée, mon cher! Une jolie créature pourtant! que j'avais épousée dans un moment de distraction, et dont l'humeur revêche m'a fait cruellement expier cette erreur de jeune homme, mais puisqu'elle est morte...

— C'est singulier, j'aurais juré cependant... Enfin, n'en parlons plus, *Requiescat!* Tu me disais donc que tu avais une passion; tu me montreras au moins la tendre bergère qui a su charmer ton cœur.

— Ce n'est, pardieu! pas une bergère, et si tu veux faire quelques pas tu verras, monsieur le poète, qu'il n'y a rien de pastoral dans mon infante.

Ils s'avancèrent tous les deux sur le seuil du cabaret et de là Rolly montra à son compagnon quelques personnes qui paraissaient à une fenêtre à l'angle de la place. D'un côté

était un gros Hollandais, à la face rubiconde, la tête surmontée d'un bonnet fourré et à demi enveloppé dans un nuage de fumée qui sortait de sa pipe; de l'autre une énorme femme qui semblait à demi endormie et dont les sept mentons descendaient jusqu'à sa coerette empesée, était immobile comme une statue de l'Embonpoint. Entre ces deux masses vivantes était encadrée une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, et qu'on eût pu dire belle si son regard eût eu la moindre expression, si sa bouche béante n'eût fait soupçonner en elle moins encore que de la naïveté.

— Voilà ma famille future, dit le chevalier gravement.

Le marquis poussa un grand éclat de rire.

— Quoi! ce gros tonneau qui fume comme s'il était rempli de bière chaude?...

— Ce tonneau est un tonneau d'or, mon cher; c'est meinher Archibald, le plus riche marchand de harengs des Provinces-Unies, un homme qui équipe à lui seul plus de vingt vaisseaux pour la pêche. Cette bonne dame qui est près de lui est son épouse adorée, la

mère la plus commode qu'il y ait au monde, attendu qu'elle dort vingt-trois heures par jour et qu'elle n'a jamais les deux yeux bien ouverts pendant la vingt-quatrième. Il est inutile de te dire que la petite divinité qui est au milieu est celle que j'adore.

— Eh! eh! pas mal! fit le marquis en clignant de l'œil, et du moment qu'il y a des millions pour dot, on pourrait...

Rolly le regarda de travers.

— Cavignon, dit-il, ne va pas faire de sottises et te monter la tête au sujet de ma future; je sais que quand tu te mêles de poursuivre une femme, le diable lui-même ne te retiendrait pas. D'ailleurs je crois que tes affaires sont presque aussi embrouillées que les miennes, et qu'une bonne dot... enfin suffit, je compte sur ton amitié, et je te trouverai ici d'autres distractions que celle de faire la cour à ma conquête. D'ailleurs le père me l'a presque promise, la mère ne me l'a pas refusée, et j'ai quelques raisons de croire que mademoiselle Gudule elle-même est bien disposée à mon endroit; ainsi donc, à bas les œillades, mon cher, tu perds ton temps.

— Eh ! qui te parle de t'enlever ta future? dit Cavignon sans cesser de regarder fixement du côté de la fenêtre.

Le chevalier l'entraîna vers le fond de la salle à la place qu'il occupait précédemment.

— Oh ! je te connais, mon cher ; rien n'est sacré pour toi en fait d'amourette. Mais une fois pour toutes ne songe pas à me supplanter, car il n'y ferait pas bon.

— Ah ça ! mais comment diable es-tu parvenu à t'introduire dans cette maison ? reprit le marquis sans faire attention aux menaces de son fanfaron camarade.

— Tu sais que je suis passablement roué; j'ai toujours quelque ruse à mon service. En arrivant ici, j'appris que master Archibald cherchait un maître de français pour sa fille ; je me présentai en cette qualité et je fus agréé. Depuis deux mois je donne des leçons à la donzelle; elle fait déjà de très-jolis thèmes français, où je lui fais traduire des phrases telles que *Beau chevalier, je t'aime*, ou *Amour pour la vie*, et elle dit cela d'un air... Oh ! c'est une charmante écolière. Le père et la mère assistent aux leçons, mais le père fume

toujours sans regarder et la mère regarde sans voir; ainsi j'ai la partie belle. D'ailleurs le vieil Archibald part ce soir avec la flotte pour la pêche aux harengs dans la mer du Nord, et pendant les deux mois que durera son absence...

— Mais je croyais que le père t'avait donné son consentement.

— Oui, à peu près, répondit le chevalier; mais il a voulu voir les titres de propriété de ma terre et de mon château, et j'ai écrit pour qu'on me les envoie.

— Diable! tes affaires ne vont pas aussi bien que je le pensais, dit Cavignon en riant; je parie que tes misérables fermiers de la Gascogne auront égaré tes titres?

— Encore?

— Allons, ne nous fâchons pas. Mais es-tu sûr que quelque rival?...

— Oh! dit Rolly avec une indifférence affectée, il y a bien quelque chose comme cela. Je vois rôder autour de mademoiselle Gudule un jeune drôle qui n'est pas plus bavard qu'il ne faut, et qui, aux yeux du vieil Archibald, a un immense mérite, celui d'être le plus habile

pêcheur de harengs de toute la marine hollandaise ; mais tu sens bien que je ne m'abaisserai pas à craindre un semblable concurrent. D'ailleurs il part ce soir avec le vieux marchand et il me laisse le champ libre ; j'en profiterai, quoiqu'en vérité il ne faille pas grande adresse pour mâter un tel rustre, même quand il est présent.

En ce moment une large main s'abattit légèrement sur l'épaule du chevalier. Il se retourna vivement et devint horriblement pâle en apercevant celui dont il venait de parler. C'était un jeune Flamand bien découplé, aux formes athlétiques, mais dont la douce physionomie n'exprimait aucune menace. Il était entré sans être aperçu pendant la conversation des deux amis et il les écoutait depuis un moment. Le chevalier se remit en songeant qu'il n'avait pu comprendre ce qu'ils disaient en français, et sans doute cela lui donna l'idée d'être insolent dans cette langue...

—Que diable veux-tu, imbécile! dit-il d'une voix polie qui pouvait donner au Hollandais le change sur la grossièreté des paroles.

Le Hollandais ouvrit de grands yeux, sourit

en montrant des dents blanches comme l'ivoire, et répondit avec un calme merveilleux :

— *Ia, meinheer.*

Les deux amis éclatèrent de rire. Cependant, comme le chevalier remarqua que la figure du Flamand avait pris tout à coup une certaine expression, il jugea prudent de lui demander, et cette fois en bon hollandais, ce qu'il lui voulait.

— Meinher Archibald vous attend, répondit brièvement le pêcheur de harengs.

Et il sortit tranquillement sans ajouter un mot de plus.

— Tu vois que l'éloquence de mon rival n'est pas dangereuse, dit le chevalier en se levant. Voilà, mon cher marquis, le personnage qui me dispute le cœur de l'héritière en question.

— Et si on le gagnait à coups de poing, je crois qu'il aurait la victoire! Quoi qu'il en soit, Rolly, je pense, en ami, que tu t'abuses dans tes espérances et que si tu n'emploies promptement de grands moyens, tu seras joué par la petite fille, par les parents ou par l'amoureux.

— Joué! moi, le chevalier de Rolly, un roué!

— Oui, toi-même. Vois-tu, tous ces gens-là m'ont l'air d'agir plus qu'ils ne parlent, et toi, tu parles plus que tu n'agis. Cette fois il faut faire trève à tes fanfaronnades et profiter de suite des circonstances. Tu dis que le père et l'amoureux partent ce soir; il faut ce soir même enlever ta princesse; quand tu l'auras amenée à quelques centaines de lieues d'ici, ou je connais mal les mœurs de ce pays, ou le meinher sera obligé de te la donner, quelle que soit sa répugnance actuelle.

— Mais...

— Tu es perdu si tu laisses à la demoiselle le temps de la réflexion; il faut l'enlever, te dis-je; je t'aiderai. Écoute, j'ai ici ma chaise de poste, qui m'a plus embarrassé que servi dans un abominable pays où l'on ne voyage que sur l'eau; je la mets à ta disposition. Nous partirons pour La Haye, de là nous gagnerons l'Allemagne. Tu épouses Gudule quelque part; moi je vous fais des épithalames dans lesquels je vante l'amour et l'hyménée, et le gros pansard de père sera bien obligé de

capituler. Si les fonds te manquent, vu le retard de tes intendants, souviens-toi que j'ai quelques centaines de louis à ton service. Est-ce dit?

Le chevalier regarda Cavignon avec une singulière défiance. Puis tout à coup il sembla prendre son parti, il se leva; se jeta dans ses bras avec une effusion de tendresse en s'écriant :

— Excellent ami, tu combles tous mes désirs, aussi désormais je serai ton Oreste et tu seras mon Pylade : je te jure amitié éternelle.

— Eh bien, ce soir, n'est-ce pas? demanda le marquis avec empressement.

— Oui, ce soir. Je me rends chez la donzelle; dans une heure trouve-toi ici. Nous ferons nos arrangements; tu es le modèle de l'amitié.

Ils semblaient aussi joyeux l'un que l'autre de cette convention. Après quelques explications échangées rapidement et accompagnées de force poignées de main, ils se séparèrent. Le chevalier traversa la place pour se rendre à la maison du riche négociant, et le marquis demanda une nouvelle

bouteille de Porto afin d'attendre plus patiemment son retour.

— Ah! monsieur le marquis, grommelait Rolly en parcourant le trajet qui le séparait de la maison de la jeune Hollandaise, vous voulez jouer au plus fin avec moi ; nous verrons bien! je profiterai de vos offres, et du diable si vous en tirez la moindre récompense.

— L'imbécile! pensait de son côté Cavignon le coude appuyé sur la table du cabaret, il s'imagine que ce sera pour lui que j'aurai travaillé. Ah! monsieur le Gascon, vous ne savez pas ce que je vous réserve!

Tous les deux avaient pourtant une commune pensée : des tonnes d'or! des tonnes d'or! La demoiselle était par dessus le marché.

II

Derrière la maison de meinher Archibald était un petit terrain enclos de murs, moitié cour, moitié jardin, et dont la porte s'ouvrait sur une rue peu fréquentée. C'était dans cette rue que stationnait, le soir même du jour où avait eu lieu la rencontre de Rolly et de Cavignon, une chaise de poste tout attelée, le postillon en selle, comme pour partir au pre-

mier ordre. Au moment où dix heures furent annoncées par l'un des nombreux carillons de la ville; deux hommes couverts de manteaux qui les enveloppaient complètement descendirent de cette voiture et s'approchèrent à petit bruit de la porte dont nous avons parlé. Il est inutile de dire que ces deux rôdeurs de nuit étaient le marquis de Cavignon et le chevalier de Rolly. Ils semblaient tout joyeux de l'escapade qu'ils méditaient, et ils étouffaient de temps en temps des éclats de rire, comme s'ils ne doutaient pas qu'ils ne dussent mener à bien quelque plaisante aventure.

— Pardieu, mon cher, disait le marquis à voix basse à son camarade, je suis enchanté de trouver cette petite distraction après un si long et si ennuyeux séjour en Hollande. D'honneur, je me crois encore à Versailles, passant la nuit en *habit de muraille* sous les balcons de telle ou telle duchesse que je ne veux pas nommer! Te souviens-tu de ce temps-là? Dieu! que de maris rossés, d'amants dupés, de jaloux mis aux abois! L'intrigue, vois-tu, c'est mon élément; l'intrigue et la poésie...

— Te tairas-tu, bavard! dit le chevalier in-

troduisant dans la serrure de la petite porte une clef qu'il tira de sa poche; tu oublies donc que ce gros pansard d'Archibald, comme tu l'appelles, et son grand dadais de Léopold Wilkins ne sont pas partis encore! Ils attendent que le vent permette à la flotte de mettre à la voile, et s'ils pouvaient se douter...

— Oui, dit le marquis avec un air moqueur, tu ne te soucierais pas plus de te trouver face à face avec ce vigoureux gaillard qui s'est posé ton rival, que de rencontrer ta femme que tu dis morte et enterrée, ce que je te souhaite. Le fait est, mon pauvre chevalier, que d'une chiquenaude ce garçon-là t'enverrait nager dans le Zuiderzée.

— Je ne crains aucun homme, quel qu'il soit, lorsqu'il porte l'épée, dit le chevalier avec orgueil, et c'est pour cela, ajouta-t-il en baissant la voix, que je ne veux pas me compromettre avec un pareil drôle. Mon rang, ma naissance...

Cavignon fit un signe d'épaules, et ils pénétrèrent dans le jardin. A la lueur des étoiles, ils pouvaient apercevoir les fleurs que le vieil Archibald, horticulteur-né comme la

plupart des Hollandais, cultivait çà et là dans d'étroites plates-bandes. Rolly entraîna son compagnon sous l'ombrage d'un vieux pommier rabougri qui croissait dans le coin le plus obscur du jardin, et il lui fit comprendre que c'était là qu'ils devaient attendre les évènements.

— Ah ça ! est-ce que nous allons ainsi faire long-temps le pied de grue? dit enfin Cavignon, dont quelques minutes avaient épuisé la patience.

— Tant qu'il plaira au vent de ne pas changer, dit Rolly d'une voix étouffée ; le canon de la flotte sera le signal du départ pour nos deux importuns ; jusque là...

— Au diable le vent ! grommela Cavignon ; mais es-tu sûr que la demoiselle viendra aussitôt après leur départ ?

— Elle m'a promis. Jamais tu n'as vu une naïveté aussi merveilleuse. Je lui ai fait croire que je lui nommerais en français toutes les étoiles du firmament si elle voulait se trouver ici ce soir, à cette heure-ci, sans prévenir personne, et elle est profondément convaincue que c'est une leçon de français qu'elle viendra

prendre. Quant à la clef de cette porte, je suis parvenu à m'en emparer depuis plusieurs jours.

— Vraiment! Mais tu n'es donc pas d'accord avec la petite, puisque tu n'as pas osé lui dire franchement...

— Il faut des ménagements, mon cher; Gudule est prude, et je devais bien me garder de l'effaroucher par des mots. Tu sens bien qu'elle ne peut croire au frivole prétexte que j'ai inventé pour la faire venir ici : mais elle a eu l'air de prendre ma proposition pour argent comptant. D'ailleurs, cette femme-là m'adore; quoiqu'elle n'ait pas la vivacité de nos Françaises, elle en tient pour moi, je te le jure, et tu sais que je m'y connais.

— Patience! murmura le marquis en ricanant.

Les deux ravisseurs étaient depuis quelques moments immobiles et silencieux dans leur cachette, préoccupés chacun de ses projets, lorsqu'ils remarquèrent qu'une fenêtre du rez-de-chaussée était éclairée; en même temps un bruit vague, comme celui que produisent plusieurs personnes en causant arri-

vait jusqu'à eux par intervalles. Cavignon désigna du doigt cette fenêtre, et murmura à l'oreille du chevalier :

— Ils sont là, approchons-nous doucement; nous saurons peut-être à quoi nous en tenir.

— Mais...

— Allons donc! est-ce que tu as peur encore de ce grand diable qui a des poings si vigoureux?

Ce mot suffit pour décider le fanfaron chevalier; il suivit Cavignon qui déjà se glissait vers la fenêtre, et ils arrivèrent bientôt presque en rampant jusqu'à un endroit d'où ils pouvaient, sans être vus, voir et entendre tout ce qui se passait dans la salle basse.

Cette salle offrait l'exemple de la simplicité et de la propreté si connues des maisons hollandaises. Les murailles étaient dépourvues de toute espèce de tapisserie, mais elles étaient d'une blancheur de neige. Les meubles en chêne, polis par le frottement journalier des ménagères, brillaient au reflet d'une lampe de cuivre qui éclairait l'appartement. Deux ou

trois petits tableaux, d'après des maîtres flamands, et de grands vases de forme antique, destinés à contenir du tabac, étaient tout l'ornement de cet intérieur paisible, dont les regards indiscrets de nos étourdis venaient profaner l'inviolabilité.

Au fond de la salle, dans un grand fauteuil à oreillettes, sommeillait, suivant son habitude, la bonne dame Brigitte Archibald, la maîtresse de céans. Perdue dans l'ampleur et le nombre de ses vêtements, elle semblait plus monstrueuse encore qu'à l'ordinaire, et on n'eût pu croire que cette masse immobile et ramassée de hardes, de coiffes et de colerettes, était une créature vivante, si quelques soupirs, entremêlés de *Jesus mein Got,* dans l'intervalle de deux sommes, n'eût révélé son existence. A côté d'elle mademoiselle Gudule, toujours raide et froide, était assise sur un tabouret plus bas et faisait tranquillement de la dentelle, son ouvrage ordinaire. A quelques pas, le vieil Archibald et son protégé Léopold Wilkins avaient pris place de chaque côté d'une table garnie de pots de bière et de gobelets d'étain, et ils fumaient gravement, sans se rien

dire, leur pipe nationale, cette pipe de terre si vulgarisée de nos jours parmi nous. Le plus profond silence venait de s'établir depuis quelques instants dans cette société; on n'entendait plus que le cliquetis des fuseaux de Gudule, qui continuait machinalement son travail, les soupirs de la mère endormie et les *peuh! peuh!* cadencés des fumeurs.

Les deux curieux de la fenêtre se regardèrent avec étonnement. Le calme de cette famille au moment où son chef allait partir pour affronter les hasards d'un long voyage dans des mers orageuses, le flegme de cet amoureux qui allait laisser celle qu'il aimait exposée aux entreprises de deux hardis libertins, la tranquille indifférence de cette jeune fille qui avait consenti à un enlèvement pour cette nuit même, le sommeil de cette mère qui était menacée de perdre en quelques heures tout ce qui lui était cher, enfin ce renversement de tous les sentiments de la nature, ne pouvaient que frapper vivement deux jeunes gens habitués à l'impétuosité et aux bruyantes démonstrations qui sont dans notre caractère national.

— Tous ces gens-là n'ont que de la bière

dans les veines et de la fumée de tabac dans la tête ! grommela Cavignon bien bas.

Son camarade le poussa brusquement pour le faire taire. Le gros négociant venait en effet de prononcer quelques mots, et entre deux bouffées, il dit lentement à son jeune commis :

— La pêche sera bonne cette année, il y a beaucoup de *surfs* (1) sur les côtes.

— Ia, répondit Léopold.

Il y eut là un silence d'un quart d'heure, comme si les deux interlocuteurs eussent pris tout ce temps pour réfléchir sur ce qu'ils venaient de dire. Puis le père Archibald déposa sa pipe sur la table, remplit les gobelets, regarda encore un instant son compagnon et reprit avec le même sang-froid en mettant un intervalle de quelques secondes entre chaque mot.

—J'espère, Wilkins, que cette année vous me ferez honneur; et que vous serez assez adroit pour prendre le premier hareng. L'année der-

(1) On appelle *surfs* de petits vers qui, dit-on, attirent les colonnes de harengs dans nos mers, vers le mois de juin.

nière, c'est Guillaume Duldof, un pêcheur du vieux Benkland, mon ennemi, qui a eu le prix ; il faut que ce soit vous cette année.

Wilkins fit un signe affirmatif sans répondre autrement ; au bout d'un moment Archibald reprit :

— Vous êtes habile, arrangez-vous pour qu'il soit dit que c'est un pêcheur de meinher Archibald, qui a eu l'honneur insigne de prendre le premier hareng de l'année. La main de Gudule sera votre récompense.

Le bonhomme s'arrêta ; et, quelle que fût l'apparente insensibilité de Gudule, on eût pu la voir devenir rouge comme une cerise en écoutant les paroles de son père. Quant à Wilkins, il ne laissa voir aucune marque d'étonnement ou de joie ; seulement il dit d'un ton détaché, comme s'il faisait une observation sans importance :

— Mais... le Français ? ce chevalier si riche ?...

— Les Français, répondit le négociant d'un ton sentencieux, sont comme les outres gonflées de vent ; ce noble nous a trompés. J'ai écrit à un de mes correspondants de Bordeaux

pour avoir des renseignements sur lui, et on m'a répondu qu'il n'avait plus un sou de bien au soleil; que c'était un libertin, un dissipateur...

En cet endroit de la conversation, Cavignon regarda le pauvre Rolly; il était tout bouffi de colère et il murmurait en serrant le poing :

— Manant! malotru ! il me paiera cela tout à l'heure.

— Eh! eh ! fit le marquis en ricanant à son oreille, le marchand de harengs est, ma foi, homme de précaution.

— Tais-toi donc, dit le chevalier en essuyant la sueur qui coulait de son front.

Pendant cet *à parte*, la conversation avait continué entre les deux Hollandais, et au moment où le marquis et le chevalier prêtaient de nouveau l'oreille, Archibald disait au jeune homme :

— Aujourd'hui même j'ai défendu à ce soi-disant chevalier de remettre ici le pied pendant mon absence, et j'espère que désormais ma fille ne lui parlera plus. Elle a pris aujourd'hui sa dernière leçon.

— Oui, mon père, répondit Gudule avec une sorte d'insouciance.

Et pourtant on eût pu remarquer le regard d'intelligence qu'elle jeta en ce moment sur Léopold Wilkins.

— C'est ce que nous verrons! murmura le chevalier avec colère.

— Tu ne m'avais pas dit qu'on t'avait fait appeler aujourd'hui pour te donner ton congé, fit le marquis avec son éternel sourire de moquerie.

— Rira bien qui rira le dernier!

En ce moment un coup de canon se fit entendre dans le port. Il annonçait que le vent venait de changer, et que la flotte allait mettre à la voile.

— Il faut partir, dit le vieil Archibald sans se déranger.

— Partons! dit Léopold Wilkins de même.

Ils secouèrent tranquillement les cendres de leurs pipes, et se décidèrent enfin à se lever. Le négociant prit son chapeau à larges bords, Wilkins son bonnet fourré; et ils se préparèrent à regagner la flotte. Gudule con-

tinuait sa dentelle et la vieille Brigitte dormait toujours.

— Adieu Gudule, dit Archibald en déposant un baiser froid sur le front de sa fille, qui alors seulement interrompit son travail.

— Dieu vous conserve, mon père.

— En ce moment, la bonne vieille, éveillée par le mouvement et le bruit qui se faisaient dans la chambre, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air effaré.

— *Jesus mein got!* que se passe-t-il donc? demanda-t-elle sans bouger de son fauteuil.

— Ce n'est rien, dit tranquillement le père, c'est nous qui partons; adieu, Brigitte, veille sur ta fille.

— Je ne la quitterai pas un seul instant, répondit la mère en bâillant et en étendant les bras comme si elle eût été sur le point de se rendormir.

— Elle sera joliment gardée, murmura l'un des curieux de la fenêtre.

Cependant Léopold Wilkins s'était approché de la jeune fille, et, sans plus s'émouvoir qu'à l'ordinaire, il lui dit simplement :

— Dieu conduira mes filets et je prendra le premier hareng, comme le désire votre père.

— C'est bien! répondit-elle en baissant les yeux.

Malgré cette modestie apparente, les deux étourdis crurent remarquer que la demoiselle désignait à Léopold Wilkins, par un geste presque imperceptible, la fenêtre qu'ils avaient choisie pour observatoire. Un moment ils se crurent découverts et ils se rejetèrent vivement en arrière; mais comme rien n'indiquait que leurs craintes fussent fondées, Rolly se hasarda à regarder de nouveau dans la salle. Les Hollandais faisaient paisiblement leurs derniers adieux, et un moment après ils sortaient de la maison par la grande porte qui donnait sur la place.

— Ville gagnée! dit le chevalier à demi-voix en les voyant s'éloigner; allons, allons, qu'ils aillent pêcher le hareng et bon voyage! l'ennemi nous abandonne le champ de bataille.

— Ouf! reprit Cavignon de même, voilà une petite bourgeoise qui peut se vanter de

nous avoir fait droguer comme des Colins. Ah! si ça n'avait pas des tonnes d'or pour dot! et, ajouta-t-il avec une intention doucereuse en se tournant vers Rolly, s'il ne s'agissait pas du bonheur d'un ami!

— Allons, tu feras une ode là-dessus, répliqua le chevalier avec impatience; mais en attendant, mon cher marquis, aie la bonté d'aller voir si la voiture est prête. La petite va venir et elle serait peut-être effarouchée de te voir ici. Nous te rejoignons dans l'instant.

— Mais...

— Eh bien! as-tu peur que nous partions sans toi, puisque tu dois nous attendre dans la voiture?

— C'est vrai, dit le marquis en s'éloignant comme à regret. Hâtez-vous.

— Il se défie de moi, pensa-t-il en longeant la rue déserte et obscure où l'attendaient les chevaux et le postillon; il s'agit de jouer serré... des tonnes d'or sont à l'enjeu.

— Le marquis a de mauvais desseins, pensait Rolly de son côté; mais, par tous les diables! je défendrai et la femme et la dot!

Puis il se rapprocha de la fenêtre qui était

restée entr'ouverte, et il regarda de nouveau dans la salle. La vieille mère s'était déjà rendormie, attendant qu'on lui annonçât l'heure de se mettre au lit et Gudule continuait à agiter en cadence ses petits fuseaux à dentelle. Cependant il était visible que cette fois elle ne donnait pas toute son attention à son ouvrage ; de temps en temps elle jetait un regard distrait autour d'elle, surtout du côté de la fenêtre. Rolly remarqua cette préoccupation, et, persuadé qu'elle était de bon augure pour ses projets, il crut qu'il lui suffisait de se montrer pour décider la jeune fille à la démarche qu'elle avait promis de faire. Il avança donc la tête dans l'appartement; mais Gudule ne parut pas l'avoir aperçu, et elle continua à faire mouvoir ses fuseaux de toute l'agilité de ses doigts blancs et effilés. Après quelques minutes de silence, le chevalier se décida à appeler à voix basse :

— Gudule ! mademoiselle Gudule !

Elle releva lentement la tête et le regarda sans aucune expression d'étonnement ni d'effroi. Seulement un singulier sourire qui tenait à la fois de la niaiserie et de la malice vint

contracter légèrement ses lèvres. Elle resta un moment immobile sans répondre, et elle continua son ouvrage. Le chevalier attendit encore.

— Gudule! charmante Gudule! reprit-il enfin du ton le plus mielleux qu'il pût trouver, n'aurez-vous pas pitié de mon impatience? avez-vous oublié...

La jeune fille se leva et posa un doigt sur sa bouche, tandis que de l'autre elle désignait sa mère endormie. Puis elle se rapprocha de la fenêtre et dit au chevalier avec le flegme imperturbable de ses compatriotes :

— Le ciel est couvert aujourd'hui, monsieur le chevalier, je prendrai une autre fois ma leçon de français.

Puis elle referma brusquement la fenêtre sur le nez de Rolly qui, en la voyant s'avancer vers lui, s'attendait à toute autre chose. Il fut d'abord tout interdit, mais au bout d'un instant il reprit courage, et frappant doucement au volet, il chercha à attirer l'attention de la jeune fille qui avait déjà repris sa dentelle.

— Gudule, ma chère Gudule, disait-il,

c'est moi, Rolly, votre chevalier : ne me reconnaissez-vous pas! Je vous attends, venez, je vous en supplie.

Gudule semblait aussi sourde que Brigitte elle-même.

— Gudule, répéta le chevalier avec impatience en frappant plus fort, vous vous êtes donc jouée de moi? Que vous ai-je fait? Prenez garde!...

— Prenez garde vous-même! dit en français une voix forte derrière lui.

En même temps le pauvre chevalier sentit qu'on lui jetait un manteau sur la tête, et un mouchoir fut vigoureusement serré sur sa bouche avant qu'il eût pu pousser un cri. Il voulut se débattre; mais ses agresseurs l'enlevèrent dans leurs bras et le transportèrent, toujours bâillonné et enveloppé du manteau, hors du petit jardin. Là, sans lui ôter son bandeau, on lui rendit l'usage de ses jambes, et la voix formidable qu'il avait déjà entendue murmura à son oreille : « Marchez, ou vous êtes mort! »

Rolly ne manquait pas absolument de courage envers les ennemis qu'il voyait en face;

mais à l'égard des êtres inconnus qui l'avaient si brutalement saisi, il jugea inutile d'en faire parade et il obéit. Il avança donc soutenu des deux côtés par les ravisseurs qui le faisaient marcher rapidement, sans qu'il sût où il allait.

Bientôt il sentit à la fraîcheur de l'air qu'il approchait du Zuiderzée. En effet, un instant après, on l'enleva de nouveau, on le déposa dans une barque sans lui ôter ses liens, et il sentit au mouvement du bateau qu'il s'éloignait du rivage.

Qui était l'auteur de cette mésaventure? Etait-ce Archibald ou Léopold Wilkins, Gudule ou le marquis? Toutes ces hypothèses étaient aussi probables les unes que les autres, et le pauvre Rolly ne savait à laquelle s'arrêter. Il attendit, sur un paquet de cordes sur lequel on l'avait jeté, que l'on voulût bien lui expliquer son sort.

Cependant Cavignon était retourné à la voiture, comme nous l'avons dit, et il se promenait de long en large dans la rue déserte en sifflottant un air d'opéra. Bientôt, ne voyant pas revenir son compagnon, il commença à jurer et à maugréer entre ses dents contre

Rolly, se promettant bien de lui faire payer cher tous ces retards. Enfin pourtant, après l'avoir attendu une demi-heure sans le voir revenir, il perdit tout à fait patience et courut vers la petite porte ; elle était fermée.

— Que diable signifie tout ceci ? dit-il avec étonnement ; ce coquin de chevalier m'aurait-il ainsi brûlé la politesse avec sa donzelle ? ce serait un peu fort.

Il frappa plusieurs coups à la porte ; mais personne ne répondit, alors il comprit que le coup était manqué, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de regagner son hôtel, sauf à demander raison le lendemain au chevalier de son inexplicable conduite.

— Au diable soit le Gascon ! disait-il en serrant les poings avec colère, nous verrons s'il se sera joué de moi impunément ! Le drôle aura compris que si je mettais tant de zèle à enlever cette péronelle, c'est que les tonnes d'or avaient autant d'attraits pour moi que pour lui, et qu'à la première occasion... Patience ! si je retrouve le maraud, nous verrons beau jeu.

Tout en grommelant, Cavignon monta dans

la voiture et se fit reconduire à son hôtel. Là, il renvoya ses chevaux et se coucha en proférant toujours des menaces et des imprécations contre le pauvre Rolly.

Le lendemain, dès le point du jour, il rôdait autour de la maison du vieil Archibald, cherchant à recueillir quelques renseignements sur l'aventure de la nuit précédente. Quel fut son étonnement quand, en regardant la fenêtre qui donnait sur la place, il aperçut Gudule et sa mère travaillant tranquillement à leur place accoutumée !

— Il n'est donc pas parti avec elle? dit le marquis en se grattant l'oreille. Mais alors qu'est-il devenu?

Il réfléchit un moment.

—Oui, c'est cela, pensa-t-il; ce vantard de Rolly aura senti qu'il s'était trop avancé vis à vis de moi en soutenant que la jeune fille consentirait à le suivre : voyant qu'elle s'y refusait obstinément, il aura craint de s'exposer à mes plaisanteries en se présentant à moi sans avoir réussi. Sans doute il reviendra ce soir tout déconfit et l'oreille basse, et, par ma foi, je ne lui épargnerai pas les quolibets.

Il attendit toute la journée; vers le soir, ses inquiétudes recommencèrent. Quoique l'amitié qui existait entre lui et le chevalier ne fût pas bien profonde, il ne pouvait néanmoins s'empêcher de s'intéresser au sort d'un camarade qui avait disparu d'une manière si extraordinaire. Il courut à l'hôtel où avait demeuré Rolly; on ne l'avait pas vu depuis la veille au soir, et on croyait qu'il avait quitté la Hollande. De plus en plus intrigué, il se rendit chez meinher Archibald; ce fut Brigitte qui le reçut et qui lui affirma d'un ton indolent que le chevalier avait reçu son congé la veille et qu'il ne devait plus revenir. Cavignon eût bien désiré interroger Gudule elle-même, mais il sentit qu'il ne devait pas brusquer les choses, eu égard à certains projets qu'il avait conçus, et en sortant de chez la dame Brigitte qui l'avait congédié en bâillant, il se rendit chez le bourgmestre chargé de la police d'Amsterdam.

Le magistrat municipal était un gros maître charpentier, qui eût pu faire le pendant d'Archibald lui-même, pour le poids et la rotondité. Quand le marquis entra, il était occupé à fêter

dans sa salle à manger un énorme plat de bœuf rôti qu'il arrosait largement de bière, et il écouta sans se déranger la déclaration de Cavignon. Celui-ci prit soin néanmoins de mettre à couvert l'honneur de mademoiselle Gudule; il se contenta de spécifier la rue où avait dû avoir lieu l'évènement.

Quand il eut fini, l'autorité secoua la tête d'un air mystérieux, et, sans cesser de manger, elle demanda tranquillement au marquis:

— Votre ami était-il jeune?

— Trente ans environ.

— Était-il fort et de belle apparence?

— Mais... oui.

— C'est bon.

Et l'autorité avala un grand verre de bière.

— Vous savez donc où il est? demanda Cavignon avec empressement.

— Moi! pas du tout, répondit le gros charpentier avec son sang-froid imperturbable. A moins toutefois qu'il n'ait été *pressé*... Justement hier dans la nuit les raccoleurs, m'a-t-on dit, ont enlevé quelques jeunes gens!...

Cavignon n'ignorait pas ce que c'était alors que la *presse* en Hollande; quelquefois pendant

la nuit on s'emparait sans façon des premiers jeunes gens venus pour en faire des soldats ou des marins de Provinces-Unies. Aussi fut-ce avec une sorte de désespoir qu'il demanda au bourgmestre :

— Et s'il est tombé dans les mains des racolleurs, quel moyen aurai-je donc de sauver mon pauvre camarade?

— Aucun, répondit le vorace bourgmestre en continuant son souper ; on l'a probablement fait partir cette nuit même pour quelque province éloignée, vous ne le reverrez de longtemps.

Le marquis se retira tout attristé de cette découverte, qui pouvait seule expliquer la disparition du chevalier. Cependant peu à peu ses idées prirent une tournure moins sentimentale, et, convaincu qu'après tout, ce qui pouvait arriver de mieux à un pauvre diable de gentilhomme ruiné comme le chevalier était de prendre du service n'importe pour quel souverain ou pour quel pays, il finit par rire de la mine piteuse que devrait faire Rolly les premiers jours en portant le mousquet ou en

serrant une voile au service de la république hollandaise.

— Ma foi, dit-il enfin, j'avoue que le sort de ce pauvre garçon est digne de pitié ; mais qu'y puis-je faire? à quoi bon me chagriner pour des maux sans remèdes? Je ferai une élégie sur cette aventure et tout sera dit. En attendant, profitons de l'avantage qu'il m'a laissé un peu forcément et songeons aux tonnes d'or du marchand de harengs.

Cavignon soupa avec appétit et s'endormit en répétant toujours :— Ce pauvre Rolly !

Le lendemain il fit une grande toilette et se rendit chez les dames Archibald. Quand il sortit de chez elles, il semblait tout gonflé de joie et d'orgueil. C'est qu'en effet il venait de recueillir la succession du chevalier ; il avait été accepté par mademoiselle Gudule et sa mère comme maître de langue et de *poésie* françaises.

III.

Nous avons laissé le chevalier de Rolly dans une position assez fâcheuse, c'est-à-dire, bâillonné, emmailloté dans un manteau grossier, et couché sur le pont d'une barque qui partait pour une destination inconnue. La nuit était sombre et froide, et c'était inutilement que le patient s'agitait sur son lit de cordages pour

chercher à voir autour de lui. De temps en temps, quelques matelots passaient en silence à ses côtés, sans plus faire attention à lui que s'il eût été un des ballots avec lesquels on l'avait confondu. Une lanterne brillait bien à la proue de la barque, mais la lumière qu'elle répandait était si faible, qu'elle ne pouvait servir au chevalier à reconnaître ses ravisseurs. Il lui fallut donc se résigner à attendre, au milieu des réflexions les plus tristes, la suite de cette étrange aventure.

Il était là depuis plusieurs heures, et le vent frais du matin commençait à engourdir ses membres, quand un homme qui portait le costume de matelot s'approcha de lui et lui dit en bon français d'un ton un peu moqueur :

— Eh bien! mon gentilhomme, êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions de ravisseur de filles? Que dites-vous de ce vent-là? N'est-ce pas qu'il a un peu rafraîchi votre tête folle?

Rolly reconnut la voix qui lui avait adressé des menaces au moment de son bizarre enlèvement. Il fit un signe suppliant pour obtenir qu'on le débarrassât de ses liens et de son

bâillon, qui le gênaient horriblement. Le matelot inconnu parut hésiter :

— Je ne sais si je dois déjà vous rendre votre langue et vos pieds, dont vous faites si bon usage ! dit-il en regardant un autre personnage qui restait immobile et silencieux à quelques pas au milieu de l'obscurité ; cependant, ajouta-t-il, si vous voulez me donner votre parole de gentilhomme que vous ne ferez usage ni de l'une ni des autres pour chercher à nous échapper, ce qui est difficile du reste, je vais essayer de vous mettre un peu plus à l'aise.

Le chevalier exprima par signe qu'il consentait à tout ce que l'on voulait, et le marin le délia aussitôt.

La première chose que fit le chevalier aussitôt qu'il fut délivré de ses liens, fut d'aspirer une grande bouffée d'air ; puis s'asseyant sur son séant, il jeta autour de lui un regard rapide. La barque sur laquelle il se trouvait paraissait fort grande, mais l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits d'aucun de ceux qui composaient l'équipage. Du reste on voguait sur une plaine d'eau dont les yeux ne

pouvaient apercevoir les limites et dont les grosses lames attestaient l'étendue. A droite et à gauche brillaient de nombreuses lumières plus ou moins rapprochées et qui montaient ou descendaient comme des feux follets au milieu du brouillard de la nuit.

— Mais où suis-je donc? demanda le prisonnier avec autant d'étonnement que d'effroi; où allons-nous ainsi?

— Vous êtes sur la buyse *la Mouette,* dit le matelot d'un ton moqueur, et vous allez à la pêche du hareng, mon gentilhomme; en ce moment nous entrons en pleine mer.

— Par cinq cent mille millions de panerées de diable!...

Le marin goguenard posa sa main sur la bouche du malheureux exaspéré :

— Et votre parole! lui dit-il. Allons, monsieur le chevalier, songez que votre bâillon est là.

— Vous me connaissez donc, vous qui me parlez? dit Rolly, un peu radouci par la curiosité que cet homme excita tout à coup en lui. Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?

— Vous m'avez déjà vu quelque part, reprit

l'inconnu; cherchez bien dans vos souvenirs; me reconnaissez-vous?

— Non.

— Il est vrai que je n'ai pas dû exciter bien vivement votre attention. Cependant, vous souvenez-vous qu'il y a quelque cinq ou six ans, un jeune capitaine de marine française, du nom de Blaville, allait faire quelquefois la débauche à Versailles avec vous autres les mousquetaires? Vous souvenez-vous que le capitaine Blaville avait pour valet un ancien mousse, mauvais drôle fieffé, garnement incorrigible?...

— Attendez! s'écria le chevalier en paraissant chercher dans sa mémoire un nom qu'il était bien sûr de ne pas y trouver, vu qu'il avait totalement oublié le capitaine Blaville lui-même; vous êtes...

— Samson, Samson Billonaud, que vous aviez surnommé l'Échineur, vu ses nombreuses querelles où il était toujours vainqueur, s'écria le matelot avec une sorte d'orgueil; oh! je ne vous ai pas oublié, moi, monsieur le chevalier! Plus d'une fois je vous ai reconduit tout chancelant à l'hôtel des mousque-

taires, après quelque joyeuse partie chez le capitaine, et plus d'une fois j'ai refusé la porte à certaine dame qui venait vous relancer.

— Ah! ma femme, interrompit le chevalier comme entraîné malgré lui, elle est morte. Mais, ajouta-t-il en revenant promptement à la pensée de sa position présente, cela ne m'explique pas...

— Morte ! reprit Samson du ton d'un homme qui ne se soucie pas de répondre directement à une question pressante; eh bien, Monsieur, c'est comme ce pauvre capitaine Blaville, coupé en quatre par un boulet de canon à la bataille de...

— Et que m'importe Blaville et tout ce fatras! s'écria le malheureux Rolly impatienté; Samson l'échineur ou Samson le diable, me diras-tu enfin ce que l'on me veut, pourquoi on m'a enlevé, pourquoi...

— Eh bien! voyez, dit l'impitoyable matelot, j'aurais cru que vous prendriez plus de part que cela au sort du capitaine votre ami! C'est un bien bon maître que j'ai perdu là! Aussi, depuis sa mort, j'ai eu toutes sortes de

guignons; j'ai roulé dans tous les coins du monde sans pouvoir trouver son pareil, et enfin, de guerre lasse, je suis revenu en Hollande, ma patrie, et j'ai repris la pêche du hareng, mon premier métier. Un triste métier, Monsieur ! comme vous pourrez vous en apercevoir vous-même, ajouta-t-il d'un ton malin, car vous allez faire votre apprentissage.

— Miséricorde! s'écria le chevalier en pâlissant ; moi, pêcheur de hareng! Cet homme devient fou.

— Pas plus fou que vous! s'écria l'ex-valet d'un ton insolent. Chevalier de Rolly, vous n'êtes plus ici à Versailles, entendez-vous? Vous avez été *pressé* comme pêcheur de hareng, et, bon gré mal gré, vous pêcherez le hareng, comme tant d'autres qu'on a enlevés de force pour le service de la marine des Provinces-Unies; ainsi donc, résignez-vous : vous ne reverrez la terre qu'à la fin du voyage que nous commençons cette nuit, et, pendant cet intervalle, il faudra que vos nobles mains s'habituent à couper les ouïes des harengs et à les arranger proprement dans les tonneaux, tout comme vous me verrez faire à moi-même.

Jusqu'ici le chevalier avait cru seulement être victime d'une vengeance particulière, à laquelle il pourrait échapper d'un moment à l'autre; mais dès que les paroles du matelot lui eurent fait comprendre dans quel abîme il était tombé, son courage l'abandonna tout à fait, et il se mit à se lamenter d'une manière si pitoyable que maître Samson lui-même en fut attendri.

— Allons, allons! dit-il avec un ton de cordialité grossière, il ne faut pas tant vous désoler, monsieur le chevalier; deux mois sont bien vite écoulés, et il est impossible que la pêche dure plus de deux mois! J'avoue qu'il est un peu pénible de commencer si tard un tel apprentissage, quand on est noble et quand on a porté le mousquet dans les antichambres de Versailles. Mais que voulez-vous! D'ailleurs nous autres matelots, qui serons vos camarades, nous vous aiderons de notre mieux pour soulager un commençant, et puis vous verrez et apprendrez des choses curieuses dans ce petit voyage. D'abord vous verrez les îles Orcades, de belles îles, Monsieur, avec des ceintures de verdure et de hautes montagnes

couronnées de neige ; vous verrez retirer les filets de l'eau quand ils sont chargés de poissons argentés et brillants ; vous apprendrez les procédés hollandais pour conserver ces délicieux harengs renommés par toute l'Europe, et ces procédés sont très-curieux, Monsieur, et on ne les découvre pas à tout le monde. Puis, quand nous retournerons à Amsterdam...

— Oh ! quand je retournerai à Amsterdam, s'écria le chevalier en serrant le poing dans un transport de rage, j'irai me plaindre aux autorités, je ferai des mémoires, j'intenterai des procès. On a violé ma qualité d'étranger ! Moi, noble et Français, on a eu l'air de me prendre pour un marin...

— Eh bien, répliqua le matelot tranquillement, nous dirons tout simplement que nous nous sommes trompés et que lorsque nous nous sommes aperçus de la méprise, il était déjà trop tard pour vous mettre à terre.

— Oh ! je suis perdu, je suis déshonoré ! s'écria le chevalier sans l'écouter et en jetant autour de lui des regards d'angoisse.

Samson le regarda un moment fixement,

puis, se rapprochant de lui, il lui dit à voix basse d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

— Aussi pourquoi diable vous avisez-vous de conter fleurette aux jeunes filles?

— Que dis-tu?

— Rien, fit le matelot d'un air mystérieux.

— Ainsi donc, je suis aussi le jouet d'une intrigue! dit Rolly avec indignation ; et l'on croit que je me laisserai conduire comme un agneau, sans faire de résistance? Une barque peut encore me déposer à terre ; j'appellerai, je crierai...

Samson l'échineur se mit à rire. C'est qu'en effet le pauvre chevalier avait trop présumé de ses forces. Depuis un moment il était pâle et chancelant ; bientôt il retomba sur les cordages où on l'avait étendu d'abord en proie au plus violent accès de mal de mer et il perdit toute connaissance pour quelque temps.

Quand il reprit ses sens, il était grand jour, et il se trouva couché sur une espèce de petit lit de camp dans la cabine qui s'élevait à

l'arrière de la Buyse. Aux souffrances et à l'évanouissement causés par le mal de mer avait succédé un sommeil de plomb qui tint long-temps ses facultés engourdies. Aussi Rolly, dans le premier moment de son réveil, crut être la dupe d'un rêve en apercevant le lieu étrange où on l'avait transporté. Cependant ses idées lui revinrent peu à peu et il se traina hors de la cabine pour chercher le mot de l'énigme indéchiffrable dont il était l'objet.

Il n'alla pas loin; presque en face de la porte, un homme était assis sur de vieilles voiles; devant lui étaient quelques débris de viande et de poisson sec, deux verres, de la bière et du pain frais. Il semblait attendre quelqu'un avant de commencer ce frugal repas; Rolly reconnut Léopold Wilkins.

A cette vue, le chevalier voulait se précipiter sur celui qu'il croyait l'auteur de tous ses maux; mais il était si faible qu'il pouvait à peine faire un pas sans s'appuyer au bastingage. Léopold Wilkins ne sembla pas remarquer cette terrible colère; sans s'émouvoir, il désigna une place à côté de lui, et dit tranquillement en hollandais :

— Voulez-vous déjeuner, Monsieur? Je vous attends.

Le chevalier serra les dents, il écuma, et sa main alla chercher machinalement la garde de son épée. L'épée ne se trouvait pas à sa place accoutumée, et ce fut alors seulement que Rolly, jetant un coup d'œil sur toute sa personne, s'aperçut qu'on avait changé son costume pendant qu'il était plongé dans l'anéantissement causé par le mal de mer. Il était exactement vêtu de la même manière que les matelots qu'il voyait aller çà et là sur le pont de la barque.

Alors sa fureur ne connut plus de bornes; il s'élança pour frapper son ennemi. Mais Léopold Wilkins avait sans doute prévu ce mouvement, et il n'eut qu'un geste à faire pour renverser l'infortuné Gascon sur les vieilles voiles qui lui servaient de siège à lui-même.

Soit que cette chute eût étourdi le chevalier, soit qu'elle eût donné un cours salutaire à son sang que la colère lui avait fait monter au visage, toujours est-il que quand il se releva plus honteux que meurtri, il était considérablement radouci. Il accepta même la main

que son antagoniste lui présentait sans la moindre rancune pour l'aider à se relever, et quand il fut sur son séant il regarda avec un étonnement stupide celui qui n'avait eu qu'un geste à faire pour le renverser.

Wilkins, le voyant si calme et assis à côté de lui, comme il l'y avait engagé, sembla oublier de quelle manière un peu vive il l'avait placé dans cette posture. Il lui présenta un verre de genièvre et lui dit avec son flegme ordinaire :

— Buvez cela, ça vous remettra.

Ce dernier trait l'emporta sur toute l'indignation du chevalier. Sa fureur tomba tout à coup, et, malgré sa faiblesse et ses craintes, il partit d'un fou rire qui se fit entendre jusqu'à l'autre bout de la buyse.

— Ah ça! maître Wilkins, s'écria-t-il, savez-vous que vous m'avez joué un tour qui ferait honneur au plus grand roué de la cour de France, s'il avait comme vous des matelots et des buyses à son service pour se débarrasser d'un rival?

Le Hollandais répondit par un sourire silencieux, qui consistait à montrer pendant

quelques secondes deux rangées de dents blanches comme des perles.

— Cette justice rendue à votre habileté, reprit le chevalier, qui ne perdait pas de vue dans cette nouvelle transformation de ses idées le but qu'il voulait atteindre, vous m'expliquerez, j'espère, ce que vous comptez faire de moi à présent. Que signifient ces habits, cet extérieur grossier? Je ne pense pas que ce que vient de me dire cet imbécile de Samson...

— Il a dit vrai, fit le pêcheur d'un air d'insouciance. Ces habits sont ceux de votre nouvelle condition.

La colère du chevalier fut bien près de se réveiller à cette froide assurance de son malheur. Cependant il se contint et, par un instinct subit de vengeance, il prit le ton goguenard à son tour, et il dit à Léopold :

— Si je ne me trompe, maître Wilkins, vous avez cru frapper un coup décisif en m'enlevant d'Amsterdam, moi, dont vous aviez la bonté de craindre les entreprises à l'égard de mademoiselle Gudule. Malheureusement, mon cher, vous n'avez réussi qu'à moitié; vous

m'avez puni cruellement, il est vrai, d'avoir été votre rival ; mais j'ai laissé derrière moi quelqu'un qui peut être encore plus dangereux pour vous, et qui me vengera en vous soufflant la jolie demoiselle !

— Ah! fit le pêcheur en levant sur Rolly de grands yeux bleus remplis d'étonnement.

— Oui, mon cher, reprit le chevalier : au moment où j'allais enlever cette petite personne qui m'a joué avec tant d'adresse, j'avais pour auxiliaire un ancien ami, un mousquetaire, un endiablé, et, je le connais mal, ou aussitôt qu'il aura appris ma disparition, il ne se sera pas gêné pour prendre ma place. Aussi, comme il est plus riche, plus noble, plus jeune et plus beau que moi, il est probable...

En parlant ainsi, Rolly étudiait avec une malicieuse curiosité l'expression des traits de son rival ; mais, malgré toute son attention, il lui fut impossible de découvrir la moindre altération dans les muscles de son visage. Aussi il accepta le verre dans lequel Wilkins venait de verser du genièvre, et l'élevant comme

pour porter une santé, il dit avec un soupir :

— Allons! maître, au bon succès de *notre* pêche! puissions-nous bientôt revenir à Amsterdam meilleurs amis que nous n'en sommes sortis!

— Ya, répondit Wilkins.

Alors seulement, le chevalier s'aperçut qu'il avait frappé plus juste qu'il ne pensait. Le jeune pêcheur était tout pâle et ses dents serraient convulsivement le verre qu'il avait porté à sa bouche.

Le soir même, un pilote qui retournait à Amsterdam fut chargé de remettre secrètement à Gudule une lettre qui contenait seulement ces mots : « Défiez-vous de l'ami du chevalier; je reviendrai bientôt. »

IV.

La nuit du 25 juin, cette nuit solennelle et si impatiemment attendue par les pêcheurs, était enfin arrivée. L'immense quantité de vaisseaux grands et petits qui composaient la flotte hollandaise s'était engagée dans cet archipel dangereux des Orcades où s'ouvrait la pêche d'ordinaire, et jamais la mer orageuse du Nord ne s'était montrée si agitée et si terrible :

l'obscurité était profonde ; des nuages noirs et épais couvraient l'horizon. Un vent violent qui soufflait de l'ouest soulevait de hautes vagues à la cîme creuse et phosphorescente, qui allaient se briser avec fracas contre les rescifs qui bordaient les côtes. Au milieu de ce chaos effrayant, les bâtiments, dirigés par des pilotes habiles et exercés, luttaient péniblement contre la tempête. A la proue de chacun d'eux brillait une espèce de phare qui se composait d'un grillage en fer rempli de charbons allumés. Ces réchauds, élevés de quelques pieds au dessus du pont et destinés autant à éblouir et à attirer le poisson qu'à prévenir le choc entre les navires resserrés dans ce détroit, paraissaient et disparaissaient derrière les lames gigantesques de cette mer houleuse et inhospitalière. Toute cette scène avait quelque chose de grandiôse et de terrible qui eût effrayé des yeux moins habitués que ceux des pêcheurs hollandais à cet aspect de l'Océan.

Cependant le plus grand calme régnait à bord de chacun des navires destinés à la pêche. Quelques hommes seulement veillaient à

la manœuvre, tandis que les autres, à demi couchés sur les bancs de rameurs, sommeillaient tranquillement au bruit de la mer et des vents. A leurs pieds leurs filets en soie brune de Perse, teints à la fumée, étaient disposés avec ordre comme pour être employés d'un moment à l'autre. Sur un autre point de la buyse on voyait des tonneaux vides en bois de chêne, destinés à recevoir les produits de la pêche, et tout proche s'élevaient des amas de gros sel gris d'Espagne pour la salaison. Tous ces préparatifs terminés, on se reposait nonchalamment en attendant l'heure du travail. On se souvient du serment solennel de tous les marins sans distinction qui montaient la flotte, et il n'était pas encore minuit.

En avant de toutes les autres se trouvait pourtant une buyse où semblait régner une grande activité. Les rameurs étaient à leur poste, le pilote était au gouvernail, et sur la proue, éclairée par la lueur rouge du fanal, se tenait debout un homme de haute taille, l'œil fixe sur les flots ne sortant de sa méditation profonde que pour donner de

temps en temps des ordres brefs à ceux qui faisaient la manœuvre. Ces ordres avaient toujours pour but de maintenir nord-nord-ouest la direction de la barque, que le vent et les vagues tendaient toujours à faire décliner. Le petit navire luttait contre les lames auxquelles cette position le livrait tout entier, plongeant et se relevant au milieu des flots d'écume qui le couvraient par moments. Mais l'homme de la proue, toujours calme, intrépide, ne semblait pas se douter du danger qu'il courait, et son regard sondait à travers l'obscurité de la nuit ces abîmes d'eau salée qui menaçaient de l'engloutir.

A l'arrière, à côté du cabestan destiné à hâler les filets remplis de poisson, deux hommes regardaient avec moins d'intrépidité ce désordre des éléments. L'un était ce Samson l'échineur, que nous connaissons déjà et qui, assis au pied du mât, hochait de temps en temps la tête quand une vague déferlait sur le pont, jurant à voix basse qu'il n'avait jamais vu plus mauvais temps dans ses voyages autour du monde. Or, celui à qui il adressait ces inquiétantes observations n'était au-

tre que notre ami le chevalier qui, dans son costume grossier, devait commencer ses fonctions d'encaqueur cette nuit même, aussitôt que la pêche serait ouverte. Le malheureux mousquetaire ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et perdait tout à fait courage ; à chaque coup de tangage il poussait un gémissement et, grelottant de froid, mouillé jusqu'aux os, il s'attachait à quelque amarre en maudissant tout bas son sot amour pour la fiancée d'un pêcheur et la cruelle et bizarre vengeance de son rival.

Une secousse plus terrible que toutes les autres venait de faire craquer la buyse jusque dans les plus solides pièces de sa membrure, et la terreur avait arraché un cri au pauvre chevalier, quand Samson, qui comme tous les marins restait calme au moment du danger, dit à voix basse :

— Vous verrez, cet enragé de Léopold Wilkins nous fera sombrer plutôt que de changer cette bordée contre le vent et la lame ! Il n'a pas bougé, lui, quand cette vague d'enfer est venue tomber sur nous. Comme il est calme ! comme son pied est solide ! Oh ! la colonne de

harengs n'est pas loin, soyez-en sûr. Toute la journée j'ai vu Wilkins observer le vol des goëlands et des mouettes qui se montraient du côté de la pleine mer ; il est resté longtemps à étudier les taches de *graissin* qui flottaient sur l'eau, et certainement il a découvert des signes infaillibles de l'approche de la bande. Aussi.....

— Mais nous allons être tous engloutis! s'écria le chevalier en se tordant les mains avec désespoir.

— Que voulez-vous! dit le matelot avec un sang-froid peut-être affecté ; Wilkins commande ici ; et il faut qu'on lui obéisse..... Mais qui donc a osé nous suivre jusqu'ici? ajouta-t-il tout à coup en s'interrompant et en désignant une lumière qui bondissait sur les flots à peu de distance derrière eux.

Malgré ses terreurs, le noble Gascon jeta un regard craintif dans la direction indiquée, et il aperçut une barque qui luttait avec courage contre les flots pour suivre celle de Léopold Wilkins.

— Ah! je reconnais ce hardi gaillard! s'écria Samson ; c'est le vieux Guillaume Dul-

dof, un pêcheur de maître Benkland; sans doute il a pris goût à la médaille d'or que lui ont décernée, l'année dernière, le bourgmestre et les échevins d'Amsterdam pour prix de la pêche, et il compte être aussi heureux cette année. Mais patience! Wilkins n'est pas homme à abandonner son avantage, et tenez, voyez déjà!

En effet Léopold, qui venait de s'apercevoir de la concurrence, donna à voix basse quelques ordres aux matelots et la barque se rua avec plus de fureur que jamais au milieu des tourbillons d'écume et de rochers à fleur d'eau. La barque rivale s'arrêta comme épouvantée; les rameurs, sur leur banc, frémissaient de l'audace de cette manœuvre.

Tout à coup Wilkins, qui, au milieu de ce désordre effrayant, était resté debout à l'avant de sa buyse, fit entendre un cri de joie, et, sans prononcer un mot, désigna une longue ligne blanche et phosphorescente qui s'avançait à quelque distance dans toute la largeur de l'horizon.

— Les harengs! les harengs! s'écrièrent les

matelots en voyant la mer devenir comme brillante et enflammée devant eux.

— Les harengs! répéta à son tour maître Samson en s'adressant au chevalier; je savais bien que Wilkins les avait flairés depuis ce matin! Allons, allons, Monsieur, nous allons juger tout à l'heure de votre vocation à enlever lestement les ouïes d'un poisson avant de l'encaquer; préparez-vous.

Cependant Léopold Wilkins s'était élancé à l'arrière de la barque où était attaché le filet, et avec une force surhumaine il lesouleva ainsi que les flottes de liège et les petits barils vides qui constituaient l'appareil de pêche pour le jeter à la mer. Mais tout à coup il s'arrêta, déposa son fardeau, et croisa les bras sur sa poitrine avec une sorte de désespoir. Personne ne pouvait en effet lancer son filet en ce moment, sans enfreindre le serment commun. L'heure n'était pas encore venue.

Wilkins, dans son attitude contemplative, jeta d'abord un regard rapide devant lui, comme pour mesurer la distance qui séparait encore sa barque de la ligne blanche et régulière formée par les poissons, puis il le re-

porta sur les pêcheurs de la barque voisine ; ils avaient aussi aperçu la colonne tant désirée et ils s'efforçaient d'avancer le plus possible à rames et à voile, pour être en mesure de jeter le premier filet, aussitôt que le signal serait donné.

Heureusement ce signal ne se fit pas attendre ; un éclair subit, parti d'un des plus gros vaisseaux, illumina toute la mer, et un coup de canon se fit entendre. Il était minuit.

A peine le bruit de l'explosion était-il arrivé aux oreilles des deux patrons rivaux, que deux filets tombaient à la fois dans la mer. Mais Wilkins avait un incontestable avantage sur le vieux pêcheur Duldof : il était plus près des harengs de quelques encâblures, et toutes les chances étaient pour lui.

Aussitôt que le filet eut été lancé par Wilkins, la barque vira de bord, et, au lieu de continuer sa lutte contre la lame, elle se laissa entraîner à la dérive, ce qui rendait infiniment moins dangereux et moins fatiguants les coups de mer. Aussi le chevalier, dont l'effroi avait perclus jusqu'à ce moment toutes les facultés, commença-t-il à reprendre ses sens

et à examiner toutes les particularités de cette lutte étrange entre les deux pêcheurs, lutte à laquelle il se croyait lui-même intéressé.

Le flot blanc des harengs ne touchait pas encore la buyse, et depuis une minute à peine le filet flottait à l'arrière de la barque, maintenu seulement par la corde lâche sur laquelle il était plissé, quand Wilkins, se penchant sur le bastingage, posa sa main au dessus de ses yeux pour ne pas être ébloui par la lumière du fanal, et regarda quelle était la manœuvre de son antagoniste. Duldof avait suivi absolument la même tactique, et déjà il s'apprêtait à retirer son filet; seulement son bras n'avait plus toute la force de la jeunesse; il était obligé de recourir au cabestan destiné à hâler, ce qui devait nécessairement entraîner quelque retard.

A cette vue, Léopold comprit que son adresse et sa force seules pouvaient en cet instant lui donner la supériorité sur son rival. Il était probable que les deux filets contenaient déjà du hareng, et la victoire appartiendrait à celui qui le premier aurait déposé sur le pont

de la buyse le poisson triomphateur. Aussi le jeune Hollandais, sans employer le cabestan ni appeler à son aide les autres matelots, saisit de sa main vigoureuse la corde du filet, et attira avec rapidité la tessure, les flottes, les barils vides, enleva dans ses bras ce lourd appareil, et déposa le tout sur le pont, au milieu des exclamations d'étonnement des matelots, bien avant que Duldof eût pu atteindre la première maille de son filet.

Alors Wilkins se mit à examiner avec avidité les poissons qui s'étaient emmaillés pendant ce court espace de temps. Deux seulement étaient suspendus par les ouïes aux cordelettes de la tessure. L'un était cette espèce de poisson qui précède d'ordinaire le grand banc des harengs; les marins l'appellent *roi des harengs* ou *fario*, et ils le rejettent religieusement dans la mer aussitôt qu'ils l'ont pris; mais l'autre était un véritable hareng marchand, aux yeux étincelants, aux écailles lisses et argentées, un hareng tel qu'il le fallait pour obtenir le prix solennel qui excitait l'ambition de tous les pêcheurs. Wilkins ne put retenir un cri de joie.

— Premier hareng! s'écria-t-il d'une voix retentissante ; en élevant sa conquête au dessus de sa tête.

— Hurra ! hurra! pour Léopold Wilkins! crièrent tous les matelots, dont les voix fortes et sonores se mêlèrent au bruit rauque des flots sur les rescifs et au sifflement du vent dans les cordages.

En même temps un coup d'une vieille caronade fut tiré à bord de la buyse pour annoncer la victoire de Léopold. Ce signal se répéta de proche en proche jusqu'aux embarcations les plus éloignées, et le nom de Wilkins, répété par les porte-voix des maîtres d'équipage, se prolongea au milieu de l'obscurité.

Mais Wilkins, le premier mouvement passé, avait repris son flegme ordinaire, et il dit aux matelots en disposant ses filets :

— Enfants, dépêchons : il faut aller montrer desuite notreconquêteà master Archibald, pour qu'il dresse procès-verbal de notre victoire. Pare à virer!

Puis il dit à Samson, qui examinait attentivement les poissons étendus à ses pieds :

— Jette le fario à la mer ; cela nous portera bonheur.

Les matelots obéirent, et la barque, tournant sous la rame et le gouvernail, se dirigea vers le gros de la flotte, où on devait trouver le vaisseau de charge sur lequel était embarqué master Archibald. Quand on passa à côté de la buyse de Duldof, on aperçut le vieux pêcheur appuyé tristement contre son cabestan. A ses pieds était son filet tout chargé de harengs, car la colonne avait donné en plein dans les mailles, mais une minute trop tard.

—Vous avez été bien heureux aujourd'hui, master Wilkins, dit-il d'un air d'envie, quand ils furent à portée de la voix : mais je ne vous en veux pas, vous avez été plus habile et plus hardi que moi. Dieu vous devait cela.

Et il poussa un profond soupir.

— C'était mon tour cette année, Duldof, répondit Wilkins avec respect ; une autre fois, vous aurez votre revanche.

Et il s'éloigna tout fier d'avoir reçu les éloges de ce Nestor des pêcheurs.

Or, pendant que la barque voguait silen-

cieusement et de toute sa vitesse pour rejoindre les gros vaisseaux, le chevalier qui, comme nous l'avons dit, avait repris tout à fait courage et se sentait déjà presque disposé à rire de sa frayeur, s'était rapproché de son compagnon Samson et lui avait dit d'un air mystérieux et avec plus de familiarité qu'à l'ordinaire :

— Eh bien donc, ami l'Échineur, il paraît que master Wilkins va épouser la fille du vieil Archibald? Le drôle m'a pourtant joué un tour...

— Eh! eh! je suis bien pour quelque chose dans votre aventure. S'il vous a emporté dans ses bras, c'est moi qui ai serré le mouchoir qui était sur votre bouche, et vous pouvez dire qu'il était serré de main de maître matelot.

— Oui, oui, dit Rolly en faisant une grimace; mais je ne t'en veux pas à toi; c'est lui qui avait tramé le complot, avec cette petite rouée de Gudule, qui me le paiera un jour. Aussi, si je pouvais leur donner sous main quelque coup de jarnac...

— C'est difficile, dit Samson avec une in-

différence affectée ; la monnaie de ce poisson, ajouta-t-il malicieusement en désignant le hareng qui était à ses pieds, c'est une des plus jolies filles et des plus riches dots des Provinces-Unies.

Rolly attacha sur lui un regard vif et pénétrant.

— Maître Samson ?...

— Monsieur le chevalier.

— Aimes-tu autant la bonne chère et le tapage qu'au temps où tu étais à Versailles?

— Mettez-moi à terre avec quelques écus dans ma poche et vous verrez. Quand j'ai de l'argent, je bois, quand j'ai bu, je fais tapage ! C'est absolument comme au temps de ce bon capitaine qui...

Le chevalier prévit une nouvelle édition des aventures du capitaine Blaville, et il interrompit son interlocuteur en lui disant brusquement :

— Tu sais que lorsque vous m'avez enlevé, il me restait quelques louis. Tu me les as laissés parce que tu n'as pas pu les prendre.

— C'est que ce diable de Wilkins est si sévère...

— Avec cinq louis on peut joliment s'amuser en arrivant dans le port de la Hollande.

— Avec cela je bouleverserais tous les cabarets de la république!

— Ces cinq louis sont à toi ; les veux-tu?

Et le chevalier fit sonner l'or qu'il avait dans la main.

— Eh bien! que faut-il faire?

Rolly lui dit quelques mots à l'oreille, et quelques minutes après l'or avait changé de maître.

Cependant le vieil Archibald venait d'apprendre de proche en proche qu'un de ses pêcheurs avait eu l'honneur insigne de pêcher le premier hareng. A cette heureuse nouvelle, il se hâta de descendre dans un canot et il chercha Wilkins pour l'embrasser et le féliciter. Son canot se trouva bientôt bord à bord avec la buyse du jeune pêcheur.

— Eh bien! enfant, s'écria-t-il aussitôt qu'il fut à portée de se faire entendre, vous avez donc réussi cette année?

— Oui, master, répondit Wilkins avec modestie.

— Et vous aurez votre récompense, je vous le jure, dit le gros marchand en se hissant avec peine sur le pont. Mais montrez-moi vos harengs, ajouta-t-il avec empressement; je suis impatient de savoir s'ils seront gras cette année.

Le pêcheur ramassa un poisson qui était à ses pieds et le présenta au vieillard. Celui-ci se rapprocha du fanal pour mieux examiner le précieux poisson.

— Mais ce n'est pas un hareng! s'écria-t-il bientôt; c'est un fario.

— Un fario! dit Wilkins en pâlissant.

— Regardez.

Wilkins examina à son tour le poisson, et il se rapprocha de Samson avec une vivacité inaccoutumée.

— Quel poisson as-tu jeté à la mer? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Mais, le fario.

— Le fario? le voilà.

— Il y en avait donc deux? dit le matelot avec impudence. L'obscurité nous aura trompés; je suis sûr d'avoir rejeté un fario à la mer selon l'usage.

Un moment de silence régna à bord du navire. Wilkins semblait consterné et n'osait lever les yeux sur son patron. Quant à celui-ci, il avait les lèvres pâles, ce qui était chez lui le plus grand indice de colère.

— Vous avez voulu me tromper! dit-il d'une voix calme; vous avez voulu tromper toute la flotte, espérant sans doute prendre un peu plus tard le poisson qui vous avait échappé d'abord, et c'est une honte, Wilkins, une honte dont vous porterez la peine.

Ces paroles sévères mirent en mouvement tout ce que Léopold avait de sang chaud dans les veines.

— Interrogez tout l'équipage! fit-il avec désespoir; on vous dira qu'ici tout à l'heure était un véritable hareng, que cet imbécile de Samson aura jeté par mégarde...

Mais parmi les matelots, très-peu avaient examiné avec attention le poisson en question; d'autres reconnaissaient qu'ils avaient bien pu être trompés par l'obscurité, et qu'ils ne pouvaient rien affirmer. Le chevalier et Samson assurèrent au contraire que c'était bien un ario qui avait été jeté à la mer, et non pas

tout autre poisson. A cette affirmation positive, le vieux marchand secoua la tête, et tournant le dos à Wilkins :

— Quel est le pêcheur qui a jeté le second filet ? demanda-t-il.

— Duldof, répondit-on.

— Ce sera donc Duldof qui aura le prix, dit le négociant en soupirant.

Et il emboucha son porte-voix pour annoncer partout l'erreur qui avait été commise. Puis, sans adresser une parole à Wilkins, qui était resté consterné, il descendit dans son canot et regagna son vaisseau.

— La petite ne sera pas à lui, pensait Rolly en voyant la douleur de Wilkins ; ma vengeance est commencée ; pour l'achever, il faut que la donzelle et la dot soient à moi... Pourvu que l'une et l'autre n'appartiennent pas déjà à cet enragé de Cavignon !

V.

Deux mois s'étaient écoulés. Le marquis de Cavignon, qui, comme nous l'avons dit, avait remplacé Rolly dans les fonctions de maître de français auprès de Mlle Gudule, se rendait un matin chez son écolière, lorsqu'il aperçut un grand mouvement dans le port et sur le quai d'Amsterdam. De nombreux vaisseaux étaient arrivés pendant la nuit, et le vaste es-

pace qui s'étendait au pied de la célèbre *Tour des Pleurs* était encombré de tonneaux dont l'odeur nauséabonde laissait assez deviner le contenu. A cet aspect inaccoutumé, le marquis s'arrêta, et examinant ce peuple de marins qui s'agitait en désordre sur la grève, il se frappa le front avec dépit et il murmura à voix basse :

— Allons, il valait bien la peine de se fatiguer pendant deux mois à faire le pédagogue avec cette petite sotte! Ce que j'avais prévu est arrivé : le gros pensard de père, le robuste fiancé, et peut-être même cet imbécile de Rolly, vont me tomber sur les bras avant que j'aie pu décider la petite à fuir pour mon compte et à me mettre ainsi en possession de sa personne et de sa dot. Passe encore pour la personne, mais... Au diable la coquette! ajouta-il en frappant du pied et en mettant son tricorne de travers sur sa perruque poudrée; impossible de savoir ce qui se couve dans ce cœur-là! Je crois pourtant lui avoir parlé assez clairement de mon amour, mais que dire à une femme qui vous répond toujours *ia* et qui se garde elle-même comme une

forteresse hérissée de canons ? Voyons, marquis, mon ami, serais-tu joué ? N'aurait-on paru accueillir tes galanteries que pour se donner le temps d'attendre les auxiliaires qui vont arriver ? Rolly aussi avait reçu d'elle des encouragements, et pourtant Dieu sait si elle n'a pas dirigé le complot dont il a été victime. Marquis, mon ami, cette jeune fille est d'intelligence avec ce colosse de Wilkins, et elle se moque de vous tous.

Tout en faisant à part lui ces réflexions qui pouvaient ne pas manquer de justesse, Cavignon s'était approché de la maison de Gudule, et il allait poser la main sur le marteau de cuivre poli, quand une crainte subite l'arrêta.

— Qui sait si je ne vais pas trouver nombreuse compagnie chez mon écolière ? pensa-t-il ; et en vérité, je pourrais rencontrer aujourd'hui dans cette maison quelques personnes assez mal disposées à mon endroit : diable ! diable ! ne nous fourrons pas dans une nasse !

Il resta un moment immobile et incertain du parti qu'il devait prendre. Puis, tout à coup, il se décida :

— Après tout, se dit-il à lui-même, que puis-je craindre? Si on m'attaque, j'ai mon épée! Si l'on crie, je suis noble, riche, et puisque je me présente pour épouser... des tonnes d'or! ajouta-t-il au fond de sa pensée, il ne faut pas céder sans combat.

Il pénétra dans le petit parloir où se tenait la famille Archibald. Tout était calme et silencieux comme d'ordinaire. Gudule était assise à sa place et travaillait à sa dentelle. Quant à dame Brigitte, elle dormait plus profondément que jamais, ce qu'on pouvait attribuer à une bible qu'elle avait eu sans doute la prétention de lire un moment, et qui avait roulé à ses pieds. Quand le marquis entra, la bonne femme s'éveilla pourtant à demi, éternua, étendit un bras, et prononça d'une voix entrecoupée son exclamation favorite :

— *Jesus mein Got!*

— C'est moi, c'est moi, ma bonne dame Archibald, dit Cavignon en s'approchant d'un air officieux, ne vous dérangez pas! N'est-ce pas, ajouta-t-il en posant la main sur le dossier d'un grand fauteuil neuf qu'occupait en ce moment la vieille femme, n'est-ce pas que

rien n'est commode pour reposer comme cette *bergère* à la mode de France dont je vous ai fait cadeau?

— *Ya*, répondit la vieille femme.

Et pour prouver combien elle appréciait le meuble en question, elle se laissa aller en arrière et reprit son somme où elle l'avait laissé.

Pendant ce temps, Gudule, sans rien dire, avait tiré d'une armoire du papier, de l'encre, quelques livres, et avait disposé deux chaises près d'une petite table; puis elle attendit debout et en silence que le marquis vînt lui donner sa leçon.

— Il paraît que personne n'est arrivé encore, pensa celui-ci. Voyons, tâchons d'arranger nos affaires.

Puis, s'approchant de la jeune fille, il voulut lui prendre la main, qu'elle retira, et il lui dit avec une galanterie respectueuse :

— Eh bien, mon bel ange, avez-vous appris la nouvelle idylle que m'ont inspirée vos beaux yeux? Charmante Gudule, quand donc aurez-vous pour mes vers la mémoire du cœur?

Comme la jeune fille restait silencieuse et complètement indifférente, il prit un papier

qui était sur la table et il lut en roulant des yeux langoureux :

Le tendre Philémon aimait Amaryllis...

— Philémon, continua le marquis, c'est moi, divine Gudule, Amaryllis c'est vous.

Puis il reprit avec complaisance :

Le tendre Philémon aimait Amaryllis;
La bergère insensible...

— *Insensible* est le mot, ajouta-t-il en s'interrompant encore, Gudule, vous êtes sans pitié pour les maux d'un amant...

Et comme il n'achevait pas sa phrase :

— *Ia*, répondit très-gravement Gudule.

Cavignon fut désarçonné.

— Allons! soupira-t-il, il n'y a que le mot *ia* dans la langue hollandaise, et il signifie tout, ou plutôt il ne signifie rien.

Cependant il parvint à s'emparer de la main de Gudule, et il reprit avec vivacité, quoique à voix basse :

— Gudule, il faut absolument que vous vous expliquiez. Je vous adore, il faut que je sache si vous me payez d'un tendre retour. Votre père va bientôt arriver sans doute...

— Il est arrivé, dit Gudule en profitant de l'étonnement du marquis pour se dégager et se rapprocher de sa mère.

— Que dites-vous?

— Oui, il a débarqué ce matin avec Wilkins et le Français votre ami. Ils sont à l'Hôtel-de-Ville pour le serment; tout à l'heure ils vont revenir ici; vous verrez votre ami.

— Le chevalier! s'écria Cavignon; il était donc avec eux?

— Oui, répliqua la jeune fille avec sa tranquillité habituelle; j'avais prié Wilkins de m'en débarrasser, parce qu'il m'ennuyait, et Wilkins l'a amené pêcher le hareng.

Le marquis ne put s'empêcher de rire de cette étrange vengeance avouée si naïvement; mais il revint bien vite à son but et reprit avec chaleur :

— Vous ne l'aimiez pas, ravissante Gudule, j'en étais sûr! Le chevalier n'est qu'un pauvre hère, sans sou ni maille, sans esprit même, au lieu que moi...

— Voici mon père et Wilkins, dit la jeune fille en se dirigeant vers la fenêtre.

— Wilkins! répéta Cavignon précipitam-

ment ; eh bien , Mademoiselle, je vous laisse. Je ne veux pas troubler vos épanchements filials avec l'auteur de vos jours; mais je reviendrai, je reviendrai, soyez-en sûre, déposer solennellement à vos pieds mon nom et ma fortune.

Et le marquis, qui ne se souciait pas de se trouver face à face avec le redoutable Wilkins, décampa lestement par la porte du jardin, pendant que le maître du logis entrait par l'autre porte.

—Oui, certainement, j'épouserai, dit-il tout en marchant, ma foi, mon parti est pris! Décidément la petite n'est pas mal disposée, la mère est pour moi, et si le père est de bonne composition!... Je sais un moyen de me débarrasser quand je voudrai de Rolly : je n'ai qu'à lui annoncer certaine nouvelle! Mais c'est Wilkins, ce diable de Wilkins!

Tout en réfléchissant ainsi, le marquis regagnait promptement son hôtel, quand tout à coup il fut heurté, par un passant justement à l'endroit où avait eu lieu sa rencontre avec Rolly deux mois auparavant. Il allait s'éloigner sans faire attention à cet incident quand

un éclat de rire lui fit tourner la tête. C'était encore le chevalier qui se trouvait devant lui, mais non plus le Rolly d'autrefois, en habit de cour et l'épée au côté; le chevalier était encore vêtu du costume grossier dont on l'avait affublé sur la flotte; il n'avait ni poudre ni dentelles, et un gros bonnet de marin lui descendait presque jusqu'aux yeux. Mais si l'extérieur était changé, le caractère ne l'était pas, car le joyeux Gascon riait à gorge déployée de la surprise de son ami. — Ah! ah! ah! ce cher marquis! il ne me reconnaît plus! Sacrebleu, je suis donc bien changé?

Cavignon vit d'un coup d'œil que si le chevalier savait la vérité, il n'était pas disposé à prendre les choses au tragique. Aussi, enchanté de la tournure que prenait cette aventure, il feignit l'étonnement et s'écria avec une gaîté réelle ou forcée :

— Ah çà! d'où diable sors-tu? qu'es-tu devenu depuis la fameuse soirée? qui t'a fagotté ainsi?

Rolly hocha la tête d'un air mystérieux et désigna du doigt le cabaret où avait eu lieu leur première entrevue. Cavignon le suivit,

et bientôt ils se trouvèrent attablés dans la petite salle enfumée de la taverne.

— Enfin m'expliqueras-tu?...

— Ne joue donc pas l'étonnement, mon cher, dit le chevalier avec un sourire ironique; je sais fort bien que tu n'as pu ignorer ma mésaventure. La petite Gudule a dû te conter ce qui s'est passé.

— Mon cher, dit le marquis avec embarras, tu comprends qu'après ta singulière disparition, je pouvais... j'avais le droit...

— Oh! je ne t'en veux pas! à ta place j'en eusse fait tout autant. Il est vrai que tu lui as adressé de bien mauvais vers à la petite; j'en ai vu ce matin chez elle un pitoyable échantillon. Crois-moi, Cavignon, ajouta-t-il d'un ton moqueur, ta muse sera la cause de ta perte. J'ai appris ce matin en arrivant des choses...

— Quoi donc?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, marquis, jouons cartes sur table. Là franchement, tu as voulu profiter de mon absence pour me souffler à la fois la fille et la dot. Je te le répète, je ne t'en veux pas : c'est de bonne guerre. Seulement, aujourd'hui que je reviens

sain et sauf, après de rudes quarts d'heure, je te jure; aujourd'hui que j'ai des espérances positives de gagner la partie, je pense que tu agiras en bon camarade, et que tu me laisseras le champ libre, puisqu'il n'y a plus de chances pour toi.

— Oui-dà, chevalier ! Mais tu parles avec un aplomb!... Il paraît que tu as bien avancé tes affaires dans la mer du Nord, et que l'habit de pêcheur de harengs ne t'a pas fait perdre ton ancienne suffisance.

— Il a fait plus, s'écria Rolly, il m'en a donné une nouvelle, car cet habit, que vous méprisez tant, monsieur le marquis de Cavignon, fera ma fortune, vous verrez.

— Les vents du pôle ont mis ta cervelle à l'envers, mon pauvre Rolly, dit Cavignon d'un air dédaigneux; et, en vérité, c'est bien dommage.

Le chevalier d'abord fronça le sourcil; mais sa colère passa vite, et il reprit avec une sorte de bonhomie :

— Écoute, marquis, des plaisanteries ne prouvent rien, et je veux bien t'expliquer ce qui me donne tant d'assurance au sujet du

mariage en question. Tu sauras donc que ni toi ni moi n'avions pris la bonne voie pour nous faire accepter pour épouseurs, en nous présentant avec des habits de soie, des bijoux et des dentelles chez notre infante. Ici, mon cher, dans ce pays de commerce et d'industrie, nous ne sommes plus ni à Paris ni à Versailles, où la noblesse est tout et où un titre tourne toujours la tête à un riche bourgeois roturier. Ici on ne vous demande pas : « Que possédez-vous ? » mais : « Quels sont vos moyens de faire fortune ? En combien de temps pouvez-vous doubler une somme d'argent ? » Tu comprends alors...

— Je ne comprends rien du tout ; où veux-tu en venir ?

— En deux mots, voici le fait : quand je me suis trouvé à bord de la flotte hollandaise, bien contre mon gré, je t'assure, j'ai fait des réflexions salutaires sur ma position présente. Pour des raisons particulières, je ne puis plus guère compter sur mes revenus de France ; cela est triste à avouer, mais cela est. D'un autre côté, le seul moyen de plaire au vieil Archibald et de lui arracher un consentement,

auquel certainement Gudule ne s'opposera pas, était de me créer une industrie, de trouver les moyens de faire une rapide fortune et le hasard m'a admirablement servi. Il s'est trouvé (chose impossible à croire!) que moi, moi! un roué de la cour de Versailles; moi, chevalier de Rolly, dont les ancêtres possédaient les trois plus belles terres des bords de la Garonne, moi, le plus joyeux des mousquetaires, moi, qui ai eu l'honneur de donner une fois la main à une princesse de sang royal aux chasses de Saint-Germain, il s'est trouvé, dis-je, que j'avais un talent merveilleux, une vocation que je ne me connaissais pas, une aptitude miraculeuse...

— Laquelle donc?

— Pour encaquer les harengs.

A peine le chevalier eut-il laché le grand mot tout d'une haleine et en regardant son ami avec une indifférence affectée, que celui-ci poussa un bruyant éclat de rire. Rolly attendit avec une grande patience que cet accès de gaîté fût passé.

— Charmant! charmant! s'écriait le marquis en se tordant sur son escabeau. Ce cher

chevalier! je le vois penché sur un tonneau alignant des poissons fétides dans un bain de gros sel! Ah! ah! ah! si sa femme avait pu le voir dans cette position-là!

— Ma femme est morte, reprit Rolly d'un ton d'humeur, et elle ne songe pas à venir me troubler dans mes nouvelles occupations. Quoi qu'il en soit, mon cher, ris tant que tu voudras; toujours est-il que dans le peu de temps que j'ai exercé ce métier, j'ai fait des merveilles qui ont étonné les plus anciens praticiens de la flotte. Il est impossible d'*habiller* un hareng plus promptement que moi, de lui faire occuper moins de place dans un tonneau, et de mettre une quantité de sel mieux calculée pour que le poisson soit exquis. Je te ferai goûter de mes produits.

Le marquis poussa un nouvel éclat de rire plus bruyant encore que le premier.

— Rira bien qui rira le dernier! reprit le chevalier au bout d'un moment, mais je ne t'ai pas encore montré le revers de la médaille, mon cher camarade. Or, le revers de la médaille est que le vieil Archibald, pour le compte duquel j'ai travaillé, s'est pris pour moi d'une

belle admiration et d'une vive amitié. Une fois il m'a serré la main d'une façon si vigoureuse, que j'ai cru qu'il me l'avait écrasée; cela signifie bien des choses, marquis; en débarquant ce matin, il m'a amené chez lui, m'a fait préparer une chambre dans sa maison, il me traite comme son fils, j'ai détrôné tout à fait Léopold Wilkins; comprends-tu maintenant?

Le marquis ne riait plus; il réfléchit un moment, puis il dit d'un air pensif:

— Eh! eh! ta conduite, si elle n'était pas humiliante pour un gentilhomme, ne serait pas trop niaise. N'importe, ajouta-t-il, je ne me donne pas pour battu.

— Prends-y garde, marquis, ne commence pas la guerre avec moi. Comme je te l'ai dit, j'ai appris ce matin de singulières choses à ton sujet, et j'ai les moyens de me débarrasser de toi aussitôt que tu me barreras le chemin.

— Ma foi, mon cher! répondit le marquis du même ton, c'est exactement comme moi. Si la lutte s'engage entre nous deux, j'ai les moyens de te faire décamper d'ici sans que tu regardes derrière toi.

— Vraiment ?

— Vraiment.

—C'est donc la guerre ?

—Mais oui.

— La guerre donc ! s'écria le chevalier en choquant son verre contre celui de Cavignon, et je bois à la santé du vainqueur !

— A la santé du vainqueur ! répéta le marquis.

En ce moment deux hommes passaient devant le cabaret, se tenant bras dessus bras dessous et causant à voix basse. Ils jetèrent un regard rapide dans l'intérieur de la taverne et s'éloignèrent en continuant une conversation aussi animée qu'elle pouvait l'être entre deux Hollandais. L'un de ces hommes était Léopold Wilkins et l'autre Samson l'échineur. L'espèce d'intimité qui semblait régner entre eux fit faire à Rolly un geste de surprise, et son ami, qui remarqua ce mouvement, lui dit en le regardant fixement :

—Le vainqueur! peut-être ce sera ce manant-là ! Autant que j'ai pu en juger, la petite est pour lui.

—La petite sera pour celui que le père dé-

signera, reprit le chevalier avec fermeté. Est-ce que cette enfant-là, avec cette indifférence glaciale et cette simplicité miraculeuse, pourra concevoir un désir, exprimer une volonté? D'ailleurs, sans entrer dans aucun détail, je te dirai que mons Wilkins doit se repentir amèrement du tour qu'il m'a joué. Je lui ai rendu coup pour coup et avec usure, sur ma parole. Je l'ai mis hors de partie, mon cher, et le jeu est maintenant entre nous deux seulement.

—Ce bon chevalier, il est rusé, dit Cavignon avec ironie, et cependant je ne vois pas comment il pourra parer la botte que je vais lui porter.

—Ce digne marquis! si je sais comment il se tirera du bourbier où je vais le conduire, je veux être pendu.

—A quand la bataille? demanda Cavignon d'un air d'indifférence.

—Mais à demain, je pense, répondit Rolly de même: demain, master Archibald donne dans son jardin un grand dîner à tous les marins et les pêcheurs de ses vaisseaux; on défonce déjà les tonneaux de bière et on fait rôtir des bœufs entiers. Tu penses bien que

je serai le roi de cette fête, moi le plus novice et déjà le plus habile des pêcheurs de harengs. Je compte profiter de l'enthousiasme que je dois exciter pour faire une demande au père. Toi, comme maître de langues de la donzelle, tu as le droit d'assister à cette fête. Tu le vois, je ne crains rien, je joue jeu sur table.

— Et tu choisis les cartes, dit le marquis, mais peu importe! prends autant d'avantages que tu voudras, je suis sûr de gagner.

—A demain donc! je vais me préparer à la bataille, mon bon camarade.

—Et moi aussi, mon cher compatriote.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

—Le fat! pensait l'un.

— Le présomptueux! murmurait l'autre.

Tous les deux, chacun de son côté, se mirent à la recherche de Léopold Wilkins. Le soir même, un grand laquais en livrée apporta à meinher Archibald une lettre empoulée dans laquelle Cavignon demandait solennellement la main de Gudule, en énumérant tous les avantages attachés à cette pompeuse alliance.

VI.

Le lendemain matin, toute la bonne ville d'Amsterdam était en émoi pour voir passer le cortège des marins qui conduisaient leur compagnon Duldof à l'Hôtel-de-Ville, où il allait recevoir des mains du bourgmestre le prix de la pêche. Pendant cette marche triomphale sur l'immense quai qui borde le Zuiderzée, on remarqua que le vieux pêcheur, malgré ses

beaux habits et les honneurs qu'on lui rendait, semblait triste et préoccupé. Son regard grave se détournait de la foule nombreuse qui s'agitait autour de lui, comme s'il eût craint d'y rencontrer un regard réprobateur ; évidemment ce nouveau triomphe pesait à l'honnête vieillard, et sa conscience le lui reprochait comme une mauvaise action. Des bruits étranges avaient couru au sujet de l'erreur prétendue de Wilkins. On assurait que Wilkins était un pêcheur trop expérimenté pour avoir pu commettre, même au milieu de l'obscurité, une semblable méprise ; que, lorsqu'il avait proclamé sa victoire, il était de bonne foi, et qu'enfin une trahison seule de la part de quelqu'un de ses matelots avait pu le frustrer de la récompense qui lui était due.

Quoi qu'il en soit, au moment où le cortège passa devant la maison du négociant, quelques hourras se firent entendre, tous les regards se portèrent vers les fenêtres, où l'on s'attendait à voir paraître des figures connues; mais personne ne se montra. Les volets étaient fermés ; la maison semblait déserte et silen-

cieuse. Guillaume Duldof, à la vue de ces signes de tristesse ou de dépit, baissa la tête et resta pensif pendant le reste du trajet.

Cependant ces cris, cet appel, avaient été entendus dans la demeure d'Archibald. Une centaine de matelots et de pêcheurs aux gages du riche armateur étaient réunis dans le jardin où l'on avait fait les préparatifs d'un grossier banquet. Avec des tonneaux et des planches on avait formé de longues tables où tous les invités devaient se trouver à l'aise. Cependant ils ne semblaient pas songer à la joie que nécessitait le repas de corps qui allait avoir lieu. Divisés par petits groupes, ils fumaient en échangeant quelques rares paroles à voix basse, et on eût dit qu'un même objet les préoccupait tous. Lorsque les cris des marins qui allaient à l'Hôtel-de-Ville se firent entendre, un seul d'entre eux se leva et sortit précipitamment ; c'était Samson l'échineur.

En ce moment Cavignon entra dans le jardin et jeta un regard dédaigneux sur tous ces gens qui ne lui rendirent même pas son regard. Le marquis avait pourtant un éblouissant costume de cour bien capable d'exciter

l'attention de tous ces pauvres diables ; son valet de chambre s'était surpassé dans sa coiffure ; son habit et sa veste étaient couverts de broderies et de rubans, et il exhalait une odeur de musc et d'ambre, comme la boutique d'un parfumeur. Il marchait fièrement , la tête droite, caressant d'une main la garde de son épée et agitant majestueusement de l'autre son chapeau galonné, lorsqu'il aperçut Rolly qui s'approchait de lui d'un air railleur. Tout au rebours de Cavignon, le chevalier était mis avec une simplicité plus grande encore que la veille ; seulement son bonnet fourré avait été remplacé par un chapeau à larges bords, d'un véritable type hollandais, et, nous avons le regret de le dire, en fait de parfums, Rolly avait poussé la vérité historique du costume jusqu'à n'exhaler que celui du hareng.

—Eh bien ! nous voici donc en équipage de combat tous les deux ! dit-il familièrement à son ancien camarade ; tu veux éblouir, mon cher, je t'assure que ça ne te réussira pas.

— C'est ce que nous verrons. Mais à propos, sais-tu si l'on a reçu ma lettre et ce que l'on en pense ?

—Je l'ignore absolument.

—Peut-on voir le père?

—Il est là dans le parloir avec toute sa famille ; allons le trouver.

Pendant qu'ils s'avançaient vers cette salle où deux mois auparavant ils avaient été témoins des adieux d'Archibald et de sa famille, ils aperçurent dans un coin écarté du jardin Léopold Wilkins, seul et méditatif. Il ne leva pas les yeux sur eux, absorbé qu'il était dans ses réflexions. En passant devant lui, chacun d'eux lui fit pourtant un signe mystérieux qu'il ne remarqua pas.

—Ah! tu es d'intelligence avec lui? dit le chevalier.

—Et il est d'intelligence avec toi?

—C'est possible; mais le pauvre diable a bien assez de ses affaires dans ce moment. Il est déshonoré aux yeux de tous les pêcheurs ; on donne aujourd'hui à un rival le prix qu'il méritait, et le vieux négociant ne veut plus entendre parler de lui pour gendre. Aussi, pourquoi diable s'est-il avisé de vouloir lutter de ruse avec moi?

Tout en causant ils étaient arrivés à la salle

basse. Le marquis entra le premier en se donnant des airs de cour et en minaudant comme une coquette. Rolly le suivait avec une contenance froide et posée, comme un véritable Flamand d'origine. Le père Archibald était assis près de la fenêtre, d'où il pouvait voir ce qui se passait dans le jardin, et il remplissait la chambre d'une épaisse fumée, qui s'échappait de sa bouche comme d'un volcan en éruption. Gudule entrelaçait ses petits fuseaux à dentelle, sans paraître songer à autre chose qu'à son ouvrage. Mais ce qui prouvait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans cette paisible famille, c'est que dame Brigitte ne dormait pas cette fois. Placée en face de la fenêtre, dont la lumière devait nécessairement l'éblouir et la tenir dans un état de veille parfait, on eût dit qu'elle avait cherché à prendre une pose tant soit peu majestueuse dans sa bergère en velours d'Utrecht, et si elle n'eût bâillé toutes les cinq minutes, on eût pu lui trouver un caractère imposant de noblesse et de dignité.

En entrant, le marquis, malgré la fumée

qui le prit à la gorge et lui causa une horrible quinte de toux, salua, avec force compliments, d'abord le vieil Archibald, puis Brigitte, puis Gudule, se confondant en révérences prétentieuses et en sourires courtisanesques. Le chevalier, au contraire, mieux au fait des habitudes du pays, alla serrer silencieusement la main à son patron, adressa aux dames une simple inclinaison de tête et se retira dans un coin, curieux de voir son ami entamer sa difficile négociation.

Cependant à toutes les politesses du marquis Brigitte ne répondit que par une demi révérence, car son embonpoint ne lui permit pas de se soulever entièrement de son fauteuil, et Gudule par un sourire que le bon gentilhomme trouva passablement niais ; quant au gros marchand, à tout ce que lui demandait son officieux visiteur au sujet de sa santé, de son commerce, de son heureux voyage, il répondait par le *ia* sacramentel accompagné d'une bouffée de tabac qui montait en petits cercles bleus jusqu'au plafond de la salle.

Au bout d'un moment de ce manège, le marquis comprit combien sa position devenait

ridicule aux yeux de son malin rival, qui jouissait de son embarras. Il sentit donc la nécessité de brusquer les choses avec des gens si avares de paroles, et il reprit, avec tout ce qu'il put mettre d'art et de douceur dans son geste et dans sa voix :

— Meinher Archibald a sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire hier soir ?

— Ia.

— Et puis-je espérer que ma recherche vous est agréable, ainsi qu'à l'ange céleste qui est votre fille ?

En prononçant ces dernières paroles, il jeta de côté une œillade assassine sur l'ange céleste, qui n'en tint compte, et il attendit une réponse. Personne ne souffla mot, et il y eut un moment de silence fort pénible pour le marquis. Le regard moqueur de Rolly lui rendit l'énergie de l'amour-propre.

— J'avoue, meinher, ajouta-t-il enfin, qu'il y a de la présomption à moi d'aspirer à la main de mademoiselle Gudule, la plus belle, la plus parfaite des jeunes filles de toutes les Provinces-Unies. Cependant mon titre, mon

rang, ma fortune en France, et, plus que cela, la violente passion que m'a inspirée cette divine personne, les preuves que je lui en ai données en me faisant, moi, noble et fier, maître de langues pour la voir de plus près, me laissent peut-être quelques droits d'aspirer à la possession de ce trésor de grâce et de beauté...

— C'est de ducats qu'il veut dire, pensa le chevalier.

— Voyez, continua Cavignon avec plus de chaleur, votre fille sera marquise ; elle aura des terres, des châteaux, des vassaux et des vassales. Je la conduirai à la cour de France, où elle brillera au milieu des plus grandes dames; elle aura des diamants, des équipages, tout ce qui peut faire le bonheur d'une jeune femme... Oh ! parlez, je vous en prie, donnez-moi quelques paroles d'espérance.

Et comme l'éloquence du marquis restait encore sans réponse, il s'adressa à la mère Brigitte, qui le regardait avec de grands yeux étonnés.

— Madame, je vous prie, parlez pour moi; dites à l'excellent M. Archibald...

La bonne femme sembla faire un grand effort de courage et dit lentement et avec difficulté :

— Un bon jeune homme, master! un très-bon jeune homme! qui m'a fait cadeau de ce fauteuil où l'on repose si bien ! Un garçon qui craignait tant de m'éveiller lorsque je dormais là à côté de lui ! En vérité, Archibald, vous ne pouvez trouver un meilleur gendre !

Le vieux négociant resta encore silencieux pendant quelques secondes. Cependant ses lèvres s'étaient pincées d'une manière significative, et une expression d'orgueil était peinte sur ses traits. Évidemment le gros Hollandais était flatté de voir un jeune et brillant seigneur de la cour de France rechercher sa fille à lui, simple marchand de harengs et bourgeois d'Amsterdam. Le marquis avait atteint une partie de son but, qui avait été d'éblouir le bonhomme par les fastueux avantages de l'alliance qu'il sollicitait. Malheureusement la défiance commune à tous les gens de négoce et la prudence que celui-ci apportait dans tous les actes de sa vie le mi-

rent en garde contre la précipitation d'un premier mouvement, et il répondit tranquillement en ôtant sa pipe de sa bouche :

— Eh bien, jeune homme, s'il en est ainsi, si vous avez véritablement le rang, la fortune, la considération dont vous parlez, si vous aimez réellement Gudule, comme vous le dites, je ne promets rien... mais nous verrons. J'écrirai, je m'informerai... Ces sortes d'affaires ne peuvent se conclure à l'aveugle, et si vous ne déplaisez pas à Gudule...

— J'ose croire au contraire, dit le marquis en se levant et en se rapprochant de la jeune fille avec chaleur, que mademoiselle Archibald ne repoussera pas un homme...

— A mon tour maintenant! dit le chevalier en français et à voix basse en passant rapidement devant Cavignon. Nous jouons en partie liée; à moi la revanche.

Le marquis sourit d'un air de triomphe et se mit à parler bas à Gudule, qui l'écouta avec une profonde indifférence et sans prononcer un mot. Pendant ce temps Rolly s'avança vers le vieux marchand de harengs, qui

avait déjà repris sa pipe et fumait plus que jamais comme pour réparer le temps qu'il avait perdu à répondre.

— Master, lui dit-il tranquillement, je croyais que vous aviez promis votre fille à ce pauvre Léopold Wilkins ?

— Oui, meinher, oui, répliqua le vieillard en mettant un intervalle entre chaque mot, et je la lui eusse donnée si Wilkins ne s'était pas laissé vaincre par Duldof, surtout s'il n'avait pas menti et s'il ne s'était pas déshonoré par ce mensonge aux yeux de toute la flotte. Oui, je la lui eusse donnée, parce que Wilkins est après tout un garçon adroit, qui entend bien le commerce et la pêche, qui aurait pu enfin me remplacer plus tard...

Ici le vieillard chassa précipitamment plusieurs gorgées de tabac, comme s'il était en proie à une émotion intérieure. Le chevalier reprit :

— Eh bien ! master, n'est-il donc que Wilkins digne de réaliser vos anciens projets ? manque-t-il autour de vous d'hommes probes et habiles, capables de faire le bonheur de votre fille, sans la livrer à un homme riche et

noble, il est vrai, mais qui méprisera toujours l'origine de votre fortune, et qui la dissipera peut-être en luxe et en prodigalités ?

Rolly était bien sûr de frapper juste en s'exprimant ainsi, car il entrait parfaitement dans les idées du bonhomme. Celui-ci encore, comme tous les gens de négoce, apportait dans ses affaires de famille une faiblesse de caractère qui faisait contraste avec sa tenacité quand il s'agissait d'achats ou de ventes. Aussi il regarda fixement sa femme comme pour lui demander conseil.

— Cela est juste, dit-il tranquillement.

— Cela est juste, répondit dame Brigitte.

Le rusé chevalier s'empressa de profiter de l'impression favorable qu'il venait de produire, et il reprit cette fois à voix haute :

— Oui, master, ce n'est pas un homme comme M. le marquis de Cavignon qu'il vous faut pour gendre.

— Monsieur ! s'écria le marquis avec colère en se rapprochant de lui, je ne souffrirai pas...

— Tu oublies nos conventions, mon cher, lui dit le chevalier en français ; je t'ai laissé le

champ libre; sois aussi courtois que moi.

Cavignon se mordit les lèvres avec dépit.

— Master Archibald , reprit Rolly d'un ton qui de plus en plus tournait au pathétique, souvenez-vous que moi aussi j'ai aimé votre fille et que vous me l'avez refusée pour toutes les raisons que je viens de vous rappeler. Je n'étais pourtant ni moins noble ni peut-être moins riche que mon rival; mais j'ai compris que pour mériter la main de mademoiselle Gudule, il fallait d'autres garanties que celles du rang et de la fortune. C'est pour cela que j'ai profité d'une circonstance que je n'ose plus appeler fatale, pour acquérir de grandes connaissances dans votre profession, et vous savez qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui vous entendez la préparation et le commerce du hareng presque aussi bien que moi-même! dit le vieillard avec complaisance; et vous pouvez dire que vous avez bien profité de mes leçons.

Ce fut le tour de Rolly de jeter un regard de triomphe sur son rival.

—J'ai donc le droit de reprendre mes pré-

tentions à la main de votre adorable fille? s'écria-t-il en s'adressant de nouveau au vieillard, et si vous consultiez mademoiselle Gudule elle-même, j'ose croire que son choix ne serait pas douteux entre monsieur et moi; mon amour est bien antérieur à celui du marquis.

Cavignon et Rolly attendirent avec une égale impatience la réponse du père, mais Archibald avait pour habitude de ne se presser pour rien au monde. Il continua donc d'envoyer des bouffées à l'air et de chercher dans les yeux hébétés de sa femme un conseil qu'il n'y trouvait pas.

— Eh bien! que Gudule décide entre vous deux! dit-il enfin.

Son esprit peu fertile en inventions ne lui suggéra pas dans ce moment d'autre moyen de se tirer d'affaire.

— Oui, que Gudule décide! répéta dame Brigitte.

Les deux jeunes gens prirent une attitude pleine de confiance vis à vis de Gudule. Aucun d'eux ne doutait que le choix ne tombât sur lui-même.

—Parlez, Mademoiselle, dit le marquis avec ses airs séducteurs; nous attendons notre sort. Lequel de nous vous paraît le plus digne?...

— Ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille avec grand calme.

Les deux rivaux se regardèrent avec surprise; Archibald et sa femme en firent autant.

— Cependant, Mademoiselle, reprit le chevalier, j'avais quelques raisons de croire...

— J'espérais...

— Vous vous trompiez tous les deux, Messieurs, en prenant pour des encouragements ce qui n'était que de l'indifférence pour vos paroles et l'ennui de vous défendre sans cesse des galanteries. Quant à mon cœur et à ma main je ne pouvais vous encourager à y aspirer, car ni l'un ni l'autre n'étaient plus libres.

Tous les assistants, même la lourde Brigitte, éprouvèrent comme un tressaillement électrique. Cette jeune fille, si long-temps muette et dont le caractère se révélait avec tant d'énergie au moment le plus inattendu, les avait tous frappés de stupéfaction.

— Ainsi donc, Mademoiselle, s'écria le che-

valier, vous avez déjà fait un choix? Et cet heureux mortel...

— Le voici! dit Gudule en abandonnant son métier à dentelles et en désignant Léopold Wilkins qui entrait en ce moment.

A ce coup de théâtre, le vieillard laissa tomber à terre sa pipe, qui se brisa en mille pièces; la mère se renversa dans son fauteuil en prononçant le plus lamentable *Jesus mein Got* qui fût jamais sorti de ses lèvres; et les deux Français restèrent la bouche béante et comme étourdis.

— Mon père et vous, ma mère, dit la jeune fille les yeux modestement baissés, mais avec une grande fermeté dans la voix, ne me cherchez pas d'autre époux que Léopold Wilkins, car depuis long-temps j'ai juré que je ne serais à nul autre qu'à lui. Nous sommes fiancés secrètement l'un à l'autre et nous avons partagé un anneau d'or comme gage de notre union future.

— Et j'ai conservé ma moitié, dit Wilkins avec sa froideur habituelle.

— Et moi la mienne, répondit Gudule; on ne peut plus nous séparer.

Cependant Archibald était en proie à l'une de ces colères froides et profondes des hommes bilieux et des vieillards. Il était d'une pâleur livide, ses membres frissonnaient convulsivement. Il dit à Wilkins d'une voix tremblante :

— Va-t-en! va-t-en!

Wilkins ne fit pas un mouvement pour sortir; mais Gudule se rapprocha de lui, et appuyant légèrement sa main sur le bras du robuste jeune homme, elle dit à son père :

— Mon père, si Wilkins quitte cette maison, il faudra donc que je la quitte aussi, car je suis sa fiancée.

La terreur, la colère, l'étonnement, étaient au comble parmi les assistants. La mère, par un effort extraordinaire, se leva brusquement pour retenir sa fille. Quant au vieux négociant, on pouvait craindre que cette rage sourde et comprimée ne lui causât d'un instant à l'autre l'apoplexie.

— Va-t-en! répéta-t-il en broyant le tuyau d'une seconde pipe entre ses dents.

— Je ne m'en irai pas, master Archibald, reprit froidement Wilkins, sans avoir fait la

commission qui m'amenait près de vous. Guillaume Duldof et une députation de pêcheurs sont là dans le jardin ; ils désirent vous parler.

— Guillaume Duldof ! qu'il entre ; mais va-t-en.

— Je m'en irai quand Guillaume Duldof vous aura parlé.

En même temps, il s'approcha de la porte et fit un signe ; le vieux Duldof, suivi de quelques autres marins, entra respectueusement ; il s'approcha d'Archibald tout ébahi de cette étrange visite dans un semblable moment, et il lui dit avec une politesse franche et cordiale, en ôtant son chapeau, qui laissa voir une tête blanche et vénérable :

— Excusez, master, si je vous dérange ; mais, comme dit le proverbe : Erreur ne fait pas compte. Je viens d'apprendre que ce jeune homme, ajouta-t-il en montrant Wilkins, avait mérité mieux que moi le prix de la pêche, et j'ai voulu le lui remettre moi-même en votre présence.

En même temps le vieux pêcheur tendit à Wilkins une lourde médaille d'or aux armes

de la ville d'Amsterdam. Gudule poussa un cri de joie et embrassa vivement sa mère, toute étonnée de ce transport dont elle ne comprenait pas la cause. Quant au vieil armateur, cette nouvelle inattendue acheva de bouleverser ses idées; il se laissa aller pesamment dans un fauteuil en murmurant :

— Sûrement, ils me rendront fou! Mais enfin, reprit-il en s'adressant à Duldof, que signifie...

— La chose est toute simple, répondit le vieillard. Wilkins n'avait pas pris un fario pour un hareng; je savais bien, moi, qu'il était incapable d'une pareille erreur! mais un méchant, un jaloux, a profité de l'obscurité...

— Est-ce bien vrai, Guillaume, ce que vous dites là?

— Cela est vrai! s'écria Samson l'échineur en surgissant tout à coup au milieu de l'assemblée; cela est si vrai que c'est moi-même qui ai jeté le hareng à la mer; mais Wilkins sait combien je me suis repenti de ma faute et ce que j'ai fait pour la réparer; il m'a pardonné. Quant au vrai coupable, le voici.

En même temps il se tourna vers Rolly, qui, pâle et tremblant, balbutiait à son oreille :

— Misérable, tu oublies...

— Je n'oublie rien, répondit Samson tout haut ; vous m'aviez donné cinq louis pour me taire, et en débarquant j'avais écorné un peu cette somme au cabaret ; mais quand le remords m'a pris, à la vue du désespoir de Wilkins, j'ai raconté l'aventure à tous ces braves gens, et on s'est cotisé pour compléter la somme ; la voilà, nous sommes quittes.

Et une poignée d'or roula sur le parquet de la salle.

Archibald resta un moment pensif et promena son regard sur les visages de tous les assistants. Puis il prit la main de Wilkins et la serra vigoureusement :

— Garçon, dit-il, j'ai eu tort ; mais nous autres vieilles gens, vois-tu, nous sommes plus disposés à croire le mal que le bien. J'ai été injuste envers toi, c'est vrai, mais ne m'en garde pas rancune ; Gudule se chargera de faire oublier mon injustice.

Cette fois la glace qui entourait l'âme énergique de Wilkins se fondit ; il serra à son

tour la main d'Archibald sans prononcer une parole, et une grosse larme roula dans ses yeux. Pendant ce temps Gudule continuait à dévorer de caresses la pauvre Brigitte, qui, à demi étouffée, tendait les bras comme pour appeler au secours.

— Allons, allons, tout va bien, dit Duldof; vous avez bien fait, master, de récompenser ce brave garçon ; c'est un habile et hardi pêcheur, je vous jure, et il a dignement gagné le prix. Je l'ai vu aller contre la mer et le vent dans un endroit où je n'osais m'aventurer, moi, vieux loup de mer, et je regrettais bien que la récompense... enfin n'en parlons plus, ajouta-t-il brusquement, et maintenant, master, si vous avez un hareng et un pot de bière à nous donner...

— Oui, oui, allez dans le jardin avec mes pêcheurs, dit Archibald avec cordialité, et buvez à ma santé et à celle de Wilkins. Vous êtes tous de braves gens; et si jamais Benkland ou tout autre armateur d'Amsterdam vous refusait une place sur ses vaisseaux, venez me trouver, vous en aurez sur les miens.

— Hourra ! hourra ! firent tous les pêcheurs en se retirant.

Duldof sortait le dernier, quand Wilkins s'approcha de lui :

— Merci, Duldof, dit-il avec son flegme ordinaire ; j'en eusse fait autant pour vous.

Ces simples paroles suffirent entre ces deux hommes simples qui s'étaient compris.

Cependant le chevalier de Rolly et le marquis de Cavignon étaient restés immobiles et muets à la vue de ce dénouement inattendu. Une fois Rolly, qui n'était pas trop rassuré sur les intentions de tous ces rudes marins à son égard, avait dit à voix basse à Cavignon :

— Mon cher, tout est perdu pour nous ; ce que nous avons de mieux à faire est de nous esquiver au plus vite.

— Parle pour toi, répondit le marquis ; moi j'ai des raisons pour rester et je reste.

Le chevalier n'osa s'enfuir, ou peut-être l'amour-propre le retint. Cependant quand il vit que, parmi tant de gens qui pouvaient s'être trouvés offensés de son espiéglerie à l'égard de Wilkins, pas un ne semblait songer à la vengeance, il reprit son assurance et bientôt même il se crut en droit de se montrer insolent, afin de se relever un peu de

l'humiliation qu'il avait subie devant son ami. Il s'avança vers Archibald qui causait à voix basse avec sa fille et il lui dit avec fermeté :

— Meinher, je ne sais ce que vous pensez du récit de tous ces marauds; mais j'espère qu'en ce qui me regarde...

Le vieux marchand jeta sur lui un regard de silencieux mépris et lui tourna le dos.

— Holà! mon maître, c'est ainsi que l'on me traite, s'écria-t-il en élevant la voix; mais on oublie sans doute que j'ai des moyens de me venger. On sait fort bien que mon enlèvement n'a pas été fait dans des formes entièrement légales, et si j'allais trouver le bourgmestre...

La large main de Wilkins se posa sur son épaule avant qu'il eût achevé sa menace.

— Meinher, dit-il tranquillement, avant de passer chez le bourgmestre, il faut que vous rendiez visite à une dame arrivée de France il y a quinze jours, et qui depuis ce temps vous cherche avec une constance infatigable.

— Une dame? s'écria le chevalier en pâlissant; que me veut-elle?

— Elle s'appelle madame de Rolly, et elle a le front de soutenir qu'elle est votre femme légitime. Elle vous cherche, dit-elle, pour réclamer un arriéré de deux ans d'une pension alimentaire de douze cents livres qui lui sont dus par vous. Du reste, elle vous expliquera elle-même le sujet de son voyage, car elle sait votre arrivée, et elle doit se présenter ici ce soir.

Le chevalier se courba un moment comme s'il venait de recevoir sur la tête un coup de massue.

— Ma femme! ma femme ici! s'écria-t-il; mais elle me poursuivra donc jusque dans les enfers! Je suis perdu...

Puis, comme pris de vertige, sans voir personne, sans répondre aux plaisanteries de Cavignon, il s'élança vers la porte et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes en s'écriant toujours :

— Ma femme! je suis perdu! je suis perdu!

Sitôt qu'il eut disparu, Cavignon, qui s'était beaucoup amusé de cette plaisante sortie, s'approcha de Wilkins et lui dit avec une sorte de fatuité insolente :

— Bien réussi, mon drôle! tu t'es habilement servi du secret que je t'avais révélé. Maintenant laisse-nous, j'ai à causer avec l'honorable meinher Archibald.

Wilkins resta aussi immobile qu'un roc, et le vieux marchand regarda de travers celui qui osait traiter ainsi son gendre présomptif.

— Meinher, reprit le courtisan d'un ton dédaigneux, je ne puis croire que vous révoquiez si vite la promesse que vous venez de me faire. Vous ne pouvez préférer à un homme de ma qualité ce pauvre diable sans nom, sans fortune...

Avant qu'il eut achevé sa phrase, Wilkins s'était penché à son oreille et lui avait dit :

— Je ne suis pas à bout de mes secrets, monsieur le marquis, et je dois vous prévenir que, d'ici à quelques instants, un officier de police viendra avec une bonne escorte, afin de s'emparer de votre personne. Ainsi, si vous avez encore des injures à dire, dépêchez-vous.

— Je ne comprends pas....

— N'êtes-vous pas l'auteur, reprit l'impi-

toyable jeune homme, de certaine satire contre le régent et les ministres de France?

— Je n'ai jamais renié mes vers! dit le marquis avec une confiance qu'il était loin d'éprouver.

— Eh bien, le gouvernement français a fait demander votre extradition au grand-conseil des Provinces-Unies et cette extradition a été ordonnée hier. Cela est si vrai que ce matin on avait arrêté à votre place le chevalier de Rolly, qu'on prenait pour vous, et on ne l'a relaché que sur ma recommandation. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure...

Le marquis fit un bond en arrière, saisit son chapeau et s'élança vers la porte par laquelle Rolly venait de sortir :

— Vous êtes le diable en personne ! s'écria-t-il avec un effroyable juron.

Le soir, Rolly et Cavignon se rencontrèrent sur le pont d'un navire qui allait faire voile pour l'Angleterre. D'abord ils ne surent

quelle contenance garder l'un vis à vis de l'autre, et ils se menacèrent du regard. Puis l'un deux partit d'un éclat de rire et son camarade l'imita.

— Sans rancune, dit le marquis.

— Nous ne nous devons rien, dit le chevalier; ah! mon ami, trompés l'un par l'autre, au profit d'un manant, d'un rustre! nous, des roués, des renards...

— Trompés par une petite coquette, une niaise pourtant!

— Trompés par des Hollandais!

— Ah! mon ami, je te disais bien que ces gens-là agissent plus qu'ils ne parlent.

FIN DU TOME PREMIER.